

LE 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL MAI – JUIN 1940



166 ORLEANS. — Statue de Jeanne d'Arc, Place du Martroy. — LL.

Encaserné à Orléans, le 8^e Chasseurs défilait devant la statue équestre de sainte Jeanne d'Arc, place du Martroy, chaque 8 mai, jour anniversaire de la libération de la ville en 1429

INDEX

Page 1	Statue équestre de Jeanne d'Arc, place du Martrois à Orléans
Pages 2-11	Historique du 8 ^e Régiment de Chasseurs à Cheval
Pages 12-36	<i>Les panzers passent la Meuse (13 mai)</i> , récit de la Campagne de France du 10 au 15 mai.
Pages 37-43	Les armes de la Campagne de France, mai-juin 1940
Pages 44	Les motocyclistes en mai-juin 1940
Pages 45-63	La campagne du 8 ^e Régiment de Chasseurs à Cheval, du 10 mai au 23 juin 1940, par le Lieutenant-Colonel H. AZEMA
Pages 64-78	Les combats de Sémilly, 16-17 juin 1940, Rapport du général CALDAIROU (Juillet 1941)
Pages 79-85	Images d'archives de la Bataille de France, mai-juin 1940
Pages 86-101	Le Stalag B 17, captivité en Autriche
Pages 102-112	Amicale des Anciens du 8 ^e Régiment de Chasseurs, archives de Paul LARDIERE
Pages 113-119	La stèle commémorative des combats du 17 juin 1940, SEMILLY, Haute-Marne
Pages 120-122	Commémoration des combats de Semilly / Amicale des Anciens du 8 ^e Chasseurs
Page 123	Références - bibliographie

HISTORIQUE DU 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL du XVIIIe au XXe siècle



Insigne métallique du 8^e R.C.C. de fabrication Drago
Noisiel G. 2978 modèle vert foncé. Son dos est
embouti, guilloché et doré. Son épingle est
fixée par un boléro lisse.
Devise "Huitième en avant".

LA CREATION DES REGIMENTS DE CHASSEURS A CHEVAL

1ère époque, derniers venus dans la Cavalerie de la monarchie

Les origines des Chasseurs à cheval remontent à la création des Corps de partisans recrutés en premier par un simple domestique d'origine lorraine, Johann-Christian FISCHER, pendant la guerre de Sept Ans, pour lutter contre les Croates et Pandours de Marie-Thérèse sous les murs de Prague. le premier corps de Chasseurs, les « Chasseurs de FISCHER », reçut en 1743 un brevet de capitaine et sa troupe fut reconnue par l'ordonnance du 1^{er} novembre 1743 « *Compagnie franche des Chasseurs* » à l'effectif de 60 hommes (15 à cheval et 45 à pied).

Les services des Corps de partisans furent si éminents que le Corps mixte de cavaliers, de fantassins et des Chasseurs de FISCHER prit place dans l'armée. Composé primitivement de 500 hommes, il passa à 600 dont 400 à pied et 200 à cheval. Ces Chasseurs furent vêtus de vert et choisirent pour emblème le cor. Ils étaient utilisés dans des actions de reconnaissance et de protection et pour des coups de main sur les centres de ravitaillement et les voies de communication de l'ennemi. La « *Compagnie franche de Chasseurs* » s'étoffa au point de devenir une troupe de 2 000 hommes pendant la guerre de Sept Ans. FISCHER devint lieutenant-colonel, puis brigadier.

Le Ministre D'ARGENSON, s'inspirant du Corps mixte des Chasseurs de FISCHER autorisa la création de troupes mixtes : les Arquebusiers de GRASSIN (1744), les Fusiliers de LA MORLIERE (1745), les Volontaires de GANTES, les Volontaires Bretons et les Volontaires du Dauphiné (1746), les Volontaires du Hainaut (1747), les Volontaires Royaux (futur 1^{er} Chasseurs des Alpes).

Supprimés en 1749, ces Corps donnèrent naissance aux Volontaires des Flandres (futur 2^e Chasseurs des Pyrénées). Les Volontaires du Hainaut (futur 3^e Chasseurs) deviennent, le 1^{er} mars 1763, la Légion du Hainaut, devenue en 1768 Légion Lorraine.

Par l'ordonnance du 25 mars 1776, le comte DE SAINT-GERMAIN dissous les six Légions de 1763 et celle de 1769. Les Anciens Dragons de Conflans, devenus Hussards en 1767, forment le régiment des Hussards de Conflans qui passera régiment de Saxe en 1788. Les quarante-huit compagnies de Dragons des six autres Légions sont transformées en vingt-quatre escadrons de Chasseurs à cheval qui, rattachés aux vingt-quatre régiments de Dragons, formeront les cinquièmes escadrons.

Par l'ordonnance du 17 mars 1788, le comte DE BRIENNE divise les légions mixtes pour former les Chasseurs à pied et les Chasseurs à cheval. Il porte le nombre des régiments de Chasseurs à cheval à douze, par la transformation de six régiments de Dragons qui prennent les six premiers numéros.

Ils s'appellent alors dans l'ordre:

1^{er} régiment d'Alsace formé avec Humières-Cavalerie (levé en 1651, sous les ordres de Louis XIV, chef Louis DE CREVANT, marquis d'Humières)

2^e régiment des Evêchés formé avec Fimarcon-Dragons (levé en 1673, sous Louis XIV et ayant pour chef le marquis DE FIMARCON)

3^e régiment de Flandres formé avec du Fay-Dragons (levé en 1675 par Charles DU FAY)

4^e régiment de Franche-Comté formé avec Nancre-Dragons (levé en 1675)

5^e régiment de Hainaut formé avec Audigeau-Dragons (levé en 1675)

6^e régiment de Languedoc formé avec Languedoc-Dragons (levé en 1676)

7^e régiment de Picardie (ex Chasseurs des Alpes)

8^e régiment de Guyenne (ex Chasseurs des Pyrénées)

9^e régiment de Lorraine (ex Chasseurs des Vosges)

10^e régiment de Bretagne (ex Chasseurs des Cévennes)

11^e régiment de Normandie (ex Chasseurs du Gévaudan)

12^e régiment de Champagne (ex Chasseurs des Ardennes)

UNIFORMES DES CHASSEURS A CHEVAL



L'ordonnance de 1788

Chasseurs. Les 13-65^{es} régiments de dragons convertis en chasseurs à cheval et placés aux 1^{ers} premiers rangs du corps en raison de leur ancienneté.



- Le 1^{er} Chasseurs d'Alsace, ex dragons poulfiers (caissons) (et bouton jaune).
- Le 2^e Chasseurs des Trois Evêchés, ex dragons Montmorinny (caissons) et bouton blanc.
- Le 3^e Chasseurs de Flandre, ex dragons Deux Ponts (caisson) et bouton jaune).
- Le 4^e Chasseurs de Franche-Comté, ex dragons Durloet (caisson) (caisson) et bouton jaune).
- Le 5^e Chasseurs d'Alsace, ex dragons Segur (caisson) et bouton blanc).
- Le 6^e Chasseurs du Languedoc, ex dragons Languedoc (caisson) (caisson) et bouton jaune).

Chasseurs. Les anciens régiments de chasseurs ayant conservé les mêmes distinctions, mais délogés et déplacés dans le rang avec de gauche à droite:



- Le 7^e Chasseurs de Savoie, ex Chasseurs des Alpes (1^{er} rang).
- Le 8^e Chasseurs de Guyenne, ex Chasseurs des Pyrénées (2^e rang).
- Le 9^e Chasseurs de Lombardie, ex Chasseurs des Vosges (3^e rang).
- Le 10^e Chasseurs de Bretagne, ex Chasseurs des Landes (4^e rang).
- Le 11^e Chasseurs de Normandie, ex Chasseurs du Gévaudan (5^e rang).
- Le 12^e Chasseurs de Champagne, ex Chasseurs des Ardennes (6^e rang).

REPRESENTATIONS CI-DESSUS

Source : <https://www.anciens3rch-3rca.fr/chasseurs/>

ORDONNANCE DE 1788

Source : "Officiers et soldats des Chasseurs à cheval – Tome 1 1779-1815", Histoire & Collections

HISTOIRE DU 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL

Création initiale

Le 8^e Régiment de Chasseurs à cheval ou Chasseurs de Guyenne est une unité militaire française dont l'histoire remonte au XVIII^e siècle.

Créé en 1749.

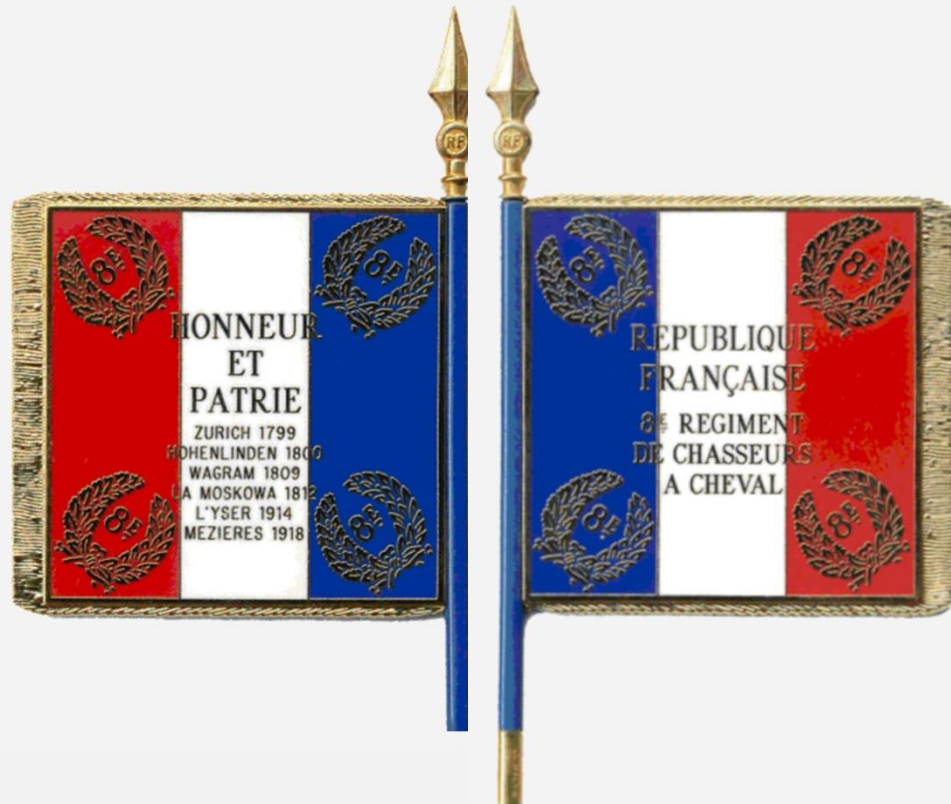
Devise: " *Huitième, en avant*".



Etendard

Inscriptions sur l'étendard:

ZURICH, 1799
HOHENLINDEN, 1800
WAGRAM, 1809
LA MOSKOWA, 1812
L'YSER, 1914
MÉZIÈRES, 1918



Décorations

Croix de Guerre 1914-18 avec une palme

Insignes

Héraldique:

Insigne porté de 1956 à 1959 et de 1965 à 1994:

"Dans un écu suisse de sinople bordé d'or, Jeanne d'Arc montée équipée et armée d'argent, en pointe un huchet contourné d'or chargé en abîme du chiffre "8" du même, au chef la devise "HUITIEME EN AVANT" en capital d'or." Tenant garnison à Orléans depuis 1913, le régiment s'est placé sous le patronage de Jeanne d'arc qui délivra cette ville en 1429.

Le huchet est dit "contourné" car il est incorrectement représenté le pavillon étant à gauche au lieu d'être à droite.

Source : <http://cavaliers.blindes.free.fr/rgtdissous/8chasseurs.html>

Chasseurs à cheval en uniforme



8^e RCC
Cavalier 2^e cl.

1^{er} RCC
Brigadier-fourrier

1^{er} RCC
Trompette

4^e RCC
Cavalier

HISTOIRE DU 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL (suite)

Campagnes:

1756-63: Guerre de Sept Ans //

1792-97: Armées du Rhin et de Rhin et Moselle //

1799: Armée du Danube puis d'Helvétie //

1800: Armée du Rhin //

1803: Armée de Hollande //

1805: Grande Armée //

1806-11: Italie //

1809: Allemagne //

1810-11: Tyrol //

1812: Russie //

1813: Allemagne //

1814: France //

1815: Belgique //

1832: Belgique //

1840-41: Algérie //

1859-61: Algérie //

1870-71: France //

1914-18: Grande Guerre //

1939-40: France //

1956-59: Algérie //



1870 - Charge du 3^e Chasseurs d'Afrique à Floing.
(Tableau exposé au musée de la Cavalerie à Saumur)

Garnisons

1790 : Fort-Louis

mars 1792 : Arras

1801-1803 : Thionville

1832-1851 : Toul-Sedan-Maubeuge-Limoges

1851-1859 : Vienne

1859-1861 : Algérie (Sétif - Constantine)

1871-1909 : Auxonne

1909- 1914 : Orléans

1918- 1940 : Orléans

novembre 1944-mars 1945 : Orléans

22 mai 1956 - mai 1959 : Algérie: Lamartine-Ténès-Affreville-

Theniet El Had-Orléansville-Oued Fodda

Régiment de réserve

1965-1994 : Laon-Orléans/Olivet

Drôle de guerre

Le 8^e régiment de chasseurs à cheval forme la 1^{re} brigade de cavalerie (1^{re} B.C.) avec le 1^{er} régiment de hussards.

La 1^{re} B.C. fait partie de la 1^{re} division de cavalerie lorsqu'en février 1940 les divisions de cavalerie sont transformées en divisions légères de cavalerie (D.L.C.).

La 1^{re} B.C. n'est alors plus endivisionnée et dépend désormais directement de la 2^e armée.

En cas d'intervention en Belgique, la 1^{re} B.C. doit participer à la manœuvre retardatrice en Ardenne en s'alignant sur la Vierre, en liaison entre la 5^e D.L.C. à gauche et la 2^e D.L.C. à droite.

HISTOIRE DU 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL (suite)

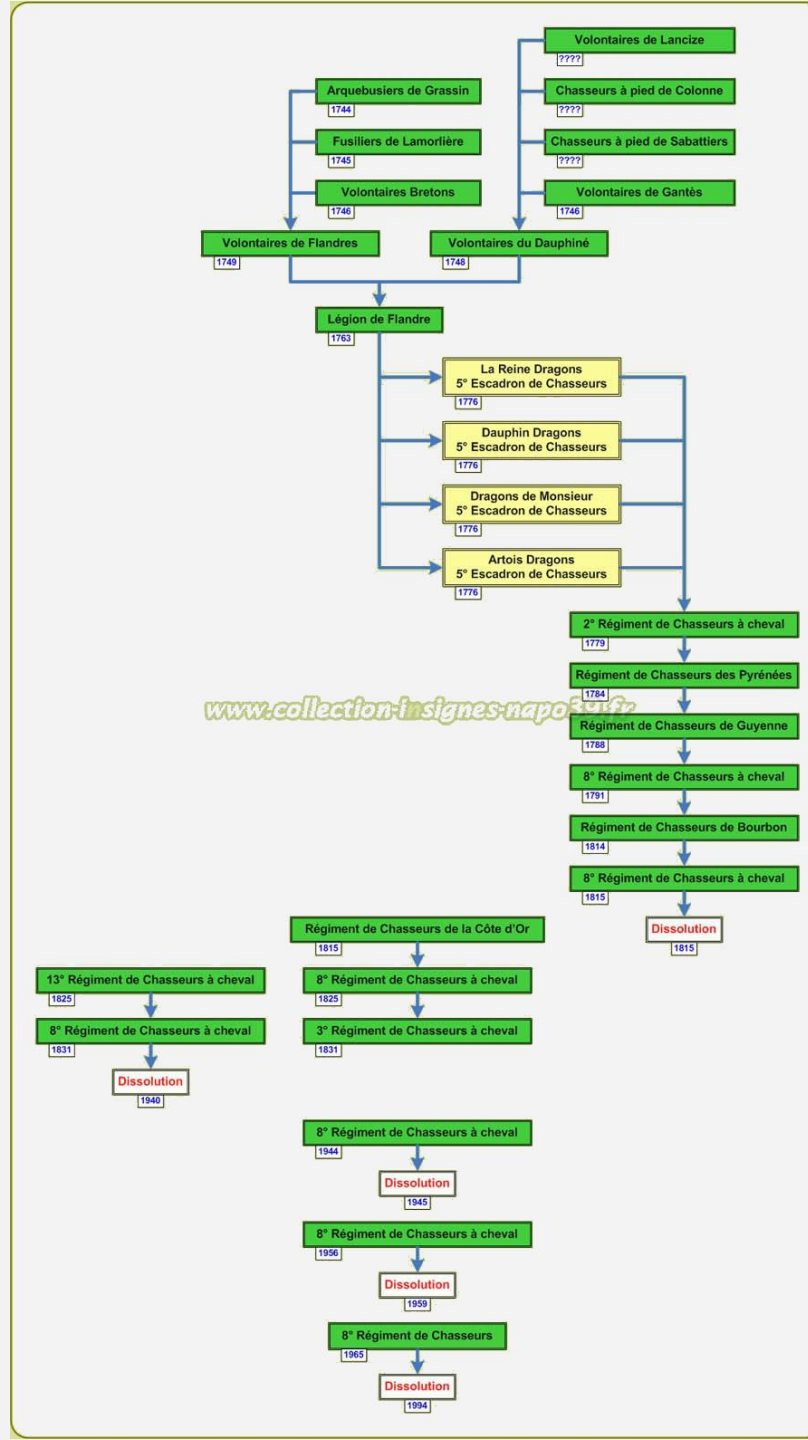
Filiation:

1749: Volontaires de Flandres
 1762: Légion de Flandres
 1779: 2^e régiment de chasseurs
 1784: Chasseurs des Pyrénées
 1788: Chasseurs de Guyenne
 1791: 8^e régiment de chasseurs à cheval
 1814: Chasseurs de Bourbon
 1815: 8^e rgt de chasseurs à cheval
 1815: Dissous
 1815: Chasseurs de la Côte-d'Or
 1825: 8^e rgt de chasseurs à cheval
 1831: Dissous (3e chasseurs)
 1831: 8^e rgt de chasseurs à cheval
 1940: Dissous
 1944: 8^e rgt de chasseurs à cheval
 1945: Dissous
 1956: 8^e rgt de chasseurs à cheval
 1959: Dissous
 1965: 8^e rgt de chasseurs à cheval (réserve)
 1994: Dissous

Associations:

Fédération des Chasseurs et Chasseurs d'Afrique (FCCA) - Fondée le 14/04/2011 à Saumur.
 Amicale des anciens du 8e Chasseurs - Président: Colonel Lambert - 1, allée des Clématites - 78310 Maurepas

Source : <http://cavaliers.blindes.free.fr/rgtdissous/8chasseurs.html>



HISTOIRE DU 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL 1749-1994

Fédération des Chasseurs et Chasseurs d'Afrique « FCCA Communication » n° 8 – Décembre 2015 _ pp.11-12

Le 8^e CHASSEURS a pour origine la réunion, le 1^{er} août 1749, de trois corps : ARQUEBUSIERS de GRASSIN (1744). VOLONTAIRES de la MORLIERE (1745), et VOLONTAIRES BRETONS (1746). Le nouveau corps prend le nom de **VOLONTAIRES des FLANDRES**. Le 29 janvier 1779 cette organisation est dissoute et 4 escadrons forment le 2^e régiment de CHASSEURS à cheval. Le 8 août 1784 il prend le nom de CHASSEURS des PYRÉNÉES. En 1788, six régiments de dragons sont transformés en Chasseurs. Compte tenu de son ancienneté, le 2^e Chasseurs devient **8^e CHASSEURS de GUYENNE**.

Le **8^e CHASSEURS à cheval**, nouvelle dénomination du corps, se distingue à plusieurs reprises, notamment à Zurich (1799), Hohenlinden (1800) et Wagram (1809). Il participe à la Moskova et gagne Moscou où le cri « *8ème en AVANT* » - qui deviendra la devise du régiment- est poussé par le chasseur Bouteille le 4 octobre 1812. Reformé le 17 juillet 1814 8^e régiment de CHASSEURS à cheval de BOURBON, il combat à Ligny et dans les bois de Verrières. Le 15 décembre 1815, il renaît à Dijon comme 8^e régiment de CHASSEURS de la CÔTE D'OR. Le 27 février 1825, il redevient le **8^e régiment de CHASSEURS à cheval**.

L'ordonnance royale du 19 février 1831, réorganise profondément la cavalerie, et modifie notamment la numérotation des régiments de Chasseurs à cheval, dont le nombre passe de 18 à 13. Les 5 premiers sont transformés en régiments de Lanciers. La numérotation des 13 suivants est abaissée de 5 unités : l'ancien 13^e Chasseurs devient le 8^e, et le 8^e devient le 3^e. *(Ce changement de numéro intervint alors que le 13^e Chasseurs était commandé par le LCL DE BRACK, qui écrivait son célèbre livre « Avant-postes de cavalerie légère », qu'il dédiera donc « aux Officiers et Sous-officiers du 8^e de Chasseurs »).* Cette modification est importante pour la filiation des Chasseurs d'Afrique. La cavalerie de l'expédition d'Alger en 1830 est constituée d'un escadron du 13^e Chasseurs, futur 8^e et de deux escadrons du 17^e Chasseurs, futur 12^e. En 1831, l'escadron du 8^e (ex 13^e), et les escadrons du 12^e (ex 17^e) sont rapatriés. Les cadres et les Chasseurs volontaires pour continuer à servir en Afrique sont versés au 1^{er} régiment de Chasseurs d'Afrique en cours de constitution à Alger. *(180 ans plus tard, ce sont les amicales d'anciens des 8^e et 12^e Chasseurs qui sont à l'origine de la création en 2011 à Saumur de la Fédération des Chasseurs et Chasseurs d'Afrique).*

Lors de l'expédition de **Belgique en 1832**, le 8^e forme brigade avec le 7^e Chasseurs à cheval et constitue l'avant-garde de l'armée qui se dirige vers Anvers. En décembre 1832, il participe au siège de la citadelle d'Anvers, et rentre en garnison à Lille le 31 décembre, après reddition de la citadelle.

En **1839 et 1840** il envoie 2 escadrons en **Algérie** pour former avec 2 escadrons du 1^{er} Chasseurs et 2 du 4^e le 1^{er} régiment de Marche de cavalerie. Le combat **d'El Affroun** (27 avril 1840) lui vaut une citation à l'ordre de l'armée. D'autres engagements mémorables : **Cherchell, Maison Carrée, Médéah** lui donnent l'occasion de charges brillantes et efficaces. En septembre 1840, les Chasseurs des 2 escadrons sont versés dans les régiments de Chasseurs d'Afrique, les cadres seuls rejoignent le régiment en métropole, à Commercy. Il revient en Algérie 1859, pour participer à la pacification.

Le 20 juillet **1870**, avec le 7^e Chasseurs et les 5^e et 6^e Cuirassiers, il fait partie de la Division de cavalerie (DC) du 12^e Corps d'armée (CA) sous les ordres du général LICHTLIN. Le 29 août, le 8^e forme l'avant-garde de la DC qui reconnaît vers le nord en direction de Mouzon (20 km sud de **Sedan**). Le 30 août, le 8^e se porte au secours du 5^e CA, surpris à Beaumont en Argonne par l'avance prussienne. En fin de journée, alors que le régiment, qui a reçu l'ordre de se porter au-devant des prussiens embusqués dans les bois, conduit sa mission sous une pluie de balles et d'obus, et éprouve déjà des pertes sérieuses, le colonel JAMIN DU FRESNAY, chef de corps du 8^e Chasseurs, est tué à son tour. La position n'est plus tenable, la retraite est ordonnée, et le régiment se remet en marche à l'ouest de la Meuse avec ce qui reste de la DC vers Sedan, et atteint le fond de Givonne (entre **Illy et Floing**) **le 1^{er} septembre**.

HISTOIRE DU 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL 1749-1994 (suite)

À 2 heures la division LICHTLIN reçoit l'ordre de charger le 11^e corps prussien qui débouche victorieusement de Floing et barre la route de Mézières. La division parvient à s'engager sous un feu meurtrier. En vain, 5 régiments ont intrépidement chargé l'ennemi qui avance toujours. Son artillerie, très largement supérieure a foudroyé nos escadrons. Les obus prussiens balaient tout le terrain et rendent la position intenable. Le général LICHTLIN ordonne la retraite qui s'effectue avec calme et bon ordre jusqu'à la ville où la division entre par la porte de Mézières. Le soir le drapeau blanc flotte sur les remparts. L'empereur demande une suspension d'armes et signe, le 2 septembre, la capitulation de Sedan. Après la signature de la paix (28 janvier 1871), le 7^e régiment de Marche de cavalerie légère est fusionné (le 1^{er} avril 1871) avec le 8^e Chasseurs qui va tenir garnison à Lyon.

Le 8^e Chasseurs est en **1914** régiment de cavalerie du 5^e Corps d'Armée et s'installe à Orléans le 9 avril 1914 venant d'Auxonne. Il part dès le 4 août pour Lérouville (Lorraine), et après le sanglant échec de **Virton (22 août, 15 km sud de Tintigny et Rossignol)**, il reprend le mouvement en avant jusqu'au 17 septembre, début de la guerre des tranchées dans cette partie du front.

Le 22 octobre, embarquement pour la Belgique. L'ennemi, qui a pris Anvers le 9 octobre, espère atteindre Dunkerque et Calais, et empêcher ainsi les anglais de débarquer. L'infanterie française est à bout de souffle après Charleroi et la Marne. Ce sont nos régiments de cavalerie, se déplaçant à cheval mais combattant le plus souvent à pieds, qui vont faire front aux allemands, supérieurs en nombre et en armement, notamment d'artillerie. **Le long de l'Yser, entre Dixmude et Ypres, sans baïonnettes, trente mille cavaliers soutiennent le choc d'une grande partie des forces allemandes du 25 octobre au 25 novembre.**

Le **10 novembre 1914**, alors que la ligne a cédé à leur gauche, les Chasseurs du 8^e, sous le commandement énergique de leurs officiers et sous-officiers, résistent dans leurs tranchées prises d'enfilade par les tirs de l'ennemi sur la rive droite du canal, puis sur ordre, viennent défendre la ligne du canal à 600 mètres en arrière, sur des positions préparées à l'avance où la résistance reprend. Lorsque les renforts arrivent le 15 novembre, le 8^e a perdu 4 officiers, 4 sous-officiers et 58 Chasseurs (tués, blessés ou disparus).

... / ... Le 8^e Chasseurs venait de contribuer, au prix de pertes très sévères, à sauver les ports de la Manche, d'importance stratégique pour la suite de la guerre. De décembre 1914 à juin 1916 le 8^e est **en Argonne, puis à Berry au Bac**, l'offensive d'avril 1917 le trouve près de **Craonne** où le 2^e escadron est cité à l'ordre de l'Armée et le 3^e à l'ordre de la Division. En août 1917 un corps franc est créé pour des reconnaissances et des coups de main dans les lignes ennemies. En 1918, les escadrons sont répartis dans différentes Divisions d'Infanterie pour participer au service des tranchées. Le régiment avait perdu 47 morts pour la France et 23 disparus.

En août **1939**, le 8^e Chasseurs appartenant à la 1^{ère} Division de Cavalerie, est mis sur pied de guerre. Il prend position face à la Belgique. Le 10 mai 1940, il franchit la frontière et combat sans interruption jusqu'au 16 mai dans les Ardennes, subissant de lourdes pertes. Fin mai la situation s'aggrave. Le 16 juin, avec le 1^{er} Hussards, il couvre le long de la Saulx, le flanc ouest du Corps d'armée colonial. Il stoppe un détachement motorisé ennemi et détruit 2 automitrailleuses et 2 camions, puis une VL contenant des documents importants permettant d'identifier la 8^e Panzerdivision. Face à ces blindés ennemis présents en grand nombre le chef de corps organise des points d'appui à Semilly - Chalvraines avec le 1^{er} groupe d'escadrons et à Prez-sous Lafauche avec le 2^e GE. Totalement encerclés dans Semilly le 17 juin par des forces très supérieures en nombre et en armement, les 1^{er} et 2^e escadrons résistent jusqu'à épuisement de leurs munitions. Les pertes sont sévères de part et d'autre : sur 260 hommes du 1^{er} GE une cinquantaine de gradés et cavaliers seulement ont pu se replier, les autres ont été tués, blessés ou capturés. De son côté l'ennemi a compté 5 chars détruits sur une trentaine engagés, près de 70 tués dont 5 officiers et plus de cent blessés évacués dans l'après-midi du 17 juin.

HISTOIRE DU 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL 1749-1994 (suite)

Ce n'est que le 23 juin 1940, à proximité de Thorey-Lyautey, que le 8^e Chasseurs à moitié anéanti, doit déposer les armes. De 1942 à 1944, le 8^e régiment de Chasseurs d'Afrique continuera les combats avec l'étendard du 8^e Chasseurs à cheval.

En 1990 une stèle a été élevée à Semilly, à la mémoire des « *valeureux cavaliers du 8^e Chasseurs tombés au champ d'honneur le 17 juin 1940.* »

Très brièvement remis sur pied en 1944, le régiment reprend de l'activité en **Algérie** le 22 mai **1956** à base de rappelés. Equipé d'abord de Chaffee, puis d'AMM 8 avec pelotons portés sur jeeps, d'appui sur half-tracks, il accomplit les missions de pacification en Algérie dans la région de l'Ouarsenis. Il est dissous en **1959**.

En **1965**, le régiment est recréé à Orléans au quartier de Sonis, comme régiment de réserve dérivé du 2^e Hussards, qui sert les mêmes matériels (**AML 60 et 90, jeeps Milan**). D'abord affecté à la 13^e DMT avec missions de D.O.T., il devient le 1^{er} juillet 1979, le régiment de reconnaissance de la 102^e Division d'Infanterie Mobilisée, son corps de dérivation devenant le 6^e Cuirassiers au quartier Valmy à Olivet.

La partie du quartier Valmy qui lui est attribuée porte le nom de quartier de Brack. Après avoir été équipé de canons 106 SR, il retrouve les AML, au sein de la 102^e Brigade de Zone. En 1991, dans le cadre du plan « Armées 2000 » il est affecté à la 115^e Brigade Régionale de Défense de la Région militaire de défense Atlantique, ses missions ne changeront pas jusqu'à sa dissolution, à Olivet, le 17 septembre **1994**.

Son étendard, conservé à Vincennes, porte les inscriptions :

ZÜRICH 1798, HÖHENLINDEN 1800, WAGRAM 1809, La MOSKOVA 1812, l'YSER 1914, MEZIERES 1918.

Jeanne d'Arc, emblème de l'insigne du 8^e Chasseurs, rappelle l'attachement de la ville d'Orléans à ce régiment depuis 1914.

En 1934 au quartier de Sonis à Orléans, un monument est élevé à la gloire des Anciens du 8^e régiment de Chasseurs à cheval morts pour la France.

En mai 2002, ce monument est transféré au quartier Valmy à Olivet. Il rend hommage à tous ceux qui sont tombés ou disparus sous son glorieux étendard.

Chaque année depuis 1946 l'amicale des anciens du 8^e de Chasseurs vient se recueillir et déposer une gerbe au pied de ce monument, dans une cérémonie militaire sobre mais émouvante.

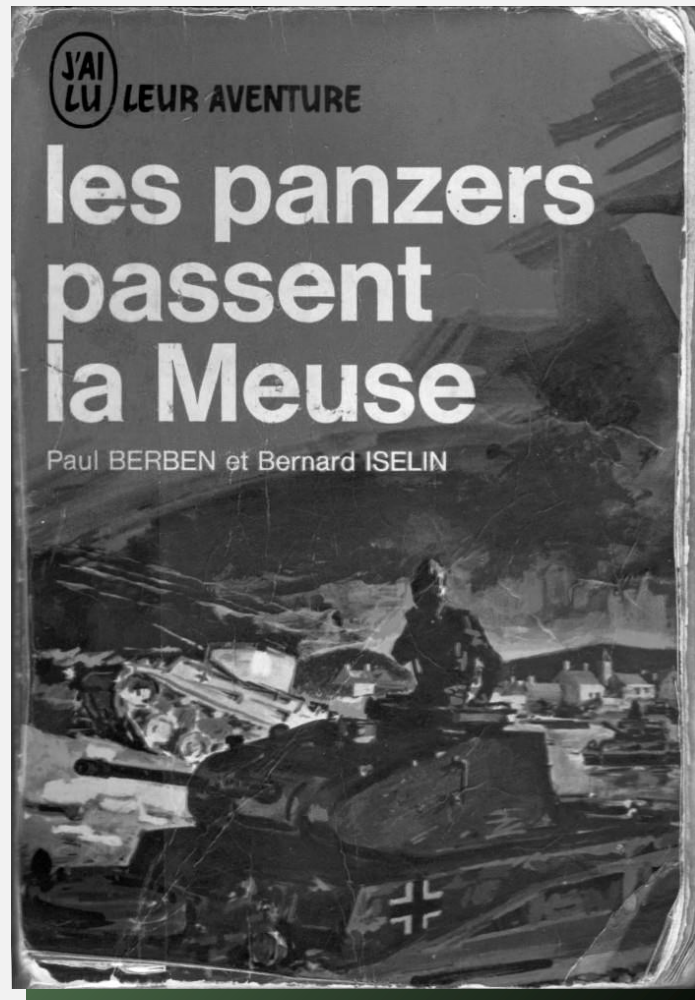
Colonel Francis LAMBERT
Président de l'Amicale du 8^e Chasseurs



20 avril 2018, quartier Valmy à Olivet, monument du 8^e R.C.C.
(« FCCA Communication » n°13 – Juillet 2018)

LA CAMPAGNE DE FRANCE

10-15 mai 1940



Les panzers passent la Meuse (13 mai 1940)
Paul BERBEN et Bernard ISELIN,
Préfaces du général d'armée GAMBIEZ
et du maréchal Von MANSTEIN
Editions J'ai Lu,
Robert Laffont 1967

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE

LES JOURS CRITIQUES DU 10 AU 15 MAI 1940

09 mai _ C'EST POUR DEMAIN

Ce soir du jeudi 9 mai 1940, 252^e jour de guerre, Berlin s'assoupit dans le calme... Un homme, au cœur de cette vaste cité, ne goûte guère la quiétude du moment. Il s'appelle Sas, c'est l'attaché militaire néerlandais. Depuis 20mn, il a demandé de toute urgence la communication téléphonique avec La Haye : il sait que la dernière nuit de la « drôle de guerre » va s'achever. Il a une source d'information de choix, le colonel Oster, adjoint de l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr, le service allemand du contre-espionnage. Ils se sont connus à l'Ecole de Guerre de Berlin. A partir du 9 octobre, Oster lui a révélé la teneur de la directive n°6 sur « la conduite de la guerre », qui prévoyait l'invasion des Pays-Bas, de la Belgique et du grand-duché de Luxembourg. Depuis le 12 novembre 1939, date de la première offensive prévue, le major a transmis une vingtaine de messages alarmants, mais chaque fois, le mauvais temps a provoqué l'annulation des ordres d'attaque. Hitler avait jusqu'à 21h00 pour décommander l'opération, or l'heure fatidique vient de passer sans contrordre... Sonnerie du téléphone, c'est La Haye : Sas reconnaît la voix du lieutenant de vaisseau Post Uiterweer, il lui dit - *demain à l'aube, tiens ferme !* Le lieutenant répond - *Donc, reçu lettre 210...* C'est un langage codé, ils se sont compris. (pp.15-17)

ALERTE

Au moment où le colonel Oster avertit le major Sas, un long frémissement agite les cantonnements allemands de la Moselle à la mer du Nord. Pas moins de 75 divisions gagnent leurs emplacements d'alerte. Ce dispositif atteint près de 400 km de largeur alors que sa profondeur s'étend jusqu'aux rives de la Weser et aux monts de Thuringe.

Dans cet immense quadrilatère se tiennent 6 armées, 25 corps d'armée, 10 divisions blindées, 3 flottes aériennes, une division aéroportée et des unités de commandos chargés d'opérations spéciales ; soit une armada terrestre de près de deux millions d'hommes, que seul le mot code *Augsburg* peut désormais renvoyer dans leur casernement. Dans le cas contraire, ce sera *Dantzig*, donc l'aventure...

Au régiment *Gross Deutschland*, cantonné dans la vallée de la Moselle en aval de Trèves, on a profité de la période de la « drôle de guerre » pour se familiariser avec l'emploi de matériel nouveau... Lors de la soirée du Noël précédent, passée au cantonnement de Montabaur sur la rive droite du Rhin, le Führer était venu s'asseoir parmi eux pour le repas : - *Partout où vous irez*, leur avait-il dit en conclusion, *vous vous trouverez à la pointe de notre combat. La nation allemande toute entière, empreinte de fierté, aura partout et toujours les yeux fixés sur vous.*

Gross Deutschland est un régiment d'élite dont les membres, engagés volontaires, représentent toutes les régions du Grand Reich. Le port sur la manche d'un bandeau noir, sur lequel sont inscrites les lettres blanches *Gross Deutschland*, équivaut pour chacun d'eux à la plus enviée des décorations. A cette vue, tout le monde sait qu'il s'agit là de combattants entraînés à toute épreuve, capables d'effectuer les actions les plus périlleuses et aptes à affronter les adversaires les plus résolus. Voilà une unité de choc dont la simple présence dans un secteur déterminé suffit à indiquer où va se trouver le « Schwerpunkt », le point d'attaque choisi.

Le colonel comte von Schwerin, commandant par intérim du régiment, vient de recevoir les ordres du P.C. du général Guderian, chef du 19^e corps d'armée : ce sera la zone d'opération de la 10^e division de panzers. Les trois bataillons doivent se rassembler sur la rive gauche de la Sûre, qui marque la frontière avec le grand-duché.

Vers 22 heures, tous les postes de commandement de l'armée de terre, de la Luftwaffe et de la Kriegsmarine apprennent, à peu près en même temps que le major Sas, qu'il n'y aura plus de contrordre : *Dantzig* signifie "invasion" pour le lendemain 10 mai à 5h35.

Le général von Kleist commande le premier groupement blindé de l'histoire, disposant du 19^e corps d'armée de Guderian, le fervent adepte de l'arme blindée, et du 41^e corps de Reinhardt ; au total 5 divisions de panzers et 3 divisions motorisées, réunissant 136 000 hommes, avec 41 140 véhicules à moteurs dont 1 250 chars et 362 voitures blindées de reconnaissance. Cette masse doit frapper à travers les Ardennes.

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Jamais les populations de Rhénanie, habituées pourtant aux passages sur leurs terres d'armées nombreuses, n'ont assisté à semblable concentration. L'acheminement de toutes ces unités motorisées tient du miracle dans cette région très vallonnée et boisée, aux routes tortueuses.

Si les avant-gardes des 1^{er}, 2^e et 10^e panzers, composant le corps Guderian, s'articulent tant bien que mal le long de la frontière luxembourgeoise d'Echternach à Vianden, certains détachements se trouvent encore sur la rive droite du Rhin, attendant que l'avance des colonnes de tête libère les voies d'accès... (pp.17-27)

AU Q.G. DE GAMELIN

Au-dessus de Vincennes, la silhouette trapue du château se découpe sur le ciel bleu immaculé. Ce site retiré doit permettre au général Maurice Gamelin, commandant en chef des forces françaises, d'exercer en toute quiétude son commandement. L'isolement du quartier général est accentué par la précarité des transmissions : le réseau téléphonique est réduit à quelques lignes vite encombrées, il n'existe ni colporteur ni service radiophonique, la plupart des messages doivent être portés par motocyclistes. A une époque dominée par la rapidité foudroyante du moteur, le P.C. de Vincennes semble vivre en marge de l'actualité.

Depuis le 17 novembre précédent, le Conseil suprême interallié réuni à Londres a ratifié le plan "DYLE" élaboré par le général Gamelin en cas d'offensive allemande à travers la Belgique. Dans le nord de la France et le long de la frontière se tient le groupe d'armées n°1 du général Gaston Billotte, fort d'une cinquantaine de divisions avec ses réserves. La 2^e armée (Huntziger) constitue l'aile droite avec la 9^e armée (Corap) qui n'était jusqu'au 1^{er} octobre 1939 que le « Détachement d'armée des Ardennes ». Dix-sept divisions seulement sont affectées à la région Ardennes, tenue pour secondaire. « *Dans les Ardennes, assure un adage, la Meuse se défend toute seule.* »

La parade à une quelconque initiative ennemie ayant été arrêtée depuis longtemps, l'atmosphère au Q.G. a été jusqu'à présent empreinte de sérénité. De son côté, le général Huntziger vient d'inaugurer en fin d'après-midi le foyer du soldat de Mouzay. Dans les cantonnements, les hommes se font inscrire pour une représentation du théâtre des armées de Vouziers. Les affiches invitent les soldats à louer leurs places pour la séance du vendredi 10 mai à 20h30 au cinéma Stella. Au programme, *Le Mariage forcé*, de Molière, suivi d'un spectacle de chansons avec, entre autres vedettes, André Dassary.

A une quarantaine de km au nord de Vouziers, la 55^e D.I. forme l'aile gauche de la 2^e armée de part et d'autre de Sedan. La dernière relève a de quoi inquiéter : d'importants contingents de jeunes soldats ont été remplacés par des éléments de réserve, dont beaucoup n'ont jamais tenu entre leurs mains une arme automatique, un canon antichars ou bien un mortier. La plupart découvrent ce secteur pour la première fois : il s'agit pourtant de la principale position de résistance. Qui toutefois s'en convaincrat à la vue de travaux défensifs épars et discontinus parsemant la rive gauche de la Meuse ? Bien des emplacements de combat sont inoccupés. Les troupes logent dans les localités, mêlées à la population civile.

Au confluent de la Bar et de la Meuse commence le secteur de la 9^e armée. (pp.41-48)

10-12 mai _ VERS LA MEUSE

Dans les Ardennes / Vers l'est, au-delà de la frontière germano-belge, le ciel se colore de tons gris-pâle. Un vent léger se lève, effilochant les bancs de brume sur le sol. Le frémissement de feuillages se mêle aux piailllements brefs des oiseaux, annonciateurs de l'aube. Du territoire allemand parviennent des bruits de moteurs ; des bottes cloutées raclent les chemins empierrés. Un peu plus loin, c'est un crépitement de branches cassées, entrecoupé de jurons gutturaux, de commandements ou de brefs coups de sifflets. Des lampes électriques s'allument, parfois des cigarettes. Des sacs tombent, des hommes aussi. On traîne des radeaux pneumatiques ; des roues grincent. Tous les messages des gardes frontaliers belges concordent : à n'en pas douter, une force importante s'apprête à attaquer.

A 3h45, l'ordre de mise à feu des destructions routières est transmis aux groupes d'artificiers de Saint-Vith, de Burg, de Reuland, de Gouvy et de Sommerain pour le secteur du 3^e régiment de chasseurs ardennais.



LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

La veille au soir, les programmes radiophoniques de Bruxelles se sont achevés sur les dernières mesures de *Mireille*, l'opéra de Gounod. Aucun commentaire alarmant n'a été glissé dans l'ultime bulletin d'information. Et voici que soudain, l'air vibre du fracas des mines.

Cavalerie légère

Sur le plateau de Floing, au nord de Sedan, où les chasseurs d'Afrique ont élevé des monuments à la mémoire des leurs tombés le 1^{er} septembre 1870, des groupes de cavaliers avancent au petit trot vers Saint-Menges et Illy. Ce sont des éléments du 12^e R.C.C. Le mot code *Tilsitt* a été diffusé à 7h27 à toutes les unités stationnées dans le secteur de Sedan. *Tilsitt* signifie « alerte générale » pour les formations occupant la position de résistance de la Meuse, tandis que la cavalerie doit se porter en reconnaissance au-delà de la frontière. Le 12^e R.C.C. forme avec le 11^e cuirassiers la brigade montée de la 5^e D.L.C. Sa section mécanique se compose de 2 escadrons du 5^e régiment d'automitrailleuses, ainsi que de 2 escadrons de motocyclistes à 4 pelotons assurant les découvertes. L'infanterie portée est celle du 15^e R.D.P. Trois groupes d'artillerie du 78^e R.A. assurent l'appui d'armes lourdes. Depuis le 16 mars, le général Chanoine connaît le rôle délicat assigné à la division qu'il commande. L'instruction personnelle n° 3677/3, signée Huntziger, spécifie que la 5^e D.L.C. a mission de : « ... *déceler l'axe et la zone d'application de l'effort principal ennemi, entrer en liaison avec les forces belges et donner le temps au commandement de mettre en place tous les moyens nécessaires pour briser l'effort ennemi.* »

La zone d'intervention théorique de la division s'étend de Bouillon, sur la Semois, jusqu'à Neufchâteau, Bastogne et Houffalize. C'est là une tâche aussi compliquée que dangereuse en raison du terrain entrecoupé de bois et de larges prairies dépourvues d'obstacles naturels sérieux, à l'exception de la tortueuse vallée de la Semois. Cette mission est capitale, car la 5^e D.L.C. intervient au centre du dispositif ardennais du groupe d'armées n°1.

Les quatre divisions (1^{ère}, 2^e, 4^e et 5^e D.L.C) et les deux brigades de cavalerie (1^{ère} brigade et 3^e spahis) doivent surveiller une région vallonnée et boisée d'environ 120 km de largeur

Cet ensemble, y compris les dragons portés, représente un effectif d'environ 10 000 hommes, avec 2 200 chevaux.

La différence de mobilité entre ces divers composants et la nécessité d'échelonner les défenses en profondeur réduisent la puissance de chaque formation. Compte tenu d'un secteur d'une trentaine de kilomètres de large par division, la densité moyenne d'armes automatiques en première ligne atteint à peine 5 à 6 pièces au km, proportion qui s'abaisse à 2 armes seulement pour les canons antichars de 25. Enfin, si 2 des 5 groupes d'artillerie sont de calibre 105, la plupart des chars légers sont inaptes au combat avec d'autres blindés en raison de la faiblesse de leur armement.

Certains sont des modèles F.T., dont les prototypes datent de 1918.

Ces divisions légères de cavalerie méritent donc bien leur nom. Pour beaucoup de cavaliers cette mission retardatrice est synonyme de sacrifice, même si cette région des Ardennes passe pour un secteur dédaigné par l'adversaire. (pp.66-70)

ROMMEL

En face de l'obstacle de Chabrehez tenu par la 3^e cie du 3^e rgt de chasseurs ardennais, les motocyclistes allemands s'abritent dans les fossés ou derrière les souches d'arbres. Ils appartiennent à la 1^{ère} compagnie de reconnaissance du capitaine Heilbronn, qui ouvre la marche du 7^e bataillon de fusiliers motocyclistes, avant-garde de la 7^e panzers.

La 7^e division est l'une des quatre formations légères qui ont été reconverties au cours de l'automne et de l'hiver en divisions blindées. A l'égal des 9 autres panzers, elle se compose d'un bataillon motocycliste de reconnaissance, d'un bataillon du génie, d'un détachement de D.C.A., d'un régiment d'artillerie, d'un groupe de transmissions, de deux régiments de fusiliers motorisés et surtout d'un régiment de chars à 3 bataillons de 72 engins. Cette dotation est identique à celle des 6^e et 8^e panzers du corps Reinhardt. La 9^e Pz, qui doit opérer en Hollande, est réduite à un régiment de 2 bataillons. Par contre, les six autres divisions possèdent 4 bataillons, soit un effectif théorique de 288 blindés. L'O.K.H. a ainsi réparti la totalité de ses disponibilités, soit 2 580 chars : 523 Panzers I, 955 Panzers II, 349 Panzers III, 278 Panzers IV, 334 modèles tchèques, 135 chars de commandement, munis de puissants émetteurs radiophoniques et enfin 6 canons d'assaut de calibre 105, exclusivité de *Gross Deutschland*.

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Le Panzer I a été mis en service en 1934, au début de l'effort de réarmement du Reich. Avec un poids de 5,5 tonnes, c'est le plus léger de ces chars. Son blindage se limite à 15 mm et son armement à deux mitrailleuses. Sa vitesse est de 40 km/h et son autonomie atteint 180km.

Le Panzer II est entré en service en 1935. Sa cuirasse frontale est double du modèle I ; un canon de 20 mm remplace les mitrailleuses et son équipage passe de 2 à 3 hommes.

Le Panzer III a été utilisé à partir de 1936. Son poids est de 16 tonnes avec un blindage moyen de 35 mm, qui passe à 50 mm de front. Ses deux mitrailleuses se complètent d'un canon de 37 à forte vitesse initiale, capable de percer les cuirasses adverses. C'est un excellent engin de combat dont le rayon d'action atteint 160km.

Rien ne saurait surpasser le Panzer IV, fabriqué à partir de 1937, le plus redoutable de tous ces modèles en raison de ses deux mitrailleuses et surtout de son canon de 75. Avec une cuirasse frontale de 60mm, son équipage de 5 hommes peut espérer échapper à bien des impacts, et son rayon d'action de 200km permet des raids profonds sur les arrières ennemis.

Près de la moitié des engins de la division de Rommel sont d'origine tchèque. Ils ne pèsent que 11 tonnes, leur blindage moyen est de 30 mm, mais leur canon de 37 moderne leur permet d'engager la lutte avec n'importe quel adversaire, et nul ne dépasse leur marge d'autonomie de 220km.

Le général a pris son commandement le 15 février précédent, en Rhénanie. Il a eu deux mois et demi pour coordonner cette force hétérogène de 12 500 hommes et entraîner équipages de chars, fusiliers, artilleurs et pontonniers aux délicates opérations d'assaut et de franchissement de rivières. L'état-major de la division ne s'est retrouvé au complet qu'à 4 heures et la 7^e brigade de fusiliers n'est parvenue sur ses positions de départ qu'à 4h30, soit une heure avant le début de l'offensive. A partir de Deyfeldt, d'Ourthe et de Gouvy, abattis, barrages et fossés antichars se sont accumulés. Surpris autant par la densité des entraves que par leur diversité, les détachements s'agglutinaient et formaient de véritables bouchons de circulation, interdisant la venue des équipes de déblaiement.

Monté dans un véhicule muni d'un poste de radio, de manière à demeurer en liaison constante avec ses subordonnés, le général a erré d'une colonne à l'autre. Ici et là, il dirigeait les travaux, ordonnait des déviations ou incitait les officiers à faire preuve d'initiative et d'audace. Réprimandant les uns, guidant et encourageant les autres, il est parvenu à tirer d'embarras plusieurs détachements et les a dirigés vers l'avant.

La progression toutefois a été entravée devant le village de Montleban, à proximité de la route d'Houffalize ; une section de la 10^e cie du 3^e R.C.A., commandée par le lieutenant Corderoy, s'est barricadée dans l'agglomération, boquant l'avance de la 2^e cie de fusiliers motocyclistes du capitaine Kleinschmidt. Rommel est intervenu une nouvelle fois, préconisant une diversion devant l'obstacle tout en montant une manœuvre de débordement de flanc qui a refoulé l'adversaire dans les bois de Cedrogne... Deux nouvelles heures ont été perdues.

De nouvelles contrariétés l'attendent à son Q.G. de Winterspelt : ni le régiment de fusiliers n°7, ni le 25^e rgt de chars ne sont parvenus à leurs zones de concentration. Artilleurs et pionniers sont bloqués à l'arrière. En raison des obstacles routiers et d'erreurs de coordination, la division s'étend sur plus de 150km. Aucun avion allié ne s'est aventuré sur une si belle cible! Huit heures après le début de l'offensive, l'avance au-delà de la frontière atteint à peine une vingtaine de kilomètres ! (pp.94-102)

A L'ARMEE CORAP

Au moment où les chasseurs ardennais se replient vers la vallée de l'Ourthe, l'opération DYLE s'étend jusqu'à la mer du Nord. L'annonce de l'offensive a surpris toutes les formations. Souvent il a fallu rappeler des groupements de combat partis sur des chantiers de terrassements, selon la routine quotidienne. Depuis le matin, la radio française invite les permissionnaires à regagner en hâte leurs cantonnements.

Lorsque les éléments de couverture se mettent en route, les vides sont sensibles. Il arrive parfois que l'effectif normal soit diminué de 20%.

En incluant les malades et les affectés temporaires dans les zones de l'intérieur, certains bataillons sont réduits d'un tiers, comme s'ils avaient déjà livré un sanglant combat.

11 mai

Devant Suxy

D'un mamelon dominant le cours de la Vierre, au-dessus de Suxy, le général Schaal contemple à la jumelle l'obstacle contre lequel buttent, en ce début d'après-midi, les motocyclistes de la 10^e panzers et les fusiliers du 1^{er} bataillon du régiment *Gross Deutschland*.

Le village se tasse sur les bords de la rivière, modeste affluent de la Semois. La forêt de Chiny l'encerclé de toutes parts. Mais dans le passé les paysans de cette partie méridionale des Ardennes belges ont suffisamment défriché le terrain pour obtenir une zone assez étendue de champs de cultures et de pâturages. Cette large clairière est ainsi devenue un carrefour entre la région de Neufchâteau, au nord, et la trouée de Florenville au sud.

Quatre routes s'y croisent, menant à Jamoigne, Chiny, Mellier, Léglise ou Neufchâteau. La frontière française passe à une dizaine de kilomètres au sud, à proximité de Florenville. Aussi, cet emplacement a-t-il été occupé par le 4^e escadron du 8^e régiment de chasseurs à cheval dès l'entrée en Belgique de la 1^{ère} brigade de cavalerie. En s'installant dans ce site agreste, les hommes du lieutenant-colonel Caldaïrou étaient loin de se douter qu'un des itinéraires de la 10^e panzers passerait là.

La 3^e division blindée de Guderian a pénétré en Belgique par Attert, entre Martelange et Arlon... Au soir de la première journée d'offensive, le chef de la 10^e panzers pouvait se flatter de commander la division la plus avancée du groupement Kleist... Dans la nuit, un ordre de Guderian a prescrit un pivotement vers le nord-ouest, de manière à mieux souder la division aux deux autres panzers progressant vers Bouillon et Sedan. C'est ainsi que Suxy s'est trouvé sur le nouvel itinéraire de la division.

Les motocyclistes du groupe de reconnaissance ont débouché dans la route de Mellier. Les cavaliers français ont stoppé net leur progression, après avoir fait sauter le pont de la Vierre. Assez large mais peu profonde, la petite rivière pourrait être franchie à gué ; mais elle s'écoule, paresseuse, au fond d'un vallon dominé par deux versants assez abrupts. C'est un obstacle appréciable lorsque les approches sont battues par des feux d'armes automatiques.

Le 4^e escadron a obligé les motocyclistes à chercher abri dans les maisons du village. L'appoint des fusiliers du 1^{er} bataillon de *Gross Deutschland* ne peut guère modifier la situation, car ceux-ci ne possèdent que leurs armes individuelles. Les véhicules d'infanterie ainsi que les premiers pelotons de chars lourds de 7^e et 8^e régiments de panzers se trouvent encore loin en arrière, ralentis par les obstacles et les destructions de la zone frontalière.

Les chars légers surveillent les bords d'Etalle, de Sainte-Marie et de Tintigny, où les cavaliers français ont fait preuve de mordant la veille.

Le G.R .C.A. 16, le groupe de reconnaissance du 18^e corps, les G.R.D.I. 36 et 73, les automitrailleuses du 2^e R.A.M., les cavaliers du 5^e cuirassiers et du 18^e chasseurs, ainsi que les dragons portés au 3^e R.D.P. ont défendu avec vigueur la haute vallée de la Semois, entre Vance et Villers.

La division de Schaal a subi là son baptême du feu à l'ouest. Si les cavaliers de la 2^e D.L.C. ont dû finalement se replier dans la soirée sur Jamoigne, Bellefontaine et la forêt de Virton, les assaillants ont été fort éprouvés. Le 2^e bataillon de *Gross Deutschland* a perdu son chef, le colonel Foest, lors de l'assaut contre Etalle. Un peloton du 7^e régiment de panzers a laissé plusieurs chars sur le terrain. Le combat de Sainte-Marie enfin a coûté la vie au colonel Ehlermann, le commandant du 69^e régiment de fusiliers.

Comme l'adversaire paraît aussi décidé à Suxy, le passage ne peut être forcé sans participation de chars et soutien d'artillerie. Schaal ne se contente pas de donner ses directives d'un lointain P.C. Installé à Etalle dès la fin des combats, il a quitté ce village dans la matinée pour surveiller l'avance de sa colonne de tête. C'est ainsi qu'il est parvenu devant Suxy.

Longtemps le combat s'est limité à des tirs automatiques, épreuve dans laquelle les chasseurs se sont montrés aussi habiles que leurs adversaires. Mais voici que ces tirs saccadés sont soudain couverts par un sourd grondement venant de la forêt. Trois formes noirâtres dévalent à travers prés à l'est du village. Les denses frondaisons de la forêt ont étouffé jusqu'alors le bruit des moteurs. Une fois à découvert, leur pétarade est impressionnante.

C'est le 3^e peloton de la batterie d'assaut du sous-lieutenant Franz. Schaal l'a fait appeler pour forcer le passage. La veille, le groupe a tenu un rôle déterminant dans la prise d'Etalle.

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Cette fois encore, les chars s'avancent, sûrs de leur invulnérabilité. Leur cuirasse frontale met les servants à l'abri des pièces antichars et leurs tubes de calibre 105 ont une portée et une puissance sans égale. C'est une arme offensive de premier ordre.

Dès que ces engins atteignent la coupure de la Vierre, les fusiliers se déploient sous un couvert de tirs de mitrailleuses. Soudain, trois éclairs partent du vallon auxquels succèdent en écho trois explosions sur la pente opposée. A moins de 800 mètres de distance les fermes encaissent. Des flocons de fumée stagnent à l'emplacement des impacts. Fidèles à leur tactique, fantassins et grenadiers tentent aussitôt une manœuvre de débordement sur la droite, tandis qu'un autre groupe s'infiltré sur la gauche. Tapis peu auparavant derrière les murs de la rive gauche, les assaillants s'élancent dans le sillage des engins qui tirent maintenant de plein fouet sur les défenses. Pendant ce temps, les motocyclistes, jusqu'alors très prudents, déchaînent leur mitraille jusqu'à l'orée des bois. Nulle part les points d'appui ne peuvent tenir sous pareil déluge de projectiles. La compagnie antichars du 2^e bataillon joint à ce feu celui de ses pièces.

Panique à Petitvoir

Les cavaliers du 8^e R.C.C. ne sont pas les seuls éléments de reconnaissance à éprouver la puissance mécanique des divisions de panzers. Autant la région de la Sûre se prête mal aux manœuvres de blindés, autant la région de Neufchâteau se révèle un terrain favorable.

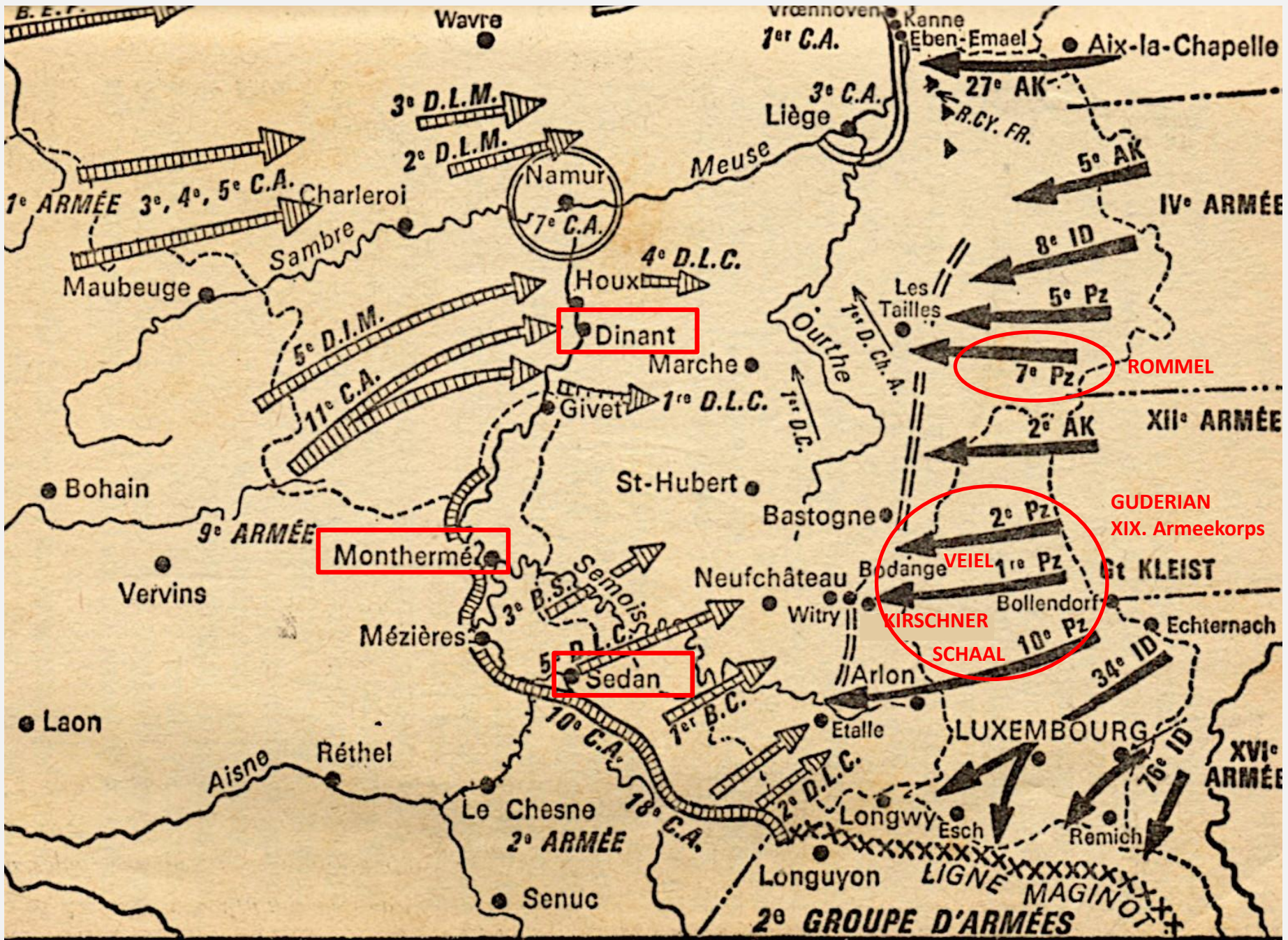
Au matin, la 1^{ère} panzers est arrivée devant Neufchâteau avec ses deux régiments de fusiliers et sa brigade blindée. Les cavaliers français de la 5^e D.L.C. ont établi deux barrages sur les routes menant aux villages de Longlier et de Hamipré. Impatient de rattraper le retard pris la veille à Bodange, et désireux de justifier le surnom décerné par ses soldats, « *der Bulle* » (le taureau), Kirchner a aussitôt monté une manœuvre d'enveloppement. Lançant vers l'agglomération le 3^e bataillon du 1^{er} régiment de fusiliers du major Richter, appuyé de chars légers, de motocyclistes et de batteries du 2^e groupe du 56^e régiment du capitaine Söth, le commandant de la 1^{ère} panzers a prescrit de déborder la localité par le sud. Les chars se sont ensuite glissés vers Grapfontaine et Warmifontaine pour aboutir à Petitvoir, à une dizaine de kilomètres au nord de Suxy.

Là se trouvent des cavaliers du 11^e cuirassiers, qui forment avec les éléments motorisés du 5^e R.A.M., un bataillon du 15^e R.D.P., un groupe d'artillerie du 78^e R.A. et le G.R.D.I. 60, le groupement du colonel Evain, aile droite de la 5^e D.L.C. Les artilleurs d'une batterie de 105 ont installé leurs pièces à la sortie sud de la localité, au bord d'un petit ruisseau. Ils s'abritent de la sorte derrière un léger repli de terrain, derrière un mamelon qui limite la vue de ce côté. Ces pièces mêlent leurs salves aux détonations lointaines que l'on perçoit de l'est. L'écho roule un court instant contre la colline. Aussitôt les hommes éjectent une douille fumante et rechargent la culasse.

Un cultivateur est l'un des rares habitants à être demeuré là en compagnie de sa femme et de ses deux jeunes fils Paul et Fernand.

Soudain, peu avant 11 heures, le jeune Fernand entend une sourde rumeur provenant de la route de Neufchâteau. C'est un bruit de galopade qui s'amplifie au bas de la côte lorsque des cavaliers débouchent dans la ligne droite traversant la partie basse du village. A leur vue, le garçon frémit. Pêle-mêle surgissent des cavaliers et des chevaux démontés ; des hommes à pied courent le long de la chaussée. Des bêtes affolées se heurtent. Beaucoup d'entre elles traînent des harnais, des selles et des paquetages qui se répandent sur la route. Des casques roulent sur le bitume dans un son mat. Son frère Paul a bientôt l'explication de ce reflux désordonné. Sur la colline dominant la partie sud du village se profile une masse grisâtre : un tank ! Il demeure un court instant immobile, son canon tourne lentement, puis une boule de feu en sort. Un sifflement fend l'air au-dessus des toits et l'éclatement se répercute au loin, dans la direction du hameau de Rossart. Bientôt un second char surgit, puis un troisième.

D'autres encore apparaissent au sommet de la colline, donnant l'impression d'affluer de la direction de Warmifontaine. Les premiers dévalent déjà à travers prés vers le ruisseau, tirant au passage des rafales de mitrailleuses. Elles s'adressent à la batterie d'artillerie que les tireurs viennent d'apercevoir. Les quatre pièces, prises sur leur flanc droit, sont à découvert. De la crête, d'autres blindés pointent au loin leurs canons sur un convoi retraits entre Grandvoir et Rossart. Le tintamarre dure encore quelques minutes, puis tout s'apaise. En face de la ferme Englebert, une maison brûle, un projectile l'ayant atteinte de plein fouet. Les cavaliers ont disparu dans les bois en direction de Bertrix.



LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Les premiers motocyclistes allemands apparaissent, effectuant des slaloms sur la route jonchée de débris hétéroclites. Les hommes de la batterie passent, blessés pour la plupart. L'un d'eux, mal en point, est étendu dans la maison Englebert. Les autres demeurent sur le pas de porte, stupéfaits de la fin rapide du combat. Vingt minutes au plus se sont écoulées depuis le reflux des cavaliers. Pour les rares habitants de Petitvoir comme pour le groupe de prisonniers, la guerre se termine aussi brusquement qu'elle a commencé. (pp. 111-117)

12 mai : trois flèches d'acier

Depuis un jour et deux nuits, un grondement de moteurs fait vibrer Bodange... Les tanks marqués de croix noires succèdent toujours aux camions. De petites voitures à pans coupés précèdent des camions encapuchonnés de bâches vertes. Puis un grincement de chenilles annonce un nouveau convoi de blindés. Beaucoup de véhicules sont recouverts de branchages de sapin en guise de camouflage. Ces convois ont commencé dans la nuit du 10 au 11 après la construction d'un pont et le déminage des champs riverains. La nuit suivante, les véhicules roulent tous phares allumés. Le déplacement d'air provoqué par le passage de chaque voiture soulève un tourbillon de poussière qui stagne en permanence. Ce va-et-vient incessant forme un brouillard blanchâtre qui ressemble aux bancs de brume annonçant dans les fonds de vallée, le matin, une belle journée de printemps. Les conducteurs portent pour la plupart des lunettes. Beaucoup de parebrises ont été abaissés en raison de la chaleur. Sur les tourelles des chars apparaissent des bustes d'hommes tout de noir vêtus, centaures modernes d'une des plus audacieuses invasions de l'Histoire. A peu près au même moment, un déferlement semblable traverse le village des Tailles. A peine un espace se produit-il dans une file qu'à grands gestes impératifs les motocyclistes et les feldgendarmes intiment un resserrement immédiat. Entre Malmédy au nord et Arlon au sud, la majeure partie des Ardennes belges est submergée au même moment par ce déferment motorisé, grondant, impressionnant, infini. Aucune zone de pénétration n'a été négligée par les services opérationnels de l'O.K.H. Sur la carte cependant, cette masse motorisée converge dans trois directions principales. Ses aboutissements se situent sur la Meuse aux abords de SEDAN, de MONTHERMÉ et de DINANT. A la veille de l'assaut décisif à l'ouest, le sceptre du général Von Rundstedt prend la forme de ce gigantesque et redoutable trident d'acier. (pp.133-135)

Retour à Sedan

De l'autre côté de la forêt refluent les premiers groupes de cavaliers de la division Chanoine... les éléments à cheval descendent vers la Chiers ou la Meuse par petits groupes éparés. Les détachements motorisés sont rares toutefois, car ces pelotons retardateurs se maintiennent encore en forêt... On interroge, on scrute les visages. Que ce soit à Sedan ou à Remilly, les éléments qui s'écoulent paraissent fort déprimés. Tous ces hommes aux vêtements déchirés par les branchages et les ronces sont assoiffés. Depuis la veille, les officiers de renseignements répètent inlassablement au P.C. de la 55^e D.I. : « *Ils sont d'une supériorité écrasante...* » Au carrefour des routes de Mézières et de Vouziers, le sous-lieutenant Drapier de la 9^e cie de mitrailleurs du 147^e R.I.F. reconnaît le capitaine Bruant, manteau en lambeaux et barbe de deux jours : « *C'est bien moi, poursuit le capitaine d'un ton las. Nous revenons de Belgique... Nous sommes attaqués partout par des chars lourds nos automitrailleuses sont trouées comme des passoires. Elles ne peuvent rien contre les tanks... Nous avons failli être pris dans Bouillon ce matin...* » Le capitaine Bruant ignore pourtant à ce moment que la 5^e D.L.C. est toujours considérée, avec les autres divisions de cavalerie, comme une unité opérationnelle par le haut commandement. (pp.135-137)

13 mai : la brèche

Au nord de Sedan, la forêt bruisse et frémit... La rivière a été atteinte vers minuit, à l'ouest de Sedan, par les hommes du 3^e bataillon de fusiliers du major Richter. C'est la pointe avancée de la 1^{ère} panzers qui se trouve ainsi devant son objectif. En face, l'artillerie française est active. Des salves battent à intervalles réguliers les chemins descendants vers la Meuse et les abords des destructions opérées lors du repli de la cavalerie.

Sur la rive gauche

En face, la forêt résonne soudain d'un nouveau son. Ce n'est plus le déchirement sourd des explosions de projectiles que l'on perçoit seul, mais bien le crépitement sec d'armes automatiques. Après un court instant de surprise, les défenseurs ripostent, battant de leurs rafales berge et rivière où des fantômes semblent se mouvoir dans la brume. La réplique provient de la 5^e cie du II/39^e R.I., installée sur les hauteurs proches de l'île des Alouettes et des sections Hinfray et Colas de la 6^e cie du capitaine Grawitz. De son observatoire, situé sur un léger épaulement du bois de Grange, à 300m environ de l'écluse de Houx, l'officier devine les Allemands courant un à un vers la passerelle. Il fait tirer au fusil-mitrailleur et s'empare lui-même d'un fusil. Un mortier est amené, qui arrose à son tour la berge. En dépit de ce tir nourri, les passages se poursuivent. Ils sont, certes, plus espacés ; les hommes s'élancent en se courbant, mais les officiers dirigent quand même les fusiliers vers cette partie de la berge. Devant, les projectiles fumigènes tissent un léger duvet bleuté qui accroît la confusion. Les sections tirent toujours avec vigueur, mais au groupe Hinfray, un fusil-mitrailleur s'enraye. Malgré le grondement des détonations, on discerne déjà les commandements en allemand de part et d'autre du P.C. de la 6^e cie. L'infiltration commence à travers bois.

En amont, sur les pentes dominant l'île des Alouettes, se tient la 5^e cie du capitaine Pouey. Les deux détachements du II/39^e doivent garder plus de 2km de rive. Les effectifs de la 6^e cie sont pourtant réduits à 110 hommes en raison de permissions et de diverses indisponibilités, sur une affectation normale de 160 combattants. L'armement consiste en quelques mortiers et armes automatiques. Les relations radiophoniques et téléphoniques sont inexistantes ; les liaisons sont seulement assurées par coureurs. Dans la soirée, le commandant avait acheminé en renfort les sections Mius et Leforestier de la 7^e cie, tenues jusqu'alors en réserve. Devant l'assaut en cours, les sections de la 6^e cie n'ont guère de soutien à espérer. Elles peuvent tout juste se défendre sur place sans pouvoir se porter secours.

Les feux de la section Hinfray ralentissent l'assaillant mais ne peuvent arrêter sa progression. Depuis son observatoire, le capitaine Grawitz entend nettement les commandements adverses. Les bruits se rapprochent en, même temps que les explosions de grenades. Le tir des mortiers et des canons de chars allemands porte maintenant beaucoup plus haut sur la pente. Bientôt les infiltrations s'étendent de part et d'autre du petit poste.

Les Allemands parlent fort, ces sons gutturaux sont oppressants parmi ces taillis et ces arbres. Le chef de la 6^e cie envoie son agent de liaison auprès des sections placées en appui sur la pente pour solliciter un tir de couverture. Mais à peine l'homme s'est-il éloigné que déjà des rafales crépitent à travers les branches. Une grenade à manche rebondit devant le poste où se tient le capitaine, indiquant que la ligne de feu atteint désormais cette partie du bois. Des hommes refluent encore, à quelque distance. Il est impossible de coordonner la défense, faute de moyens radiophoniques. Malgré le bruit, les occupants des petits points d'appui éprouvent une terrible sensation de solitude. C'est un combat d'hommes seuls, abandonnés à leur sort, comme si leur lutte était indépendante des mouvements de troupes qui se passent aux alentours. Les défenseurs débordés se replient parfois en profitant des couverts. Les fusiliers mènent toutefois l'assaut par des mouvements concentriques qui tendent à encercler les points d'appui.

Le capitaine Grawitz poursuit ses tirs lorsque brusquement une rafale de mitrailleuse abat à ses côtés le caporal Péguy. Non seulement les Allemands se trouvent devant, à gauche et à droite, les voilà aussi derrière : - *Ordonnez à tous vos soldats de cesser la résistance*, ordonne soudain un sous-officier qui brandit une mitrailleuse. Bientôt débouchent des taillis d'autres fusiliers portant grenades et bandes de cartouches :

- *Je ne peux pas*, réplique Grawitz en allemand ; *ce n'est pas le rôle d'un officier*.

L'Allemand acquiesce et confie la garde des prisonniers à quelques-uns de ses hommes. En descendant le sentier menant à la Meuse, l'officier est impressionné par la stature et le caractère décidé des jeunes fusiliers qui rejoignent sans cesse le premier groupe d'assaut. Ils débouchent de partout, n'ayant pour toute charge que leurs mitraillettes, extrêmement maniables dans ce genre de combat rapproché, une bande de cartouchières et des grenades dont les manches sont enfoncés dans les bottes. En dépit de la fraîcheur matinale, certains d'entre eux ne portent pas de veste, retroussant même les manches de leur chemise verte. En s'acheminant vers la berge, où se rassemblent déjà les débris des avant-postes, le chef de la 6^e cie songe à la légèreté du haut commandement qui a précipité ces fantassins démunis d'armes lourdes dans un véritable guet-apens... (pp.188-196)

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

11 heures : Guderian se prépare

L'ordre définitif de Guderian précisant les directives préparatoires de la veille est paraphé depuis 7h15. Trois groupements d'attaque sont constitués : à droite, la 2^e panzers, au centre la 1^{ère} et à gauche la 10^e.

LA LUFTWAFFE ATTAQUE

A partir de 11 heures, la rive gauche de la Meuse est secouée soudain par une suite continue de déflagrations. La terre vibre, comme un prélude de cataclysme. Celui-ci pourtant fond du ciel immuablement bleu, lourd de chaleur. Les escadrilles d'avions à croix noires se succèdent cette fois presque sans interruption. Par groupes de plusieurs dizaines d'appareils, elles vont et viennent, virolorent, semblent danser un ballet dont le thème est la destruction et la mort. Un à un, des bombardiers se détachent des groupes pour piquer vers le sol dans un vrombissement terrifiant. Les éclatements déchirants succèdent au sifflement des moteurs. Ces hululements sont d'autant plus hallucinants que les hommes à terre ne possèdent presque aucune protection. A l'exception des petits abris bétonnés de première ligne, les autres positions consistent en boyaux, tranchées et trous cerclés par des clayonnages. De la vallée de la Bar à celle de l'Ennemanne, des berges de la Meuse jusqu'aux positions de l'arrière, le pilonnage est sans précédent. Les observatoires, les P.C. d'unités et les batteries d'artillerie sont visés avec insistance, objectifs d'autant plus vulnérables que l'opposition est faible. Disséminée dans le ciel d'azur, hors de la vue des fantassins, une patrouille triple de chasseurs Curtiss du groupement du commandant Martin s'oppose seule à plus de 80 Messerschmitt. Le lieutenant Marie et le sous-lieutenant Roquette abattent chacun un assaillant. Mais dans cette véritable charge, s'épuisent les ultimes forces du groupe de chasse de la 2^e armée, à l'épreuve depuis quatre jours consécutifs. A terre, la D.C.A. est inexistante.

« ... Le fracas des explosions maintenant domine tout. Plus une autre sensation n'existe. Bruit de la torpille dont le sifflement grossit, s'approche, se prolonge... Les explosions se fondent en un bruit de tonnerre continu. »

« Nous sommes là, immobiles, silencieux, le dos courbé, tassés sur nous-mêmes, la bouche ouverte pour ne pas avoir le tympan crevé. L'abri oscille. Les secousses font jouer les rondins qui laissent couler un peu de terre par leurs interstices. La porte de tôle s'ouvre et claque violemment à chaque souffle. Un homme, affalé tout contre, la referme d'un geste mécanique. »

« Les bombes sont de tous les calibres. Les petites sont lâchées par paquets. Les grosses ne sifflent pas. En tombant, elles imitent à s'y méprendre le grondement d'un train qui approche. Par deux fois, j'ai de véritables hallucinations auditives... Les Stukas se joignent aux bombardiers lourds. Le bruit de sirène de l'avion qui pique vrille l'oreille et met les nerfs à nu. Il vous prend envie de hurler. »

Cette sensation est partagée au même instant par des milliers d'hommes de la 55^e D.I. étirés le long des pentes de la rive gauche. Au P.C. de la Marfée, le capitaine Carribou sollicite l'autorisation d'utiliser son poste de radio pour communiquer avec ses détachements ; elle lui est refusée, car le règlement interdit toute liaison de cette sorte *« lors de la phase de prise de contact avec l'ennemi »*.



Bombardier HEINKEL 111 _ 2000kg de bombes



Bombardier en piqué JU 87_ 500kg de bombes



Chasseur BF 109_ 570 km/h _ 1475 ch
1 canon de 20mm _ 2 MG 131 de 13mm

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

A Monthermé

Le rideau de feu et de fumé ne se limite pas à cet instant à la seule zone de Sedan. Partout la *Luftflotte* n°2 attaque. D'autres escadrilles larguent leur chargement au-dessus du « petit pain » de Monthermé. Elles visent aussi bien l'agglomération elle-même que les observatoires du bois de Roma, le bois Bossard, le P.C. du bois Hutin et les routes, villages et dépôts de l'arrière.

De Dinant à Anhée

A l'ouest de Leffe et de Houx, les bombardiers prennent la relève des mortiers et des canons de chars. La ferme de Hontoir, le plateau de Sommière et le rebord ouest de la cuvette d'Anhée représentent leurs cibles. Les attaques s'étendent également au-delà de la sinueuse vallée de la Molignée. Près de Montaigle, à l'ouest de Hontoir, le lieutenant médecin Nicolas, du 66^e R.I. retrace ainsi ces moments hallucinants.

« ... Les avions recommencent leur ronde... le convoi sanitaire vient de partir, voilà de nouveau des explosions de toutes parts. On sent le souffle de l'air soulevé par les appareils qui passent au ras des arbres tandis que leur grondement croît, devient énorme, débordant. Nous sommes réduits à cette sensation d'écroulement terminal : le ciel nous tombe sur la tête. Sur ce fond de chahut gigantesque, le crépitement des mitrailleuses fait broderie, par rafales. De la 7^e cie, on vient nous avertir qu'il y a de la casse ; je pars avec une équipe de brancardiers et un peu de matériel. Défilé sous bois sur près d'un kilomètre... Nous arrivons aux boyaux... A la lisière, quelques bombes sont tombées. D'un homme, il ne reste plus que des morceaux écartelés, avec un jeu de cartes que le souffle a éparpillé dans l'herbe... d'autres blessés geignent adossés à des arbres ; un bras qui saignait beaucoup a été sommairement garroté par des camarades... L'homme est pâle, choqué. C'est lui que j'emmène d'abord... »

Ces attaques impressionnent partout les soldats démunis d'armes antiaériennes, qui n'aperçoivent dans le ciel nul avion ami venant disputer la maîtrise à l'assaillant. Dans les bois bordant la Molignée, les cavaliers attendent pourtant ces appoints d'infanterie pour donner main-forte aux éléments épars accrochés aux lisières du plateau de Sommière. (pp. 220-232)

Monthermé 14h30

Entre la clairière des bas Buttes et la Roche à Sept heures il n'est pas d'espaces inoccupés. Fantassins de second échelon et services se tassent dans les sentiers adjacents. Les bas-côtés de la route servent à garer voitures, camions, caissons, tracteurs, véhicules sanitaires, stations de radio, batteries de Flack, matériel du génie et chars d'assaut. Le bruit de l'artillerie est assourdissant, mais il provient des batteries des groupes Polzer et Aschoff chargés de protéger l'avance des fusiliers sur les pentes de l'Enveloppe. Entre deux salves, on perçoit le ronronnement des camions du bataillon du génie blindé 57 du lieutenant-colonel Lehnert qui descendent la route menant au quartier de la Rova avec les précieux bateaux en caoutchouc.

Les quelques rafales essuyées à l'entrée du faubourg n'ont pas endommagé les précieux chargements. Les embarcations sont descendues en hâte. Les pionniers font siffler les pompes à pied qui gonflent les sacs flotteurs. Aussitôt ; les fusiliers agrippent les cordages et traînent leur bateau vers les ruelles menant à la rivière. Les armes automatiques dissimulées dans les maisons de l'autre rive battent chaque débouché. Certains passages sont même pris en enfilade, ce qui interdit toute mise à l'eau. Les balles claquent sur les murs, arrachant des morceaux de pierre ou de ciment. Toute la première vague d'assaut est bloquée. Le crépitement se prolonge. Les brancardiers évacuent les premiers blessés...

Pour le lieutenant-colonel Höfer, seuls des tirs directs du canon d'un blindé peuvent faire taire ces entêtés qui se dissimulent si bien le long de la rive. Höfer a alerté von Esebeck. Celui-ci fait descendre de la route de Hargnies un peloton du 1^{er} bataillon de chars du major Stephan. Dans un grincement de ferraille, les blindés prennent position de part et d'autre du pont, pointant canons et mitrailleuses sur les façades opposées. Des impacts enfoncent portes et fenêtres des petites maisons basses. Les soupiraux des caves sont particulièrement visés ainsi que les lucarnes de greniers. Les ardoises volent en éclats. Les projectiles martellent les orifices, perforant souvent les cloisons intérieures.

Dans une cave, un coup semblable est meurtrier.

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

De courtes flammes fusent des greniers, des charpentes s'embrasent ; d'autres se consomment avec lenteur. La riposte des défenseurs s'atténue.

Alors des groupes entiers de fusiliers sortent des maisons et des jardins. Les uns courent vers la berge en pointant leur mitrailleuse ; d'autres empoignent les sacs flotteurs qu'ils font passer par-dessus balustrades et clôtures. Bien peu prêtent attention à quelques sifflements qui dénotent des tireurs isolés. Un premier bateau est mis à l'eau. Les fantassins se servent du fusil en guise de pagaie ou même de leur casque. D'autres suivent.

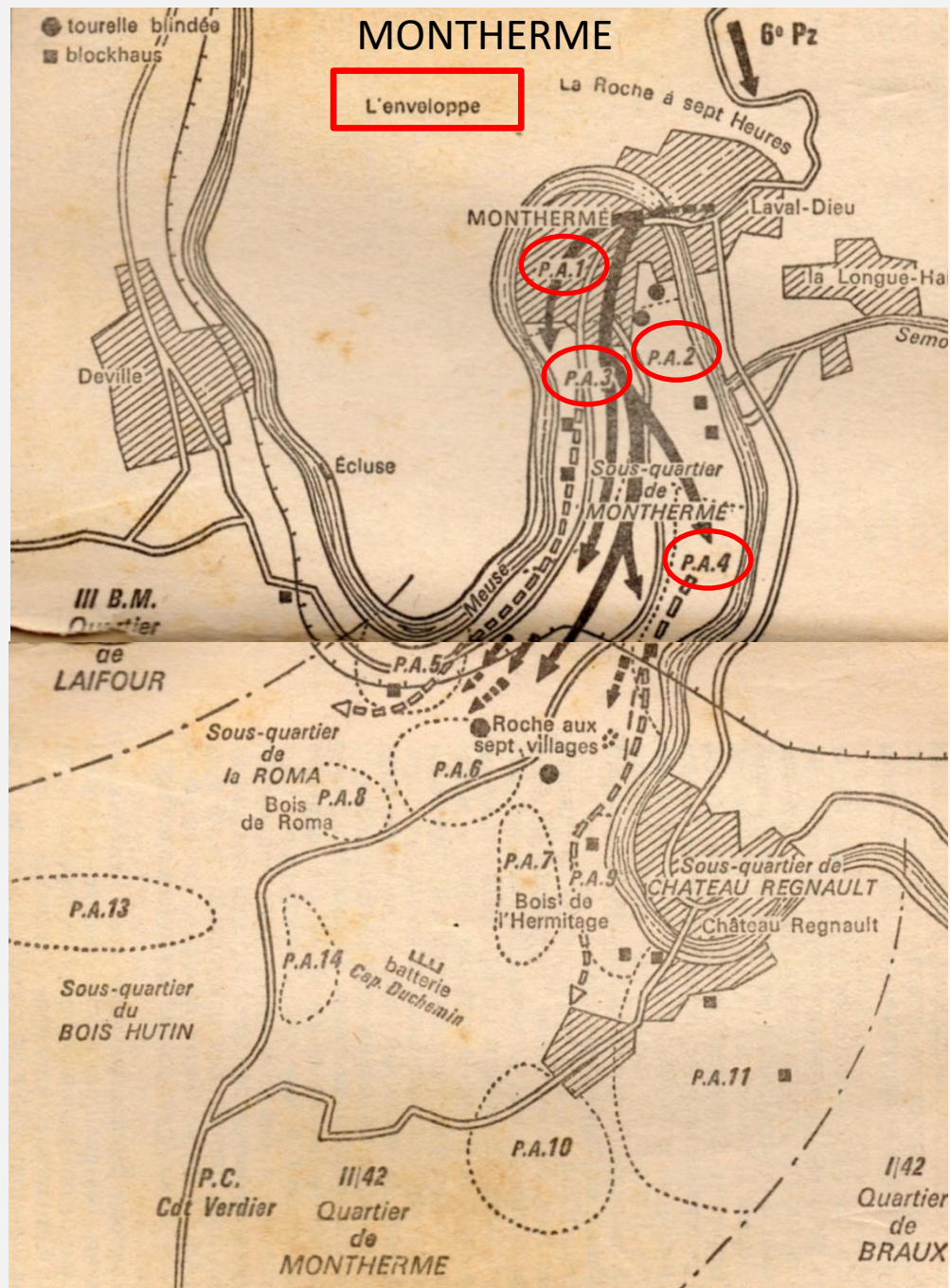
Sur l'autre rive, Ellertz vient d'établir la première tête de pont dans l'agglomération. Il est un peu plus de 14h30. Le jeune sous-lieutenant se glisse avec ses hommes à travers les réseaux de fils de fer barbelés et pousse une section dans les rues parsemées de débris. Derrière, les pionniers d'assaut ramènent en hâte les bateaux vides, car Höfer dirige déjà la 9^e cie vers ce secteur.

L'intervention des tanks vient de mettre hors de combat les minces défenses de la berge, limitées à quatre mitrailleuses et à un canon de 25.

De la carrière de l'auberge aux Sept Villages, le lieutenant Barbaste, commandant la 5^e C.M., envoie au P.C. du 2^e bataillon ce message désespéré :

« **Ennemi a franchi la Meuse devant P.A. N°1,2 et 3. Toutes liaisons avec P.A. coupées sauf avec P.A.4** ».

(pp. 236-243)



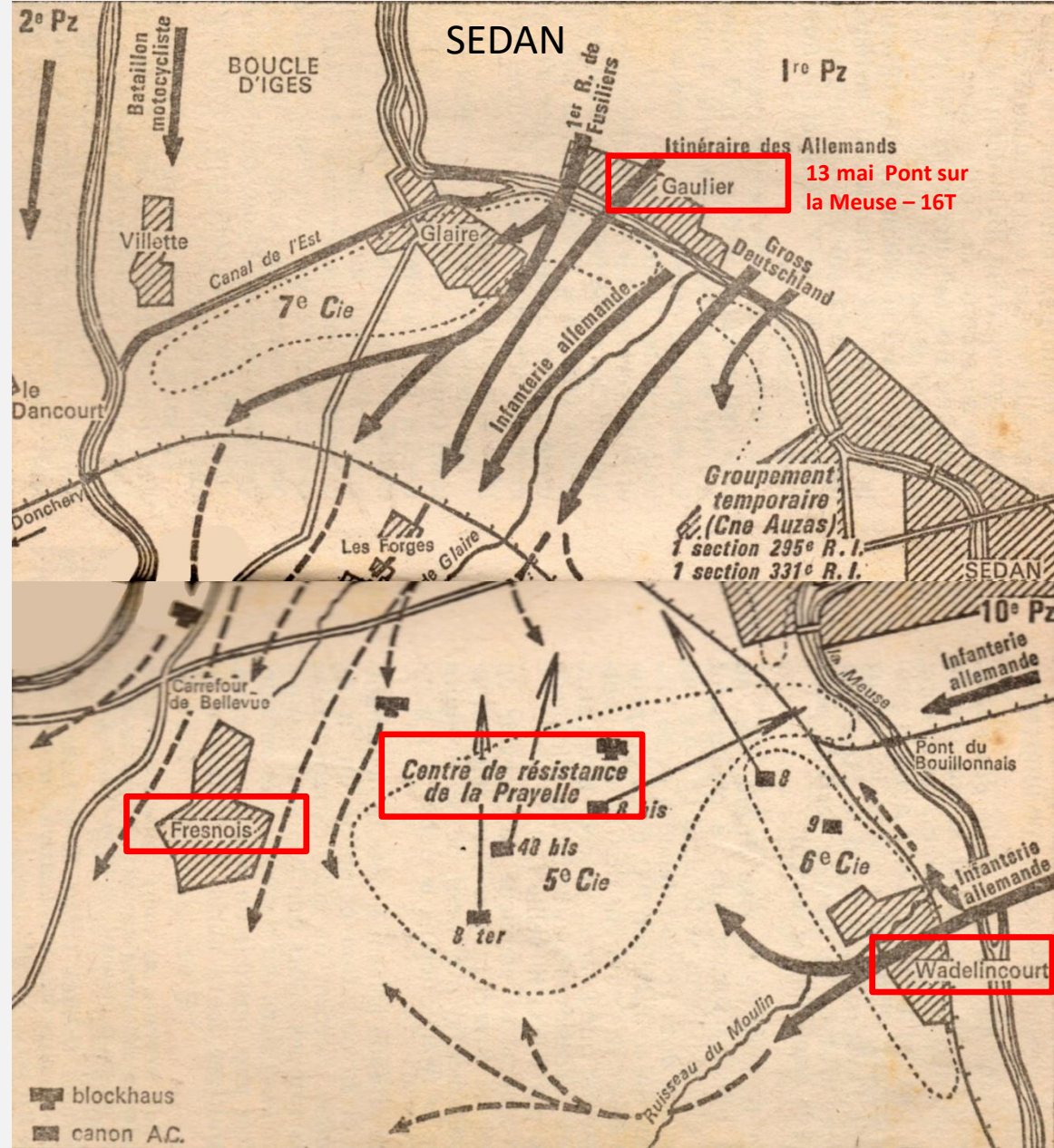
LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Au-dessus de Sedan

Tandis que les fusiliers de Höfer s'infiltrèrent dans Monthermé, le carrousel des bombardiers a repris sur Sedan. Au total, 23 groupes de combat sont affectés à ce secteur du front, soit 310 bombardiers *Dorniers* ou *Heinkels* et 200 Stukas *Ju 87*. Rien n'est plus terrifiant pour l'homme au sol que le ululement de ces appareils dont la vitesse en piqué dépasse 700 km/h. Au sifflement de l'air dans l'empennage ou dans les ailes s'ajoute le son lugubre d'une sirène dont les a dotés un de leurs créateurs, le général Udet, vétéran de la guerre précédente devenu chef du bureau technique de la Luftwaffe. C'est la « *trompette de Jéricho* ». Le pilote la déclenche à chaque plongée. Même si le chargement de bombes est épuisé, l'équipage pique à nouveau vers le sol en actionnant cette sirène de manière à jeter sans cesse l'effroi chez l'adversaire. Et il recommence ainsi la manœuvre plusieurs fois de suite. Le soldat qui se trouve en-dessous a la certitude d'être personnellement visé ...

« *L'imposante attaque aérienne, note le lieutenant-colonel Balck, et la cessation complète du tir de l'artillerie ennemie exercent un effet extraordinaire sur nos propres troupes... les hommes quittent leurs abris. Des camions n'hésitent pas à s'approcher des rives de la Meuse pour amener le matériel du génie. On les décharge parfois à une cinquantaine de mètres de la ligne d'eau. L'artillerie commence aussi à se mettre en place... »*

Des pelotons de chars sortent de la forêt et vont prendre position près de la Meuse aux côtés des fusiliers et des pionniers d'assaut. Voilà un appont précieux pour les 8 groupes d'artillerie de campagne du général Berlin, chargé de soutenir l'action de la 1^{ère} panzers. Les chefs de pièces disposent au mieux d'une cinquantaine de projectiles ; les deux groupements affectés aux 2^e et 10^e panzers ne sont guère plus avantagés. Aussi, Kirchner a-t-il déjà fait appel aux canons antichars et aux pièces de D.C.A., notamment aux redoutables 88 Flak pour tirer sur les abris ou contre les blocs bétonnés. Quel que soit leur usage ou leur calibre, tous les canons disponibles sont alignés sur la rive droite.



LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Au P.C. de la 55^e D.I.

Au moment où les soldats français tapis sur le versant nord de la Croix-Piot découvrent une division de panzers presque au complet, des agents de liaison, des officiers de renseignement, des messagers ou de simples courriers s'efforcent de maintenir les communications à l'intérieur de la 55^e D.I. L'arrivée de chars devant Donchery provoque une vive inquiétude au P.C. du bataillon établi à la lisière d'un bois sous la crête de la Croix-Piot. Il faudrait obtenir d'urgence un barrage d'artillerie, mais le téléphone ne fonctionne plus. L'interdiction d'utiliser le poste de radio paraît à ce moment d'autant plus stupide qu'en face les détachements allemands usent de ce procédé en permanence. Le lieutenant Philipponat enfourche sa motocyclette et dévale en hâte vers Moulin-Mauru, à l'ouest de Cheveuges où est installé le P.C. du sous-secteur de Villers-sur-Bar. Mais le lieutenant-colonel Lafond ne possède aucun moyen de venir en aide aux défenseurs de la Croix-Piot. Lui-même est complètement isolé. Les liaisons téléphoniques sont interrompues tant avec le P.C. de l'artillerie divisionnaire à Bulson qu'avec Fond Dagot... (pp. 244-252)

15 heures : l'assaut commence

Sur le versant de la Marfée, les hommes pelotonnés dans les abris n'ont plus de notion du temps. Plus rien n'existe pour eux hormis l'instinct de conservation et l'univers sonore des explosions. C'est à peine si certains d'entre eux s'aperçoivent que l'intensité du feu diminue et que les détonations s'espacent.

Les tubes de tous calibres des chars et des pièces d'artillerie étirés sur la rive droite par Kirchner et Schaal prennent la relève des bombardiers pour marteler les défenses françaises et surtout couvrir l'élan de la première vague d'assaut. Les pionniers poussent les sacs flotteurs à l'eau. Le lieutenant Feig saute dans l'un d'eux, entraînant avec lui le commando de destruction. La berge surélevée protège les bateaux. On entend au-dessus des têtes siffler des projectiles. Sur la berge, les hommes se précipitent avec leurs charges. Les pionniers repartent chercher les autres sections. Déjà le premier groupe se heurte à un réseau de barbelés. Des explosifs sont glissés sous le réseau à l'aide d'une perche. Une formidable explosion retentit. L'obstacle n'est pourtant que partiellement détruit. Certaines branches telles des ronces, barrent encore le passage menant à une route. Un pionnier remet une nouvelle charge. Cette fois la brèche est suffisante pour laisser passer les sections de fusiliers qui se faufilent dans l'herbe haute. En rampant, Feig ne pense déjà plus à la Meuse mais aux prochains bunkers à attaquer en direction de Glaire.

Devant Torcy

Les bunkers et petits abris que le bombardement a épargnés sont pris à partie par les canons des chars légers ou par les pièces antichars qui visent les orifices. A l'ouest de Sedan, le faubourg de La Cassine est inclus dans le secteur du 2^e bataillon de *Gross Deutschland*. Les pionniers d'assaut doivent passer là de manière à contourner Torcy. Mais en face, le tir de certains abris est soutenu. Le feu ne cesse qu'après l'intervention des canons d'assaut, ces mêmes engins qui avaient pris une part déterminante au combat de Suxy. Ici encore rien ne résiste aux impacts de 105 qui percent tous les murs. Sous leur protection, la 7^e cie passe enfin, accompagnée de la section de tête de la 6^e.

Sur la berge, le commandant de cette compagnie, le lieutenant von Courbiere, fait hâter le passage de ses autres sections en prenant soin de leur adjoindre le détachement de mitrailleuses lourdes. Ce ne sera pas de trop pour atteindre l'objectif assigné, la cote 247 située à 4km de là, entre Fresnois et Wadelincourt. (pp. 254-257)

16 heures : la poche s'agrandit

De Bellevue à Wadelincourt, l'infanterie allemande avance. Ce n'est ni une ruée ni une succession de coups de boutoir, mais bien une suite de petites infiltrations. Mettant à profit l'effet terrible des bombardements, les lacunes de plans de feux du système de défense, ainsi que le nombre dérisoire d'abris bétonnés, les fusiliers vont de l'avant sans se soucier de leurs flancs ; quelles que soient les péripéties du combat, ils savent que d'autres sections les suivent.

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Si une résistance se révèle, elle est débordée par un mouvement tournant ; si bien que les ultimes défenseurs des points d'appui ont toujours l'impression d'être attaqués à revers. Derrière les petits blocs étirés le long de la Meuse et du canal de l'Est, il n'y a rien ou presque. Moins de deux heures après l'assaut initial, les postes de Bellevue, de Fresnois et de la Prayelle se trouvent déjà en première ligne. En certains points, la poche atteint près de 2km de profondeur.

Depuis la casemate du château de Bellevue, l'aspirant Héricé fait tirer au canon de 25 en direction de Torcy. A droite, les batteries de 75 du II/99^e R.A. se sont tues, écrasées par les bombes. De son P.C. de la Prayelle, le lieutenant Devie déclenche le feu des mitrailleurs de la 5^e C.M. contre des Allemands que l'on aperçoit près du cimetière de Wadelincourt. Plus à droite, au-dessus de la localité, canons d'assaut et pièces lourdes de la Flak ont mis à mal les blocs bétonnés de l'Etadan.

Dans le sous-secteur du I/147^e enfin, un appel téléphonique angoissé apprend à l'observatoire du Sart que la ligne de feu s'étend maintenant au bataillon : « *Ils tirent dans mes crénaux, entend le lieutenant Aubry ; nous ne pouvons plus tenir à l'intérieur...* »

La construction d'un pont

Aux deux extrémités de son dispositif d'attaque, Guderian peut se montrer satisfait. Près de l'usine de l'Espérance, à Gaulier, il assiste au passage des fusiliers de Balck. Le chef du 19^e A.K. sait combien la vue d'un chef en première ligne représente un stimulant pour le combattant. Les embarcations de caoutchouc effectuent un va-et-vient incessant entre les deux rives. Elles sont surchargées de fantassins et souvent aussi d'armes automatiques, de pièces antichars et de munitions. Au retour, elles acheminent parfois des blessés. Chaque fois, le général a un mot de compassion ou d'encouragement ... Soudain, il n'y tient plus. Avisant une place libre dans un bateau, il bondit et passe la Meuse au milieu d'un groupe de renfort. Guderian peut aller de l'avant. Il sait que sur la rive droite, les pontonniers sont au travail. Fritz Knoppf, le major qui vient de faire passer la 1^{ère} Pz sur la Sûre et la Semois, active déjà les pionniers du bataillon 37, auxquels Kirchner vient d'adjoindre en renforts ceux de la 2^e cie du bataillon 505. Depuis trois semaines, Knoppf sait qu'il aura un pont de 70 mètres à construire sur la Meuse ; la réussite de l'opération dépend en partie de lui et de ses hommes... Une fois assemblés, les radeaux permettront le passage de pièces d'artillerie, de véhicules légers de reconnaissance et bien sûr du personnel. Alors commencera la construction du pont de 16 tonnes destiné aux chars, aux camions et à l'artillerie lourde dont les colonnes s'étirent sur les routes et les chemins forestiers jusqu'à Bouillon. Tous passeront ici... (pp.264-267)

La soirée

Il est 17h10 quand le général Huntziger arrive à La Berlière, au P.C. avancé du 10^e C.A. Il écoute les craintes formulées par le commandant du 10^e corps au sujet des bombardements subis par la 55^e D.I. Une sonnerie de téléphone retentit. Grandsard prend l'écouteur et apprend ainsi le passage de la Meuse à Wadelincourt par de l'infanterie allemande. Huntziger a un haut-le-corps, tandis que son visage exprime une profonde surprise : *-Est-ce qu'on tire dessus, au moins ?...* Ainsi Huntziger est-il informé, une heure et demie après l'évènement, qu'une brèche s'est formée dans son dispositif.

18 heures : dans le bois de la Marfée

Sur le versant du bois de la Marfée, le P.C. du capitaine Carribou sert également de point de ralliement à des groupes désarmés. Tous colportent de sinistres nouvelles : la Meuse est franchie ; des chars et des pièces lourdes ont détruit les ouvrages de l'Etadan. Fresnois brûle. Le centre de la Prayelle est anéanti. L'observatoire de la cote 247 est atteint. Le P.C. du Pré des Queues va bientôt se trouver en première ligne !

20 HEURES : BALCK VA DE L'AVANT

Sur les pentes de la Marfée, le lieutenant-colonel Balck doit prendre une décision dont il pèse les risques. Le 1^{er} régiment de fusiliers a atteint ses objectifs. Sur la rive droite, les bataillons de von Studnitz et von Jagow sont même parvenus dans le faubourg sud de Donchery et ils s'infiltrèrent déjà sur le versant boisé de la Croix-Piot. A gauche de la RN 77, le bataillon Richter progresse dans le bois de la Marfée.

Avance allemande le 13 au soir

FORÊT DES ARDENNES



LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

A ses côtés, les trois bataillons de *Gross Deutschland* ont dépassé la cote 247. A l'autre extrémité de la poche, les deux bataillons de la 10^e Pz montent vers Noyers. Partout, le succès initial est incontestable. La résistance adverse faiblit. La route de Cheveuges paraît très accessible. Certes les hommes sont fatigués ; l'artillerie, les armes antichars, les blindés ne passeront pas avant une douzaine d'heures. Mais, s'accorder un répit équivaut également à en accorder un à l'adversaire. Sa décision est prise, il faut pousser plus avant.

Premiers prisonniers allemands au Mont Noir

Un appui de chars mettrait en difficulté les fusiliers de Höfer, car la route de Monthermé descend vers la localité en traversant le milieu de l'isthme. Tel n'est pas le cas du plateau de Sommières, où des blindés de la 1^{ère} D.L.C. viennent de progresser quand même jusqu'au Mont Noir où ils ont délogé les fusiliers de Fürst de leurs avant-postes.

Cette action est une des trois contre-attaques prescrites depuis 16 heures par Corap aux commandants des 2^e et 11^e corps. Le général Martin en personne l'a montée sur la carte avec la 3^e cie du 6^e bataillon de chars un peloton d'automitrailleuses du 1^{er} R.A.M. et le 3^e bataillon du 39^e R.I. Le 1^{er} bataillon et 4 groupes d'artillerie complètent ce dispositif dont la direction est assurée depuis le château de Montaigle par le colonel Dugenet, commandant le 39^e R.I.

Mitrailleuses et canons de 37 battent les bois où les Allemands ont reflué. Ceux-ci ripostent avec des grenades et des armes automatiques sans grand dommage pour les cuirasses des H35, chars de 10 tonnes au blindage frontal de 40mm. Les blindés ramènent 8 prisonniers : ceux-ci appartiennent pour la plupart au 7^e bataillon motocycliste qui a passé la Meuse à l'aube.

20h40 à Leffe : le premier char passe la Meuse

Devant la carte de son P.C. de Leignon, le général Hoth doit aussi convenir que son objectif fixé n'a pas été entièrement atteint. Au lieu d'une tête de pont d'une douzaine de kilomètres de large marquée par la ligne Warnant-Ruisseau de Flavion-Hastière, il doit se contenter de deux poches non reliées de 2 et 4 km de profondeur.

Rommel a hâte de savoir tous ses éléments de choc sur la rive gauche. Les réactions françaises contre le bataillon au Mont Noir et contre l'avant-garde du 13^e rgt de fusiliers du groupement Werner à Haut-le Wastia l'inquiètent beaucoup.

Les 16 portières pour véhicules ont été partagées entre les deux têtes de pont. Sur la rive droite, à Leffe, les pontonniers du bataillon 58 achèvent l'assemblage de la première d'entre elles. Il s'agit de quatre longues barques métalliques par élément sur lesquelles est arrimé un socle de poutrelles. Un char y prend place. Le conducteur se guide sur les fanaux rouges qui balisent la berge. Un autre moteur ronfle. C'est celui du canot qui va pousser ce lourd radeau. Promesse a été faite au commandant de la 7^e panzers que des blindés passeraient à la tombée de la nuit.

Il est 20h40. **Le premier char du 25^e rgt de panzers du colonel Rothenburg franchit la Meuse.**

Dans la nuit

A Vincennes, l'émotion est vive. A 21h25, l'état-major du général Georges a signalé qu'à 17 heures il y a eu un « pépin sérieux » au sud de Sedan et que la 3^e division cuirassée était dirigée vers ce secteur. Après l'incident de Houx, voici un nouveau motif de crainte.

LA 3^e D.C.R. L'unité cuirassée sur laquelle le Q.G. nord-est compte pour redresser la situation devant Sedan est la plus récente des trois divisions de ce modèle, elle ne remonte qu'au 20 mars, c'est-à-dire que la plupart des éléments la composant sont en cours d'instruction, tandis que le matériel est en rodage. Les détachements à l'instruction sont disséminés autour de Reims, soit à Mourmelon, à Suippes ou à Betheny, en Champagne.

La 3^e D.C.R. ne dispose pas de tous ses éléments prévus et nombre de détachements sont incomplets. La D.C.A. n'a pas encore été fournie, de même que les services de transmission par radio, les moyens de dépannage et les services de ravitaillement tous terrains.

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Le 319^e R.A. n'est pas entièrement constitué, ainsi que la batterie antichars et la compagnie du génie. L'escadrille de soutien aérien a par contre été désignée. Elle provient du Maroc ; mais elle se trouve encore à la base de Pau et ses éléments précurseurs n'arriveront qu'à la fin du mois.

Le déficit des véhicules est de 278 engins, compte non tenu des chars lourds, réduits à 62 à la suite de l'embarquement de 6 blindés au profit de la 1^{ère} D.C.R. Pour les chars légers H 39, le 42^e bataillon par exemple, ne dispose que de deux compagnies, au lieu de trois, et d'une compagnie d'échelon incomplète, ce qui donne un total de 73 engins au lieu de 90. Telle est la division cuirassée à laquelle le général Georges vient d'assigner la mission de refouler les Allemands à la Meuse. Ce qui inquiète le plus le commandant de la division, c'est de gagner la ligne de front dans des délais trop courts.

Les chars lourds de modèle B ont une autonomie de route de 5 à 6 heures. Ils consomment de l'essence légère d'aviation, ce qui implique un approvisionnement spécial. L'appareil de direction, le « Neader », nécessite un réapprovisionnement constant d'huile de ricin. Les formations ne disposent d'aucun tracteur de dépannage ou de ravitaillement en carburant. De nombreux chars légers possèdent encore leurs chenilles d'entraînement. Néanmoins, le général Brochard pousse sa division vers Le Chesne.

« *Si votre général croit recevoir dans sa zone un cheval de course, un pur-sang, détrompez-le, a dit la veille le lieutenant-colonel Devaux à un officier de liaison de Huntziger ; il ne verra arriver qu'un honnête cheval de labour !* »

23h30 : chez Huntziger

Les divers mouvements de troupes sur les arrières paraissent réconfortants au P.C. de la 2^e armée. Avec l'accalmie de la nuit, la confiance revient. Les brèches semblent obturées. Des renforts arrivent. Vers 23h45 à Vincennes, le commandant Minart reçoit le message suivant : « *A l'ouest de la bar, nous tenons : régiment Labarthe échelonné ; trois bataillons sur Chemery, Maisoncelle et Villiers. Colonel I.D. à Raucourt. Des éléments à nous se battent dans le bois de la Marfée. Les éléments de la 3^e D.C.R. arrivent au Chesne. Général commandant la 3^e D.I.M. est sur place et prépare engagement. Les éléments arrivent comme prévu. Ici, nous sommes calmes.* »

Calme trompeur. Au même moment, les fusiliers de Jagow et les motocyclistes de Wietersheim pénètrent dans Cheveuges.

Minuit : le pont de Gaulier est prêt

Peu avant minuit, les hommes du major Knoppf viennent d'assembler les derniers éléments. Il n'y a pas eu d'incident de transport et aucun projectile français n'est venu détériorer l'ouvrage. Le sort de la tête de pont de Sedan tient en grande partie à cette quarantaine de bacs métalliques, assemblés deux à deux, arrimés par câbles à la rive et capables de supporter des charges de plus de 16 tonnes. La partie centrale, soutenue par des poutrelles, est réservée aux véhicules. De chaque côté sont aménagées des passerelles en planches pour motocyclistes et fantassins.

Batteries antichars, canons de campagne et engins de reconnaissance sont désignés pour passer en premier échelon. Les blindés viendront ensuite. L'afflux sera tel que les portières doubles continueront un long moment encore leur lent va-et-vient à proximité. La réussite du groupe Guderian dépend avant tout du débit de ce « cordon ombilical ».

Au P.C. de la 16^e armée, proche de Luxembourg, Busch a reçu un message laconique signé Guderian :

« ***Nous sommes de l'autre côté. Donc passé quand même.*** »

Guderian a gagné son pari.

pp. 292-342

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

15 mai _ A PARIS

Les milieux gouvernementaux ignorent tout de l'évolution de la bataille en cours. Les vacances du Sénat ne prendront fin que le mardi 21. L'ordre du jour de la Chambre des députés pour le lendemain 16 ne comporte qu'un projet de ratification des décrets relatifs à la « délimitation des noix de Grenoble » et à la « réforme des règlements de pari mutuel aux courses de lévrier ». Seule une discussion est prévue au sujet de l'augmentation du prêt des hommes de troupe et de la solde mensuelle des sous-officiers. Ce sera l'unique caractère militaire du débat.

« Contre-attaques françaises sur la Meuse », rapporte la dernière édition de *Paris-Soir*. Dans la région de Sedan, où l'ennemi fait un effort acharné, le combat se poursuit », précise le sous-titre.

Le communiqué officiel n°509, daté du 15 mai au matin, est cependant laconique pour la première fois depuis le début de l'offensive :

« Dans la Belgique centrale, en fin de journée, une attaque de chars ennemis a eu lieu dans la région de Gembloux. Nous avons contre-attaqué et rejeté l'adversaire. Sur la Meuse, de Namur jusqu'au confluent de la Chiers, les efforts ennemis se sont encore accrus. La bataille est en cours.

Notre aviation et l'aviation britannique, agissant en coopération complète, continuent d'intervenir avec une grande vigueur. Rien d'important à signaler sur le reste du front. » (pp.419-420)

A Vervins dans la soirée

A Vervins, une voiture battant fanion tricolore s'est arrêtée dans la soirée devant le collège. Un général orborant képi à feuilles de chêne, haut de taille, vêtu d'un manteau qui atténue sa corpulence s'est fait annoncer à Corap. C'est Giraud, qui arrive d'Anvers.

Quand ils se séparent vers 20 heures, le personnel de l'état-major apprend que les deux commandants d'armée viennent d'échanger leurs postes. La 9^e armée est dans une situation critique. Tout son front recule. Il est nécessaire de ranimer cette armée défaillante. Le général Giraud, dont l'énergie est connue, a été désigné pour cette lourde tâche et provoquer le choc psychologique indispensable... Pour Corap, cette brusque mutation en pleine bataille est une sanction. Le voilà désigné comme bouc émissaire. La faiblesse de ses moyens l'a pourtant incité à souvent protester.

Des services de l'intendance signalent la présence de détachements allemands vers Signy-l'Abbaye et Liart. Cette nouvelle semble incroyable, car dans ce cas, l'ennemi serait à moins d'une trentaine de kilomètres de Vervins !

Giraud réagit aussitôt et se fâche : - *Ce sont là des bruits pessimistes dont je ne veux plus entendre parler*, réplique-t-il. *Le moral doit demeurer très élevé, car la situation n'est pas si mauvaise que ça...*

Les communications viennent d'être coupées avec l'arrière. Le P.C. est entièrement isolé. Le nouveau commandant prescrit le renforcement de la garde des bureaux et des services disséminés en ville. La tâche est malaisée. La moitié du personnel est composée de non-combattants ou d'auxiliaires. L'armement est rare et dérisoire. Les mieux armés possèdent un fusil ou un revolver. Encore beaucoup parmi ces derniers sont-ils des modèles de la fin du siècle dernier ! (pp.420-421)

VERS LA COTE !

Non seulement motocyclistes et chars allemands sont à Signy-l'Abbaye et à Liart, mais aussi à Rimigny, à Brunehamel et même au-delà de Rozoy-sur-Serre. Le département de l'Aisne est envahi.

Cette soudaine irruption est celle de la 6^e panzers qui, depuis le bois Hutin, ne trouve plus d'obstacles sur sa route. Kempf a fait un bond de plus de 60km ! Le voilà parvenu dans la zone mentionnée quelques instants auparavant par Giraud pour le rassemblement de la 2^e D.C.R...

Celle-ci est en mouvement depuis le 13, venant de la région de Châlons-sur-Marne. Destinée tout d'abord à la 1^{ère} armée, la division du général Bruché vient d'être détournée vers le détachement d'armée Touchon, embryon de la 6^e armée. Mais la D.C.R. est tributaire pour le déplacement de ses engins à chenilles des plates-formes ferroviaires envoyées à Charleroi avec la division Bruneau.

Les groupes de choc sont donc dispersés avant même d'avoir été engagés.

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Les Allemands parviennent ainsi à Rocquigny avant Bruché, qui a pourtant prévu d'y établir son P.C. arrière. Les éléments de services, arrivés avec la colonne automobile, et les premiers détachements d'artillerie légère sont dispersés avant même d'avoir pu prendre position.

Voici Kempf en tête des 6 divisions de panzers passées à l'ouest de la Meuse. Rommel se trouve au sud-est de Beaumont. Hartlieb est parvenu au nord de Philippeville. Guderian enfin n'a pas dépassé la petite vallée de la Vence.

Sur ses arrières, la 10^e panzers attend au sud de Bulson sa relève imminente par les fantassins du 6^e A.K. mais un détachement de *Gross Deutschland* a perdu dans l'après-midi le village de Stonne à la suite de l'intervention des H 39 du commandant Bezanger du 45^e B.C.C. et de la 3^e cie de chars B du 49^e B.C.C. conduits par le capitaine Caraveo.

Kleist souhaitait que Guderian consolidât la poche en attendant la concentration du 14^e A.K. motorisé de von Wietersheim, en cours de passage à Gaulier. Une fois de plus, les deux hommes se sont heurtés et Guderian a eu gain de cause. Il a pu poursuivre vers l'ouest, mais cette fois les entraves sont venues de l'adversaire.

L'aile gauche de Kirchner a buté contre le 1^{er} hussards qui gardait Louvergny. Le 8^e chasseurs de Caldaïrou a défendu Chagny avec âpreté. Les bataillons Richter et von Studnitz ont été arrêtés pendant dix heures à La Horgue, où s'est barricadée le 3^e brigade de spahis. Les chars qui appuyaient les fusiliers ont subi de lourdes pertes au milieu des haies entourant le village.

Von Studnitz a dû monter une attaque d'infanterie pour encercler la petite garnison. Chaque ferme était transformée en blockhaus. L'église elle-même abritait un P.C. et l'unique canon antichars de 25 qui tirait à travers un trou foré dans le mur. Il a fallu réduire ces points d'appui un à un. Les pertes ont été lourdes de part et d'autre. Seuls l'épuisement des munitions ou la mise hors d'usage des armes automatiques ont entraîné la fin de la lutte.

Une sortie opérée par le lieutenant Mac CVarthy, du 2^e spahis marocains, et une ultime tentative menée par le colonel Burmol, commandant le 2^e spahis algériens, un mousqueton à la main, ont permis à une poignée de survivants d'échapper à la capture. Mais au soir du combat, il y a 610 disparus sur les effectifs de la brigade. Son chef, le colonel Mar, est blessé. Les colonels Burmol et Geoffroy, le commandant du 2^e R.S.M., sont morts. La 3^e brigade s'est entièrement sacrifiée.

Devant Bouvellemont, Balck doit marcher en tête de ses fusiliers pour leur demander un suprême effort. Les hommes ont combattu toute la journée ; ils sont à bout. Beaucoup de cadres sont blessés ou tués. Des compagnies n'ont plus que la moitié des effectifs. Déjà des abris sont creusés pour la nuit. Il faut repartir. L'appui de l'artillerie et des blindés est déterminante, car dans le village les dragons portés du 15^e R.D.P. ont également barricadé toutes les issues. Les hommes du colonel Chaumont-Morlière ont reçu l'appoint de la compagnie Sandoz, du 152^e R.I., avant-garde de la division de Lattre de Tassigny en cours de débarquement près de Rethel. Lorsque ces braves abandonnent sous le nombre le village en flammes, les fusiliers s'enterrent sur place, épuisés. De ce côté aussi, la division Kirchner atteint ses limites.

Chez Veiel, un détachement avancé n'a pu se maintenir dans Faissault, défendu par les chasseurs à pied de la 3^e demi-brigade, autre unité de la division de Lattre. Les chars de la 2^e panzers parviennent néanmoins jusqu'à Launois, où les restes du I/329^e R.I. forment « le carré ». De part et d'autre de Poix-Terron des éléments des 208^e et 239^e R.I. les imitent, de même que le groupe de reconnaissance de la 53^e D.I.

Pour désespérées qu'elles soient, ces actions empêchent cependant Guderian de progresser au-delà de la Vence. Le vide est toutefois tel derrière ce mince cordon que la 6^e panzers peut foncer à loisir vers Rozoy. Une foule de fugitifs se lance sur les routes, croisant des détachements d'intendance, du train ou d'artillerie hippomobile qui ne se doutent de rien.

L'irruption de la division Kempf est si soudaine que le 2^e bataillon de fusiliers se trompe de route, quitte l'axe de progression fixe et traverse sans coup férir une localité endormie où se trouve au repos une importante unité française d'artillerie !

Equipages de chars, motocyclistes et fusiliers ne se préoccupent pas des prisonniers. L'adversaire, armé ou non, est abandonné à lui-même.

Que peuvent d'ailleurs tenter ces hommes éberlués, qui ne possèdent pas tous un fusil ?

« **Foncer, sans s'occuper de ce qui se passe sur les côtés** », tels sont les ordres.

LES PANZERS PASSENT LA MEUSE (suite)

Lorsqu'un officier de liaison demande à Ravenstein la direction à suivre, le commandant du 4^e rgt de fusiliers répond sans hésiter :

- **Zur Küste**... (Vers la côte).

Demain, le réveil de la France sera brutal.

(pp.422-425)

EPILOGUE

Jamais les huissiers du Quai d'Orsay n'ont vu affluer tant de personnalités au même moment. Il est 11H30 environ ce 16 mai. Aucune réunion ministérielle n'est prévue et cependant le cabinet de Paul Reynaud connaît une effervescence insolite. Il y a là Georges Mandel, De Monzie, Alphonse Rio et Henri Roy, le ministre de l'Intérieur. Voici également Edouard Herriot, le président de la Chambre des Députés, Jules Jeanneney, président du Sénat, et surtout le général Héring, gouverneur militaire de Paris... Ce dernier donne connaissance d'un message de Gamelin annonçant l'impossibilité de garantir la sécurité de Paris le jour même à partir de minuit !

- *La responsabilité du général en chef finit alors que la mienne commence, ajoute-t-il d'une voix ferme, puisque je suis chargé de la défense de Paris. En conséquence, je demande au gouvernement de quitter la capitale et de rejoindre les lieux de repliement prévus...*

Aussitôt, la stupeur fait place à un brouhaha confus. Dehors, des dossiers tombent des étages supérieurs de l'immeuble. Dans la cour, d'autres huissiers brûlent ce monceau de documents dans un gigantesque autodafé.

Dans les autres ministères et les grandes administrations, l'annonce du désastre militaire se répand à une vitesse qui sied toujours aux mauvaises nouvelles. Averti par des rumeurs confuses qui ont déjà circulé au cours de la nuit, Frossard, le ministre de l'Information, a décidé de déjeuner avec deux de ses collaborateurs dans son bureau de l'hôtel Continental, rue de Rivoli. Dans une pièce voisine, René Escaich, autre attaché de cabinet, décroche le téléphone :

- *Ici Gruzon, chef des services administratifs de la présidence du conseil, dit une voix grave... Nous brûlons toutes nos archives... Vous en faites autant !... L'échelon lourd de votre ministère devra être prêt à quitter Paris dans les deux heures !...*

Cette soudaine panique est la conséquence de la foudroyante percée des panzers. Le cœur du pays est menacé et cependant la nation ignore encore l'imminence du péril. Seules à ce moment, les populations des Ardennes, de la Thiérarchie et du Vermandois mesurent à leurs dépens l'importance du cataclysme.

Le Q.G. nord-est, épuisé, atteint par la confusion, impuissant, ne transmet presque plus de renseignements. Tous sont d'ailleurs dépassés par les événements. L'annonce du drame parvient au vénérable château de Vincennes par une communication téléphonique de la 2^e région militaire à Amiens. Des éléments épars de la 9^e armée refluent sur la Picardie et la région de Compiègne !

Un officier de la 2^e D.C.R. arrive même à Vincennes avec quelques hommes, muni d'un ordre d'évacuation pour un dépôt au sud de Paris. Les officiers de liaisons en route vers Montry ou la Ferté-sous-Jouarre découvrent des chaussées barrées par des charrettes et des obstacles hétéroclites.

Dans la cour du château de Vincennes, le colonel Petitbon fait pointer vers le portail sud une pièce de 75.

Des secrétaires sont initiés à la manœuvre de la culasse...

Le 13 mai au matin, la France et son empire possédaient une armée de plus d'une centaine de divisions. Celle-ci passait à ce moment-là pour une des plus puissantes du monde. Auréolés par les succès de 1918, ses chefs militaires et ses cadres jouissaient d'un prestige sans égal.

Mais qui, en cette journée ensoleillée du 13 mai, pouvait imaginer que le premier char allemand passerait la Meuse, et que dès lors l'issue de la bataille de France serait scellée ?

(*Les panzers passent la Meuse*, pp.427-430)

un tournant de l'histoire

A 20 h 40, le 13 mai 1940, le premier char de Rommel franchit la Meuse près de Leffe. Dès cet instant — mais personne ne le sait encore — la France a perdu la bataille de « 40 ».

Depuis le matin les combats faisaient rage autour des têtes de pont conquises par les fantassins allemands sur la rive gauche du fleuve. La victoire hésitait encore. Alors les blindés de Rommel et de Guderian emportent la décision et se lancent dans une course qui ne rencontrera plus de résistance jusqu'aux Pyrénées.

L'armée française réputée, depuis 1918, la plus forte du monde avait été vaincue en quatre jours ! Le monde entier en demeura frappé de stupeur, à commencer par l'État-Major allemand.

Dans ce livre, les auteurs démontent avec rigueur le mécanisme de la catastrophe en analysant ses causes proches et lointaines, tant du côté allemand que du côté français.

Et surtout, ils reconstituent minute par minute le film de la bataille qui, commencée le 10 mai à l'aube, se termina quatre jours plus tard par l'écroulement du front et la ruée des panzers vers Dunkerque.

LES ARMES DE LA CAMPAGNE DE FRANCE / MAI-JUIN 1940

Armée française

Fusils et mousquetons BERTHIER 1916

Masse : 3,1 kg _ Vit. Init. 640m/s _ Capacité : 5 cartouches
Munitions : 8mm lebel



Fusil MAS modèle 1936 _ utilisation de 1936 à 1980

Masse : 3,7 kg _ Portée 200 / 400m _ Vit. Init. 850m/s _ Capacité : 5 cartouches
Cadence de tir : 10-15 coups/mn
Munitions : 7,5mm



Pistolet mitrailleur MAS 38 _ utilisation de 1938 à 1960

Masse : 2,9 kg _ Portée 200 / 100m _ Vit. Init. 380m/s _ Capacité : 32 cartouches
Munitions : 7,65mm



Fusil-mitrailleur MAC 24/29 _ utilisation de 1925 à 1980

Masse : 9,1 kg _ Portée 600 / 1000m _ Vit. Init. 830m/s _ Chargeur: 25 cartouches
Cadence de tir : 450 coups/min
Munitions : 7,5mm



Wehrmacht

Fusil Karabiner 98k MAUSER _ utilisation de 1935 à 1945

Masse : 3,9 kg _ Portée 400 / 2000m _ Vit. Init. 755m/s _ Capacité : 5 cartouches
Cadence de tir : 15 coups/
Munitions : 7,92mm



Pistolet-mitrailleur / Maschinenpistole 38 (MP 38)

Masse : 4,13 kg _ Portée: 100m _ Vit. Init. 380m/s _ Capacité : 32 cartouches
Munitions : 9mm Parabellum
Production : plus de 1,2 million
de MP38, MP38-40, MP40



Mitrailleuse / Maschinengewehr 34 (MG 34) 1934 à 1945

Masse : 12 kg _ Portée 1200m sur bipied / 3500m sur affût avec visée optique
Vit. Init. 755m/s _ Capacité : 50 ou 250cps
Cadence de tir : 800-900 coups/min
Munitions : 7,92mm Mauser
Production : 519 000 jusqu'en 1945



Mortier léger modèle 35 Brandt

Masse : 18 kg _ Calibre 60mm
Longueur du tube : 72,5 cm
Cadence de tir 20cps/mn
Projectile 1,33kg
Portée : 100-1000 m



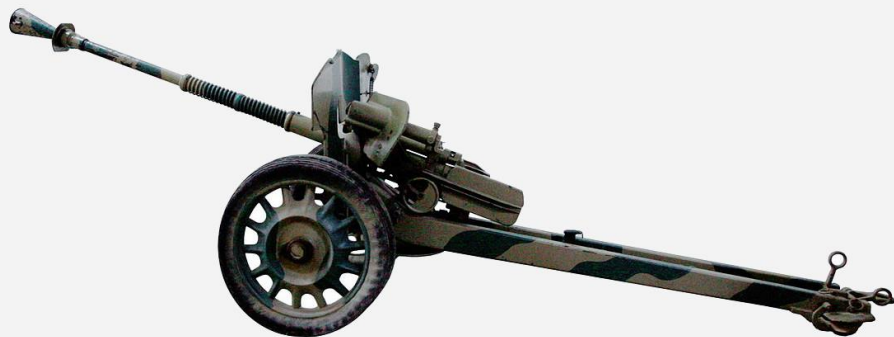
Mortier modèle 27/31 Sokes-Brandt

Masse : 59 kg _ Calibre 81mm
Longueur du tube : 126 cm
Cadence de tir 18cps/mn
Projectile 3,2/6,9kg
Portée : 1000/1900m



Canon léger de 25 antichar SA-L modèle 1934

Masse : 480 kg _ Munitions : 25mm _ Cadence de tir 15-20 obus/mn
Vit. Init. 918m/s _ Utilisation 1934-1945 _ Portée max. 1000m
Portée pratique perce blindage 50mm à 600m



Mortier / Granatwerfer 36 (leGrW 36)

Masse : 14 kg _ Calibre 50mm
Longueur du tube : 46,5 cm
Cadence de tir 15-25cps/mn
Obus à ailettes : 900 g
Portée : 520 m
Production 1936 à 1941



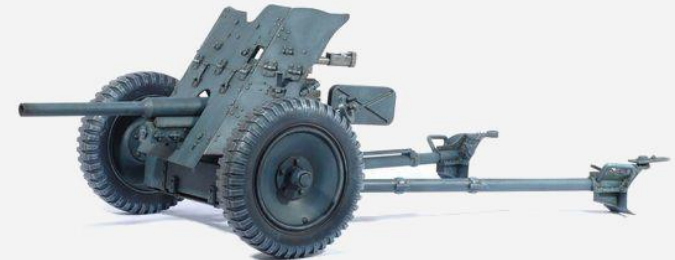
Mortier / Granatwerfer 34 (GrW 34)

Masse : 62 kg _ Calibre 81,4mm
Longueur du tube : 114 cm
Cadence de tir 15-25cps/mn
Obus à ailettes : 3,4kg
Portée : 2400 m
Production 1934 à 1945



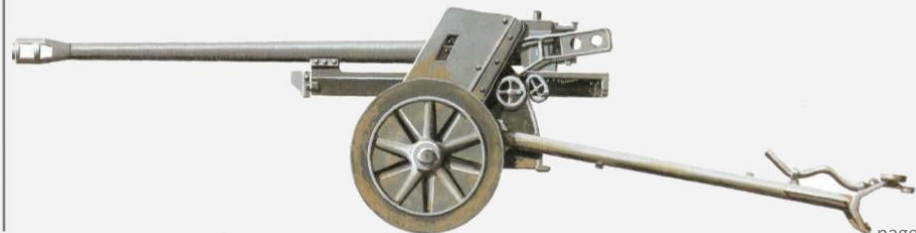
Canon antichar / Panzerabwehrkanone 36 (PaK 36)

Masse : 450 kg _ Munitions : 37mm _ Cadence de tir 13 obus/mn
Vit. Init. 762m/s _ Portée pratique 300m / max. 5484m
Pénétration de blindage à 500 m : 29 à 31 mm à un angle de 30 degrés



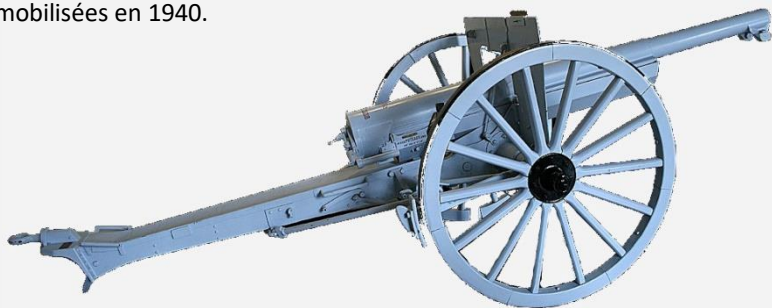
Canon antichar / Panzerabwehrkanone 38 (PaK 38) 9568 ex.

Masse : 986 kg _ Munitions : 50mm _ Cadence de tir 13-15 obus/mn
Vit. Init. 550-1130m/s _ Portée pratique 2500m / max. 6500m
Durée de vie : 4 000 à 5 000 obus



Canon de 75 mm modèle 1897 (utilisation antichar)

Masse (chargé) : 1970 kg _ Munitions : 75mm _ Cadence de tir 20cps/mn
Vit. Init. 500m/s _ Portée max. 8500m _ Portée pratique 6500m (tir fusant)
4000 pièces mobilisées en 1940.



Canon de 105mm court modèle 1934 Schneider

Masse (chargé) : 1722 kg _ Munitions : 105mm
Vit. Init. 465m/s _ Portée max. 10700m
Poids de l'obus 15,7kg



Musée de l'Artillerie
Draguignan

Canon de 155 mm court modèle 1917 Schneider

Masse : 3300 kg _ Munitions : 155 mm _ Cadence de tir 3 cps/mn
Vit. Init. 450-735ms _ Portée max. 11000m _ Poids de l'obus 43,55kg
(5 cinq types de projectiles ; explosif, à mitraille, à balles, fumigène ou gaz de combat, éclairant)
Durée de service : 1917-1950
Servants / Hommes : 20 pour chaque pièce hippomobile, 17 chevaux et 2 voitures.



Musée des Blindés
Saumur

Obusier léger / 7,5 cm leIG 18 (Leichtes Infanterie-Geschütz)

Masse (chargé) : 405 kg _ Munitions : 75mm _ Cadence de tir 8-12 cps/mn
Vit. Init. 210m/s _ Portée max. 3550m
Production : 12000 ex. de 1932 à 1945
Support d'infanterie.
Affût sur roues



Musée de l'Artillerie
Draguignan

Canon anti-aérien / 8,8 cm Flak 18/36/37

Masse (chargé) : 7,2 tonnes _ Munitions : 88mm _ Cadence de tir 15-20cps/mn
Vit. Init. 820 puis 1000 m/s _ Portée max. 15km tir tendu, 8-9 km en altitude
Servants / Hommes : 11
Utilisation de 1933 à 1945



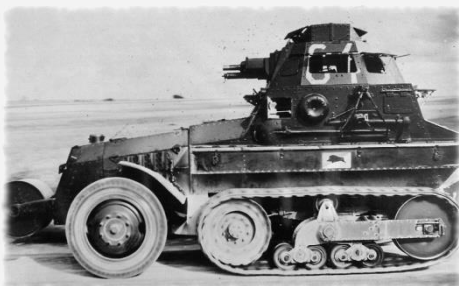
Obusier de campagne / 10,5-cm-leichte Feldhaubitze 18

Masse : 1955kg _ Munitions : 105mm _ Poids de l'obus : 15kg
Vit. Init. 540 m/s _ Portée max. 12325m



Automitrailleuse AMC Schneider P16 Citroën-Kégresse M29

Equipage : 4 _ Masse : 6,8 tonnes
Moteur : 60ch _ Vitesse : 50km/h
Autonomie : 250km _
Armement : 1 canon 37 mm (100 coups)
1 mitrailleuses de 7,5mm (3000 cps)
Cet engin conçu dans les années 1920
pour la cavalerie combat en 1940
Pendant la bataille de France.
Service 1928 à 1942.



Automitrailleuse de Reconnaissance Renault Modèle 33

Equipage : 2 _ Masse : 5,5 tonnes
Moteur : 84ch _ Vitesse : 45-60km/h
Autonomie : 200km _
Armement : 2 mitrailleuses de 7,5mm



Musée des Blindés
Saumur

Automitrailleuse de Combat Renault Modèle 35

Equipage : 3 _ Masse : 14,5 tonnes
Moteur : 180ch _ Vitesse : 42km/h
Autonomie : 160km _
Armement : 1 canon 47mm
1 mitrailleuse de 7,5mm



Musée des Blindés
Saumur

Reconnaissance / Leichter Panzerspähwagen Sd.Kfz. 222

Equipage : 3 _ Masse : 4,3 tonnes
Moteur : 81ch _ Vitesse : 28-85 km/h
Autonomie : 180-320km
Armement : 1 canon 20mm
1 mitrailleuse MG34 7,92mm
Suspension 4 roues



Reconnaissance / Schwerer Panzerkampfwagen Sd.Kfz. 232

Equipage : 3 _ Masse : 8,8 tonnes
Moteur : 150ch _ Vitesse : 31-85 km/h
Autonomie : 170-300km
Armement : 1 canon 20mm
280 cps/mn, 899m/s
1 mitrailleuse MG34 7,92mm
Suspension 8 roues



Char léger/ Panzerkampfwagen I (PzKpfw I) 1930

Equipage : 2 _ Masse : 5,4 tonnes _ Moteur : 57ch _ Vitesse : 37 km/h
Autonomie : 100-145 km _ Armement : 2 mitrailleuses MG34 7,92mm
Engin d'entraînement, a participé
néanmoins à la Campagne de
France en mai-juin 1940.



Deutsches Panzermuseum Munster
en Basse-Saxe

Char D2 Renault _ production 1936-1940 (100 ex.)

Masse au combat : 19,75 tonnes
L 5,23m / H 2,66m / I 2,21m
Equipage : 3 _ Moteur : 150ch
Vitesse : 16-23 km/h
Autonomie : 100km
Armement : 1 canon 47mm
108-160 obus
2 mitrailleuses MAC31 de 7,5 mm
2200 coups



Char S-35 SOMUA _ production 1936-1940 (430 ex.)

Masse au combat : 19,5 tonnes
L 5,38m / H 2,62m / I 2,21m
Equipage : 3 _ Moteur : 190ch
Vitesse : 37-40 km/h
Autonomie : 130-250km
Armement : 1 canon 47mm
118 obus
1 mitrailleuses Reibel 7,5 mm
3750 coups



US Army Ordnance Museum
Virginia

Char B1 (FAMH, FCM et AMX) _ production 1936-1940 (369 ex.)

Masse au combat : 31,5 tonnes
L 6,37m / H 2,79m / I 2,46m
Equipage : 4 _ Moteur : 307ch
Vitesse : 21-28 km/h
Autonomie : 120km à 20km/h
Armement : 1 canon 75mm
et 1 canon long 47mm
2 mitrailleuses 7,5 mm
5250 coups



Char B1 bis « Héros »
Camp de Mourmelon

Char léger/ Panzerkampfwagen II (PzKpfw II)

Equipage : 3 _ Masse : 8,9 tonnes _ Moteur : 140ch _ Vitesse : 15-40 km/h
Autonomie : 126-190 km
Armement: 1 canon 20mm (180 obus)
2 mitrailleuses MG34 7,92mm
(2250 cps)
Conçu comme engin d'entraînement
des équipages de la *Panzerwaffe*, il a
lui aussi fait la Campagne de France
de mai-juin 1940



Musée des Blindés
Saumur

Char moyen / Panzerkampfwagen III (PzKpfw III)

Equipage : 5 _ Masse : 20 tonnes _ Moteur : 300ch _ Vitesse : 20-40 km/h
Autonomie : 100-170 km
Armement: 1 canon 50mm
(99 obus)
2 à 3 mitrailleuses MG34
7,92mm (2000 à 4500 cps)
En mai 1940, il n'y a guère
qu'une centaine de Pz III



Musée des Blindés
Saumur

Char moyen / Panzerkampfwagen IV (PzKpfw IV) 9000 ex.

Equipage : 5 _ Masse : 18-25 tonnes _ Moteur : 250-300ch _ Vitesse : 20-40 km/h
Autonomie : 120-320 km
Armement: 1 canon 75 mm
(80-122 obus)
1 ou 2 mitrailleuses MG34
7,92mm (2400 à 3150 cps)
En mai 1940, les 278 Pz IV de
la *Panzerwaffe* sont équipés
d'un canon court de 75mm



Musée des Blindés
Saumur

Tracteur d'artillerie SOMUA MGC

Masse au combat : 6,8 tonnes
L 5,3m / H 2,85m / I 2,17m
Moteur: 60ch
Vitesse : 31 km/h
Autonomie : 170km



Musée des Blindés
Saumur



Tracteurs d'artillerie
SOMUA MGC récupérés
par la Wehrmacht après
l'armistice de juin 1940 et
mis sur rail pour
expédition



Tracteur d'artillerie
SOMUA MGC tractant un
canon antichar Pak 40 en
Italie du Nord, 1941

Sonderkraftfahrzeug 6 (Sd.Kfz. 6)

Tracteur d'artillerie semi-chenillé fabriqué par Bussing-NAG et Daimler-Benz de 1934 à 1942.

Equipage : 12-15
Masse au combat : 8,7 tonnes
L 6,3m / H 2,48m / I 2,2m
Moteur : 100ch
Vitesse : 50 km/h
Autonomie : 158-316km



Tracteur d'artillerie Sd.Kfz. 6-1 Type BN I 8, 1939



Tracteur d'artillerie Sd.Kfz. 6-1 avec le I.F.H.18 de 10,5 cm

NOTES _ 1940 L'armée allemande récupère du matériel de guerre sur le territoire français

L'article 5 des conventions d'armistice précise que l'occupant pourrait exiger que "toutes les pièces d'artillerie, les chars de combat, les engins antichars, les avions militaires, les canons de la DCA, les armes d'infanterie, tous les moyens de traction et les munitions des unités françaises engagées contre l'Allemagne soient livrées en bon état".

L'article 6 stipule que "les armes, munitions et matériels de guerre de toute espèce restant en territoire français non occupé [...] devront être entreposés ou mis en sécurité respectivement sous contrôle allemand ou sous contrôle italien". Alors que ces clauses étaient déjà particulièrement sévères, elles furent très largement interprétées par l'occupant à son avantage. SOURCE : <https://enseignants.lumni.fr/fiche-media/0000000223/l-armee-allemande-recupere-du-materiel-de-guerre-sur-le-territoire-francais.html>

LES SOURCES D'INFORMATION

Armée française

Fusils et mousquetons Berthier

https://fr.wikipedia.org/wiki/Fusils_et_mousquetons_Berthier

Fusil MAS 36 _ https://fr.wikipedia.org/wiki/MAS_36

Pistolet-mitrailleur MAS 38 _ https://fr.wikipedia.org/wiki/MAS_38

Fusil-mitrailleur MAC 24/29 _ https://fr.wikipedia.org/wiki/MAC_24/29

Mortier modèle 35 Brandt

https://fr.wikipedia.org/wiki/Mortier_modèle_35

Mortier modèle 27/31 Stokes-Brandt

https://fr.wikipedia.org/wiki/Mortier_modèle_27/31

Canon léger de 25 antichar SA-L modèle 1934

https://fr.wikipedia.org/wiki/Canon_léger_de_25_antichar_SA-L_modèle_1934

Canon antichar de 47 mm modèle 1937

https://fr.wikipedia.org/wiki/Canon_antichar_de_47_mm_modèle_1937

Canon de 75 mm modèle 1897

https://fr.wikipedia.org/wiki/Canon_de_75_mm_modèle_1897

Canon de 105 mm court modèle 1934 Schneider

https://fr.wikipedia.org/wiki/Canon_de_105_mm_court_modèle_1934_Schneider

Automitrailleuse AMC Schneider P16

https://fr.wikipedia.org/wiki/AMC_Schneider_P16

Automitrailleuse AMR35 Renault Type ZT

https://en.wikipedia.org/wiki/AMR_35

Automitrailleuse AMR33 Renault _

https://fr.wikipedia.org/wiki/AMR_33

Automitrailleuse AMR35 Renault

https://fr.wikipedia.org/wiki/AMC_35

Char lourd B1 _ [https://fr.wikipedia.org/wiki/B1_\(char\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/B1_(char))

Char SOMUA S-35 _ https://fr.wikipedia.org/wiki/SOMUA_S-35

Char D2 _ [https://fr.wikipedia.org/wiki/D2_\(char\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/D2_(char))

Tracteur d'artillerie semi-chenillé SOMUA MCG

https://fr.wikipedia.org/wiki/SOMUA_MCG

Motocyclettes TERROT

<http://terrot.club.pyrenee.free.fr/terrot-armee/armee.htm>

Motocyclettes RENE GILLET

<https://renegillet.monsite-orange.fr/page-5aa3cac8869c1.html>

Armes utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale

https://fr.wikipedia.org/wiki/Armes_utilisées_pendant_la_Seconde_Guerre_mondiale#France_-_armée_de_t

Wehrmacht

Fusil Karabiner 98k

https://fr.wikipedia.org/wiki/Karabiner_98k

Fusil MAS 36 _ https://fr.wikipedia.org/wiki/MAS_36

Pistolet-mitrailleur Maschinenpistole 38 (MP 38)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Maschinenpistole_38

Mitrailleuse Maschinengewehr 34 (MG 34)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Maschinengewehr_34

Mortier léger 5-cm Granatwerfer 36 (leGrW 36)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Granatwerfer_36

Mortier 8-cm Granatwerfer 34 (GrW 34)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Granatwerfer_34

Canon léger antichar 3,7-cm PaK 36

https://fr.wikipedia.org/wiki/3,7-cm_PaK_36

Canon antichar 5-cm PaK 38

https://fr.wikipedia.org/wiki/5-cm_PaK_38

Canon de 7,5 cm Leichtes Infanterie-Geschütz 18 (leIG 18)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Canon_de_7,5_cm_leIG_18

Canon anti-aérien de 8,8 cm Flak 18/36/37/41

https://fr.wikipedia.org/wiki/Canon_de_88_mm

Canon de 10,5-cm-leichte Feldhaubitze 18 (leFH18)

https://fr.wikipedia.org/wiki/10,5-cm_Feldhaubitze_98/09

Automitrailleuse Leichter Panzerspähwagen (Sd.kfz 221-222 et 232)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Leichter_Panzerspähwagen

Char léger Panzerkampfwagen I (PzKpfw I)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Panzerkampfwagen_I

Char léger Panzerkampfwagen II (PzKpfw II)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Panzerkampfwagen_II

Char moyen Panzerkampfwagen III (PzKpfw III)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Panzerkampfwagen_III

Char moyen Panzerkampfwagen IV (PzKpfw IV)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Panzerkampfwagen_IV

Tracteur d'artillerie semi-chenillé Sonderkraftfahrzeug 6 (Sd.Kfz. 6)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Sd.Kfz._6

Motocyclettes BMW R12 - R75

https://fr.wikipedia.org/wiki/BMW_R_12

LES MOTOCYCLISTES / MAI-JUIN 1940

Armée française

TERROT 750 type VA & side-car Terrot

En 1936 une première 750 avec side-car lourd est présentée.
C'est la plus grosse cylindrée de Terrot _ Production : 1937 – 1939
Semi-bloc moteur bicylindre en V à soupapes latérales - 746,5 cm³ (70 x 97 mm) -
Culasses détachables - Graissage à carter sec avec pompe à piston loupoyant -
Allumage batterie/bobine - Embrayage multidisque à sec - Boîte à 4 vitesses - Cadre
simple berceau interrompu brasé - Fourche type Webbs - Roues à broches et freins à
tambour de 170 av. et 200 mm ar. - Pneus de 4,00 x 19" - 180 kg - 120 km/h (en solo)

Sur les 2000 TERROT
VATT commandées
seulement 974 ont
été livrées, avant
l'invasion de mai
1940.

Les motos 750 RENE
GILLET à moteur 2
cylindres en V étaient
également utilisées
par l'armée française
en 39-40.



TERROT 750 & Sidecar restauré



TERROT VATT1937



Peloton motocycliste français mai 1940

Wehrmacht

BMW R12 _ Production de 1937 à 1940 / 36008 ex.

Moto la plus courante des BMW d'avant-guerre surtout en version « militaire »,
avec fourche télescopique à amortissement hydraulique de série.
Version double carburateur, 20 ch à 4 000 tr/min et version side-car.
2 cylindres flat-twin, refroidissement à air _ 2 soupapes latérales par cylindre _
Cylindrée: 745 cm³ _ Boîte à 4 rapports _ Vitesse maximale: 110 km/h.
Les problèmes de mobilité de la R12 en tout-terrain ont été démontrés dès 1938.
En juillet 1941 commence la production en série de la très performante R75.

En 1938 le concours
militaire international de
Spa voit triompher les
motos françaises et
belges qui disposaient
d'une roue tractée sur
leur side-car.
Les planificateurs de la
Wehrmacht imposent de
nouvelles spécifications,
autonomie 350km, max.
95 km/h à pleine charge,
(charge 500kg avec le
side-car).
BMW propose la R75.



BMW R 12, Museum of the Plassenburg, Kulmbach, Allemagne



BMW R 75



Peloton motocycliste allemand mai 1940

LA CAMPAGNE DU 8^e REGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL 10 mai -23 juin 1940



Fiche 1939 – 1940
établie par le Lieutenant-Colonel H. AZEMA

Depuis le 20 août 1939, la menace allemande contre Dantzig et la Pologne se précise, la France rappelle ses réserves.

Le 20 août, l'échelon « A » du régiment est mis sur pied.

Le 27 août 1939, le 8^e régiment de chasseurs quitte le quartier Sonis à Orléans et par échelons successifs, par V.F. pour ses escadrons, et par la route pour la colonne auto, rejoint la division de cavalerie du général Darras dans la région de Fourmies.

Le 28 août 1939, ses escadrons transportés par V.F. débarquent à Vervins puis cantonnent : l'EM et le 5^e escadron à Marly, le 1^{er} et le 4^e escadrons à Englaucourt, le 2^e et le 3^e à Chigny.

Le 1^{er} septembre 1939 avec l'arrivée de l'échelon « B » le régiment est au complet dans sa zone d'attente. Il est dans la composition d'un régiment de cavalerie classique suivant le T.E.D.G. en vigueur, soit :

4 escadrons de cavalerie comprenant chacun

4 pelotons de cavalerie

1 groupe de commandement

(4 cavaliers – 1 groupe de reconnaissance 6 cavaliers, 1 LMG)

2 groupes de cavalerie soit :

(13 cavaliers, 1 LMG, 1 lance grenades)

1 escadron Mitrailleuses et Engins

2 pelotons de mitrailleurs (4 MMG)

1 peloton de mortiers

1 groupe de commandement

2 groupes de mortiers

(2 mortiers de 60mm, 7 hommes)

2 groupes anti-chars

(2 canons de 25 AT hippy, 8 hommes)

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{ER} SEPTEMBRE 1939

Effectifs : 45 officiers, 86 sous-officiers, 1024 cavaliers.

Chef de corps : Colonel Caldairou

E.M. : Capitaine de Montaudouin, Adjoint

Lieutenant d'Amarzit, Officier renseignements

Lieutenant Vidalin, Officier transmissions

Adj Chef Gaschard, Officier des détails

Capitaine Izac, Médecin-chef

Lieutenant Litaize, Vétérinaire



Orléans _ Quartier Sonis , 8^e Régiment de Chasseurs à Cheval
<http://orleansha.free.fr/>

1^{er} Groupe d'escadrons, chef d'escadrons De la Bastide

1^{er} escadron : Capitaine d'Hébrail, Commandant d'unité
Lieutenant Léroille 1^{er} Peloton
Sous/lieutenant de Contenson 2^e Peloton
Aspirant Grèze 3^e Peloton
Sous/lieutenant de la Roche-Aymont 4^e Peloton

2^e escadron : Capitaine Delpeyrou, Commandant d'unité
Sous/lieutenant Isaac 1^{er} Peloton
Sous/lieutenant Versavel 2^e Peloton
Sous/lieutenant Souville 3^e Peloton
Lieutenant d'Hérouville 4^e Peloton

2^e Groupe d'escadrons, chef d'escadrons De Gastines

3^e escadron : Capitaine d'Aramon, Commandant d'unité
Lieutenant Rérolle 1^{er} Peloton
Sous/lieutenant Perrin 2^e Peloton
Ad/Chef Veziat 3^e Peloton
Lieutenant Bouquet 4^e Peloton

4^e escadron : Capitaine d'Amécourt, Commandant d'unité
Lieutenant de Buffévent 1^{er} Peloton
Aspirant Chauchat 2^e Peloton
Lieutenant de Nadaillac 3^e Peloton
Sous/lieutenant Galichon 4^e Peloton

Escadron Mitrailleuses et Engins (EMR) : Capitaine Bridoux, Commandant d'unité

Lieutenant Uyter 1^{er} Peloton Mitrailleuses
Adjudant Lérat 2^e Peloton Mitrailleuses
Lieutenant Millet Peloton de Mortiers
Sous/lieutenant Cauperne 1^{er} groupe canons de 25mm
Ad/Chef Leriche 2^e groupe canons de 25mm

EHR : Capitaine Confolent, Commandant d'unité

Lieutenant Burte Off approvisionnement
Sous/lieutenant Chevalier Médecin
Lieutenant Lachmann Dentiste
Lieutenant Piget Vétérinaire

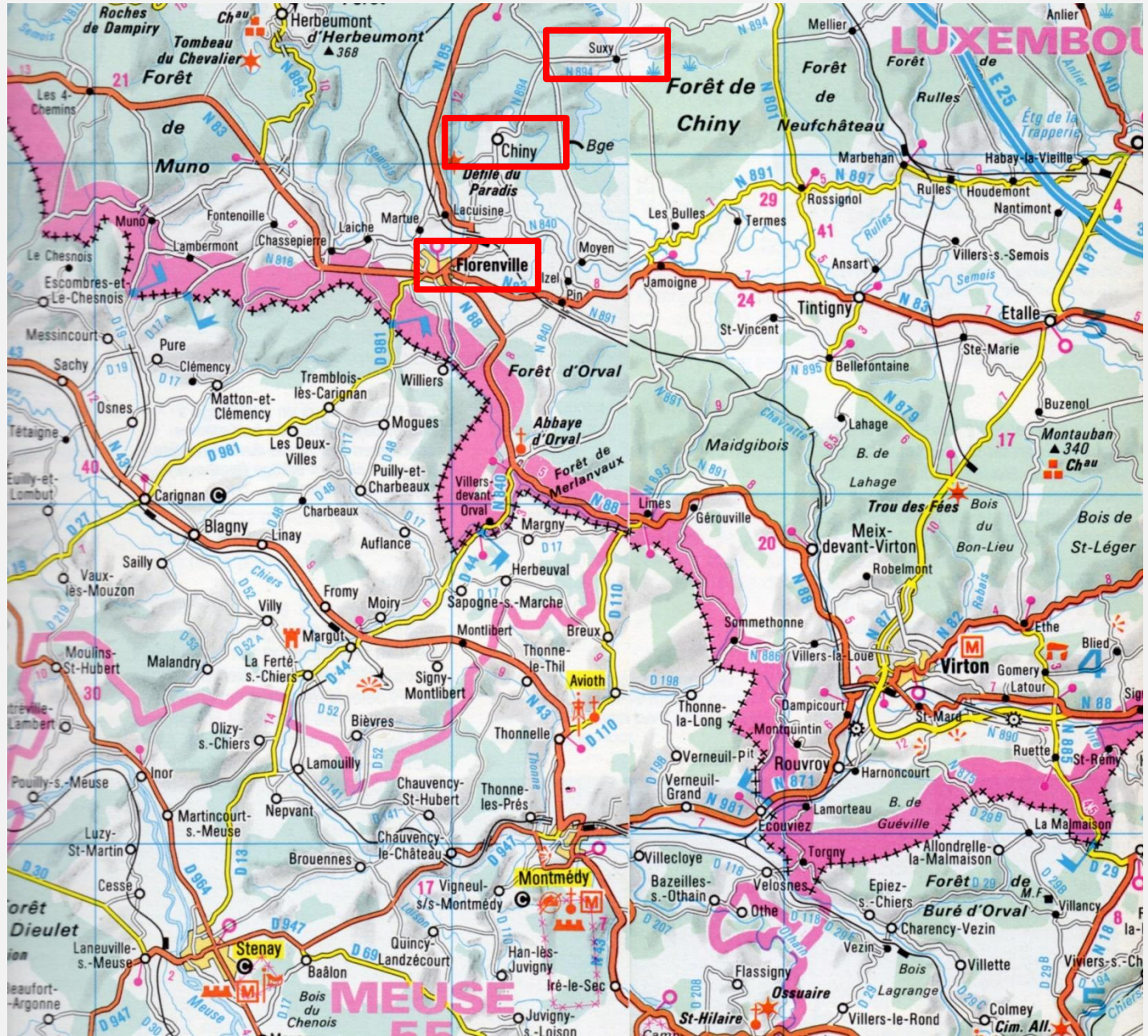


En 1940, la cavalerie est employée pour la reconnaissance et les combats retardateurs protégeant le repli des unités d'infanterie. Parfois pour colmater les brèches.

Il y aura en effet beaucoup de replis et de brèches devant les Panzers de Guderian dans les Ardennes ...



SUXY-CHINY FLORENVILLE 10 mai



18 septembre 1939

Redéploiement du régiment EM et EHR s'installent à Marly, 2^e Esc à Englancourt, 3^e Esc à Erloy, 1^{er} Esc à Chigny, 4^e Esc à Gomont, 5^e Esc à La Rue d'En Haut.

8 février 1940

Suite à une réorganisation, le 1^{ère} brigade de cavalerie à laquelle appartiennent le 8^e chasseurs et le 1^{er} hussards au sein de la 1^{ère} division de cavalerie devient indépendante sous les ordres du général Gaillard.

A partir de septembre 1939 à début mai 1940, dans cette drôle de guerre, le 8^e chasseurs poursuit son instruction, participe à de nombreux exercices, manœuvres, se déplace, et occupe successivement de nombreux cantonnements, ce qui l'amène le 14 avril 1940 sur la frontière belge où il s'installe ; le 4^e escadron échelonné entre la frontière et la maison douane de Florenville, le 3^e escadron et l'EM à Tremblois, le 2^e à Puilly et Charbeaux-Tremblois, le 1^{er} à Charbeaux. Le PC du colonel à Tremblois.

10 mai 1940

A 05h20 Mise en alerte de la cavalerie de la II^e armée, comprenant les :

2^e DLC (GI Berniquet) objectifs Signeux, Rulles, Mellier.

5^e DLC (GI Chanoine) objectifs Libramont, Neufchâteau, Mellier.

1^{ère} BC (GI Gaillard) objectifs la Semois, de Chassepierre à Lamoigne.

Premier jour de la grande offensive allemande sur le Luxembourg et la Belgique. Ordre est donné à 7h50 de franchir la frontière, le 5^e Division Légère de Cavalerie pénètre en Belgique à 8h30 ainsi que les 2 brigades de cavalerie non endivisionnées (1^{ère} B.C. et 3^e brigade de Spahis).

Sous les ordres du général Gaillard, la 1^{ère} B.C. composée du 1^{er} Hussards et du 8^e Chasseurs se porte sur SUXY par Chassepierre, FLORENVILLE puis Straitmont et se positionne ce même jour entre les 4^e et 5^e DLC en avant de Marche.

11 mai 1940

Le 8^e Chasseurs, au centre de la brigade, tient la Vierre, Suxy inclus par les 4^e, 1^{er} et 2^e escadrons, le 3^e étant maintenu en réserve. A 6h30, une patrouille du 4^e escadron a un premier contact avec l'ennemi dans le village de Suxy, village qui tombe aux mains de l'infanterie allemande.

Des combats sporadiques et bombardements occasionnent des pertes au régiment.

Dès 9h00, la 2^e DLC se replie sur Jamoigne, Bellefontaine, Signeux. La 5^e DLC quitte Mellier suite au repli de la 2^e DLC et sous la pression des 1^{er} et 2^e Pz doit décrocher et se replie sur la Semois sur ordre du général de Colstoun.

12 mai 1940

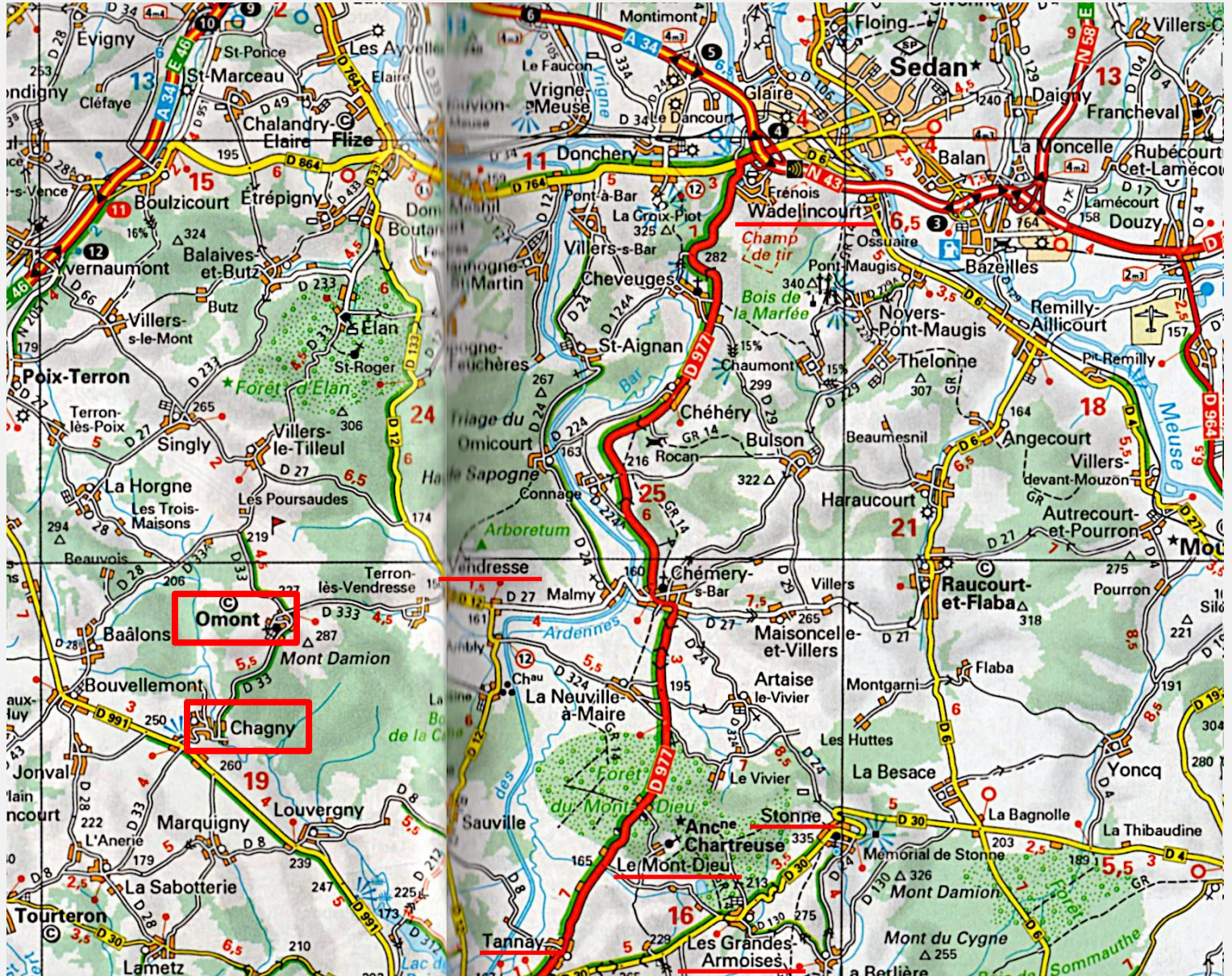
Tous les ponts sur la Semois ont été détruits. Dans la matinée, le 8^e Chasseurs se replie avec quelques difficultés sur les Maisons-Fortes et les bois environnants. La ligne des Maisons-Fortes étant percée dès midi, le général Gaillard ordonne un nouveau repli à 20h30.

Le régiment regroupé à Sailly se prote sur Barricourt par Malandry, Clermont en Argonne, Vaulx en Dieulet et Nouart.

13 mai 1940

Le régiment se reconstitue dans les bois aux environs de Barricourt où il récupère plusieurs cadres et pelotons coupés de nos lignes par l'ennemi.

OMONT CHAGNY 12-14 mai



14 mai 1940

La 1^{ère} brigade de cavalerie a pour mission de stopper l'avance ennemie au sud de Vendresse. Le 8^e Chasseurs quitte Barricourt, et va se positionner dans le village et les crêtes de Chagny.

Une attaque allemande se développe sur VENDRESSE où un contact est pris par le 1^{er} groupe d'escadrons du C.E. de la Bastide qui couvre ensuite le repli des éléments de la 5^e D.L.C.

Le 2^e groupe d'escadrons du C.E. De Gastines pour sa part, sans idée de repli, occupe et tient le village de Chagny et le ruisseau du Baroin.

15 mai 1940

Après une nuit calme, l'ennemi bombarde les positions du 2^e groupe de 10h30 à 12h30, ce qui affecte particulièrement le 4^e escadron. A 14h30, la reprise des tirs et la progression de l'infanterie allemande oblige le 8^e Chasseurs à se replier sur toute la ligne mais il résiste. A 17h45, le peloton Isaac contre-attaque pour dégager le peloton Véziat dont le chef venait d'être tué, refoule l'allemand, reprend pied dans CHAGNY, et sur ordre, est maintenu sur place.

16 mai 1940

A l'aube, le régiment se replie derrière l'Aisne par l'itinéraire : La Sabotière, lametz, Rilly et se regroupe dans les bois de Vandy avec pour mission de tenir le canal et la rivière entre Rilly et Attigny.

Les pertes du 8^e Chasseurs entre le 10 et le 18 mai sont de ;

19 tués, dont l'adjudant-chef Véziat et le maréchal des logis Lefèbvre.

44 blessés dont le capitaine d'Amécourt, le lieutenant Perrin et le sous-lieutenant Caupenne.

49 disparus dont le sous-lieutenant Bouquet.

17 au 20 mai 1940

Le régiment, qui a passé l'Aisne, s'installe sur la route de Vouziers à Bussancy par l'itinéraire Vandy, Chestres.

20 mai 1940

Le 8^e régiment de chasseurs à cheval passe de la 5^e D.L.C. au 2^e C.A. où il est placé en réserve de Q.G. de la 3^e division d'infanterie motorisée, laquelle a pour mission d'interdire tous débouchés ennemis du canal des Ardennes et de la combattre entre le canal et la ligne Longwé-La Cassine.

21 mai 1940

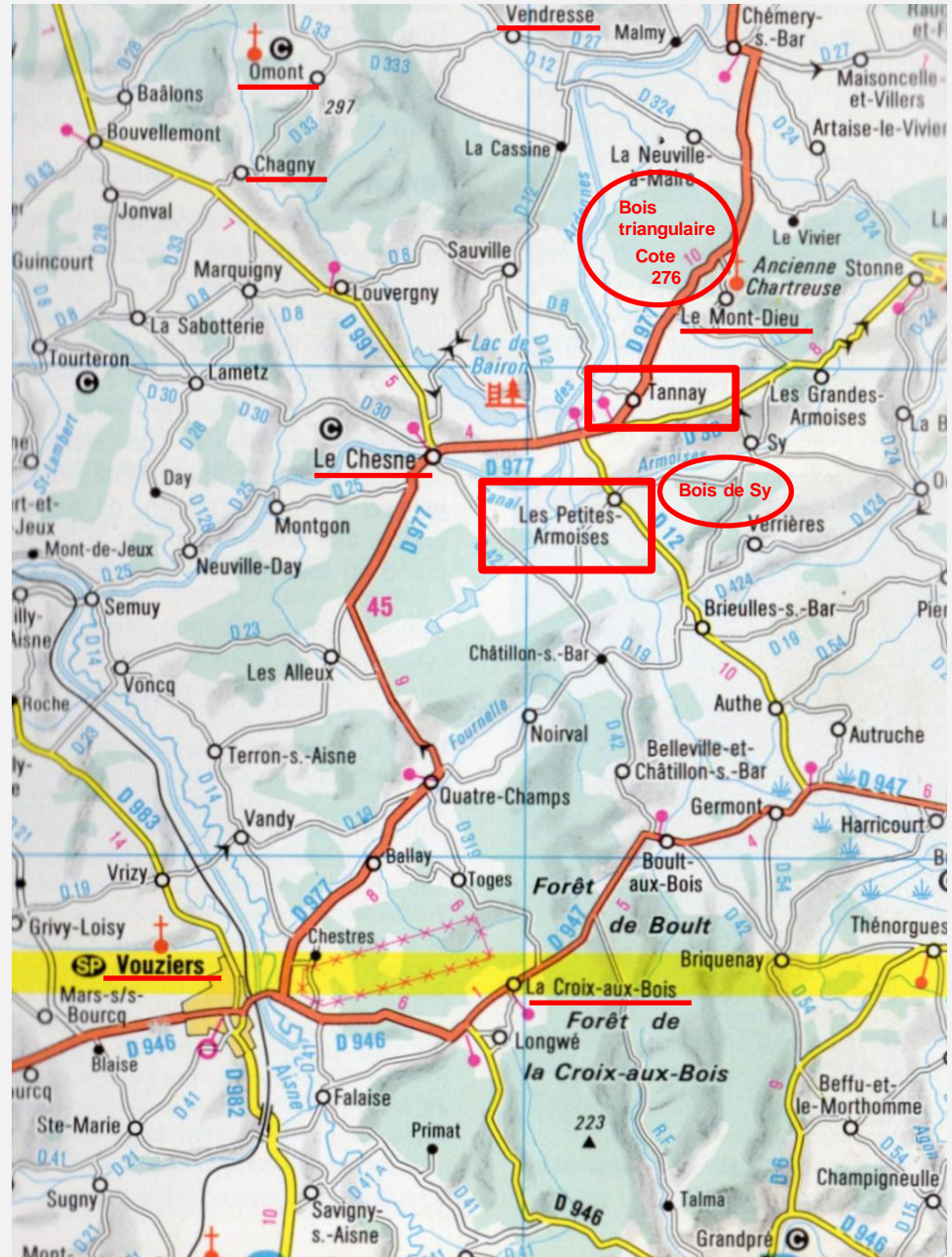
En soirée, le régiment rejoint sa nouvelle grande unité où il est employé dès le 22 à des reconnaissances et assure la défense des bois de Sy, placé sous les ordres du colonel Caldairou.

23 mai 1940

Le Ve C.A. allemand attaque sur tout le front, des Murets à l'est (partie Est des bois de Sommauthe) au canal des Ardennes à l'ouest, pour faire tomber le saillant du massif du Mont-Dieu.

Le groupement du chef d'escadrons De Gastines, en place aux lisières Nord du BOIS DE SY est l'objet d'un traitement par l'artillerie ennemie qui ne fait que très peu de pertes.

BOIS DE SY
LES PETITES ARMOISES
COTES 276-229
BOIS TRIANGULAIRE
23-24 mai



Le 3^e escadron, capitaine d'Aramon, du 8^e Chasseurs, s'établit le long du ruisseau des Armoises aux Petites-Armoises. A son aile gauche, le peloton de l'adjudant-chef Roland, réquisitionné par le 16^e B.C.P., est envoyé sur TANNAY. A l'exception du cavalier Villeret, il sera entièrement décimé à la grenade et à la mitraille.

A 13h15, pour récupérer la cote 276 occupée par les troupes allemandes, une contre-attaque couronnée de succès est menée par le groupement de La Bastide ; au cours de l'action, le 1^{er} escadron a de nombreux blessés et déplore la mort du lieutenant de la Roche-Aymon.

A 20h30, le 3^e escadron du 2^e groupe d'escadrons est poussé du ruisseau des Armoises à la gauche du 1^e G.R.C.A. qui est au bois triangulaire. Dans la nuit, le 4^e escadron va se positionner à la droite du 14^e G.R.C.A.

24 mai 1940

1h25 _ 8^e Chasseurs _ Tannay cote 276

Le lieutenant Rérolle, commandant le 4^e escadron, rend compte de son installation à la droite du groupe motorisé du 14^e G.R.C.A. et qu'il n'a pu trouver la liaison avec le 1^{er} Hussards qui lui a été dit être à sa droite.

Le lieutenant Millet, chef d'un peloton du 3^e escadron, en position extrême gauche de son escadron, cherche la liaison avec le 93^e G.R.D.I. Sous la protection du brouillard, il envoie une patrouille de son peloton sur Tannay sous le commandement du M.d.I. Cazals.

Arrivés aux maisons nord du village, elle entend des commandements en allemand. Il s'agit d'une patrouille du 31^e IR allemand commandée par un officier de reconnaissance qui, rentré dans ses lignes, rend compte : *que Tannay n'est occupé que dans sa partie arrière, les Français se sont retirés des maisons du devant.*

Le brouillard évite la rencontre des deux patrouilles qui sont à une trentaine de mètres l'une de l'autre. N'ayant pu trouver le 93^e G.R.D.I., le Mdl Cazals rentre dans sa position avec ses cavaliers et rend compte au capitaine d'Aramon. Eux aussi ont entendu les bruits de la patrouille ennemie.

Sur la COTE 276, chaque unité, et surtout chaque portion d'unité, se sentent très isolées dans le dispositif à tenir, car les cavaliers sont à effectif bien réduit en regard de la grande longueur du terrain à couvrir. A vol d'oiseau : route le Chesne-Stonne au sud et ferme la Tuilerie au nord, 2900m.

Au petit jour le brouillard se lève, au sud du bois triangulaire, les cavaliers du peloton Millet s'enterrent. Leurs trous sont à peine creusés lorsque le brouillard disparaît définitivement.

A gauche du peloton, le Mdl Cazals examine à la jumelle des allemands entrevus dans une haie en face de lui. Son observation tombe au bout de la haie sur un ennemi qui, lui aussi, observe à la jumelle ; ils se fixent. Il fait axer un de ses FM sur la haie, l'ennemi en fait autant en plaçant une arme automatique dans la direction du groupe Cazals.

Le Mdl Cazals se camoufle, l'allemand également ; il réapparaît, l'ennemi fait de même et, à nouveau ils se fixent.

Le feu se déclenche dès que le Mdl Cazals a montré d'une manière précise l'objectif du FM. Le cavalier Perrin est tué par une rafale en allant chercher des munitions juste au moment où le sous-officier lui crie de se camoufler.

20h30 _ 8^e Chasseurs _ 4^e escadron – Lieutenant Lerolle

« L'infanterie a, je crois, atteint la ferme Moulinot à sa droite, mais sa gauche n'a pas avancé. Mes hommes tiennent toujours le bois triangulaire, mais il y a pas mal de pertes. Au GM Demourou, il reste huit hommes seulement ; le peloton Botreau-Bonnetterre a des pertes assez sensibles. Je ne sais rien d'un groupe du 1^{er} peloton.

Les officiers d'infanterie sont presque tous blessés et ont peu de munitions.

Le 1^{er} Hussards a l'ordre de se replier. Que faire ? »

Il lui est répondu que la seule consigne est de résister, et que le 1^{er} Hussards maintient intégralement sa position.

21h00 _ 8^e Chasseurs

Compte rendu du commandant de Gastines :

« L'escadron d'Aramon (3^e esc.), à la suite d'un violent bombardement, a été attaqué par un char allemand avec 10 hommes derrière tirant à la mitrailleuse.

Le groupe Garnier est volatilisé.

Du peloton Millet, pas de nouvelles.

Le peloton Galichon, un GM et le groupe de commandement du capitaine sont installés face à l'ouest, au sud du bois triangulaire.

Lérolle est sur place. Botreau est légèrement blessé.

La situation est très compliquée depuis l'arrivée des fantassins, ils ont tiraillé dans le dos de Lérolle. »

21h30 _ 8^e Chasseurs _ 3^e escadron – cote 276

Le 3^e escadron, sous la menace de l'encercllement de l'ennemi longeant la cote 286 vers le nord et de ceux descendant du Nord, s'est replié vers le BOIS TRIANGULAIRE où sont imbriqués quelques éléments du 36^e RI dans les restes des 3^e et 4^e escadrons.

Le peloton du lieutenant Millet, sud-ouest du bois triangulaire, qui a tiré toute la journée sur l'ennemi venant du canal, est pris à partie de toutes parts. Menacé d'encercllement, sous la protection de son FM orienté sur Tannay, il est obligé de reculer son peloton en direction du bois triangulaire. Son sous-officier adjoint, le Mdl Legrand, tombe mortellement blessé au lieu-dit « Froitreux Carrière Simonet-Flatré », ainsi que les cavaliers Placais, Perrin et Dumuis.

22h00 _ 3^e DIM – 3^e DCR

L'ordre de repli maintenu par le général Flavigny, commandant le 21^e C.A., arrive au PCC des 2 divisions ; le repli devra être effectué dans la nuit du 24 au 25.

25 mai 1940

Le régiment assure la couverture d'unités de la 3^e D.I.M. puis la mise en place de la 35^e D.I. avant de se regrouper, après relève, à la ferme Chamiot.

26 et 27 mai 1940

Le 8^e Chasseurs passe en réserve d'armée et va se positionner dans les bois aux alentours de *"le Morthomme"*.

28 et 29 mai 1940

Les pertes du régiment durant les combats du 22 au 25 mai sont de :

6 tués dont le lieutenant de la Roche-Aymont.

56 blessés évacués dont le lieutenant Saint-André Perrin.

8 disparus.

30 mai 1940

Le 1^{ère} B.C. installe une bretelle anti-chars sur la ligne Germont-Harricourt.

Le 8^e Chasseurs participe à cette installation.

1^{er} juin 1940

Suite aux pertes le régiment se présente à cette date suivant l'ordre de bataille ci-après :

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{ER} JUIN 1940

Chef de corps : Colonel Caldairou

E.M. : Capitaine de Montaudouin, Adjoint

Lieutenant d'Amarzit, Officier renseignements

Lieutenant Vidalin, Officier transmissions

Capitaine Chevalier, Médecin-chef

Lieutenant Litaize, Vétérinaire

1^{er} Groupe d'escadrons, chef d'escadrons De la Bastide

1^{er} escadron : Capitaine d'Hébrail, Commandant d'unité

Lieutenant Rérolle 1^{er} Peloton

Sous/lieutenant de Contenson 2^e Peloton

Adj/chef Bernard 3^e Peloton

M.D.L. Auclerc 4^e Peloton

2^e escadron : Capitaine Delpeyrou, Commandant d'unité

Sous/lieutenant Isaac 1^{er} Peloton

Sous/lieutenant Grèze 2^e Peloton

Sous/lieutenant Souville 3^e Peloton

Lieutenant de Nadaillac 4^e Peloton

2^e Groupe d'escadrons, chef d'escadrons De Gastines

3^e escadron : Capitaine d'Aramon, Commandant d'unité

Lieutenant Millet 1^{er} Peloton

Sous/lieutenant Chauchat 2^e Peloton

et 3^e Peloton

Lieutenant Galichon 4^e Peloton

4^e escadron : Lieutenant Lerolle, Commandant d'unité

et 1^{er} Peloton

Sous/lieutenant Le Botreau-Bonneterre 2^e Peloton

3^e Peloton

Adj/chef Laemle 4^e Peloton

Escadron Mitrailleuses et Engins (EMR) : Capitaine Bridoux,
Commandant d'unité

Adj/chef Lérat 1^{er} Peloton Mitrailleuses

Lieutenant Lerouville 2^e Peloton Mitrailleuses

Lieutenant Cersavel Peloton de Mortiers

et le 1^{er} groupe canons de 25mm

Ad/Chef Leriche 2^e groupe canons de 25mm

EHR : Lieutenant de Chergé, Commandant d'unité

Sous/lieutenant Gaschard Off des détails

Sous/lieutenant Lesage Chef service auto

Ad/Chef Amathieu Off approvisionnement

Lieutenant Lachmann Dentiste

Effectif : 30 officiers, 67 sous-officiers, 837 cavaliers.

03 juin 1940

14h00 : la 1^{ère} brigade de cavalerie ordonne au régiment de se tenir prêt à faire mouvement.

04 juin 1940

Dans la 2^e partie de la nuit le régiment va se positionner autour de Longwé. Il a pour mission d'organiser la défense de Vouziers en centre de résistance en liaison avec le 22^e G.R.C.A. et le 1^{er} Hussards. A 21heures, il est placé en surveillance et protection suite à une éventuelle attaque de ses positions par des parachutistes ennemis signalés dans la région de Chestres.

05, 06, 07, 08 juin 1940

Les journées sont consacrées à des reconnaissances et des travaux d'organisation de la défense de Vouziers. Les escadrons pour ces travaux sont transportés en camions.

09 juin 1940

Le régiment quitte son cantonnement et s'installe dans Vouziers face au nord et au sud de la ville.

L'attaque allemande se produit entre Attigny et le Moulin de la Tortue en direction des rives de l'Aisne. Le peloton Auclerc se porte au sud-ouest de Chestres où il est mis à la disposition du capitaine Bridoux.

Les unités du 8^e Chasseurs, durant toute la journée, participent à renforcer les divers points de résistance. C'est ainsi que le 4^e escadron du lieutenant Chergé est détaché au point d'appui de la rive droite de l'Aisne. A 17 heures, le 2^e groupe d'escadrons de Gastines regagne à cheval la région de Terron où il intervient, dans les bois de Voncq contre les restes de l'ennemi qui y demeure après la contre-attaque de chars. Le 1^{er} groupe d'escadron de La Bastide, sur ordres de la 36^e D.I., se porte à Roche pour intervenir à Saint-Vaubourg contre les infiltrations ennemies.

10 juin 1940

A 04h45, le 4^e escadron du lieutenant Chergé participe avec le 3^e escadron de chars du 3^e Spahis à la prise de Voncq. Le chef d'escadron de La Gastines fait état du comportement magnifique du 4^e escadron qui, s'étant battu toute la nuit, a un tué et plusieurs blessés.

Après une matinée calme, à 19h15 ordre de repli général, le régiment va se positionner sur la ligne Mazagran-Vouziers-Boult aux Bois.

Le 1^{er} groupe d'escadrons tient un secteur entre Mazagran et Bourcq. Le 2^e s'installe en position de soutien à la ferme de la Chambre-aux-Loups. Le 5^e escadron du capitaine Bridoux répartit ses moyens de feu entre le 1^{er} Hussards et le 2^e R.S.M. Vers 24 heures, le P.C. du régiment se transporte à la cote 117 au nord-ouest de Saint-Morel.

11 juin 1940

A l'aube, toutes les unités du 8^e Chasseurs ont pris position sur leur nouvel emplacement, toutefois, à 11 heures, le 2^e groupe d'escadrons de Gastines aux ordres du colonel Kerangat du 2^e R.S.M., commandant provisoirement la 3^e brigade, se déplace pour tenir un barrage arrière antichars.

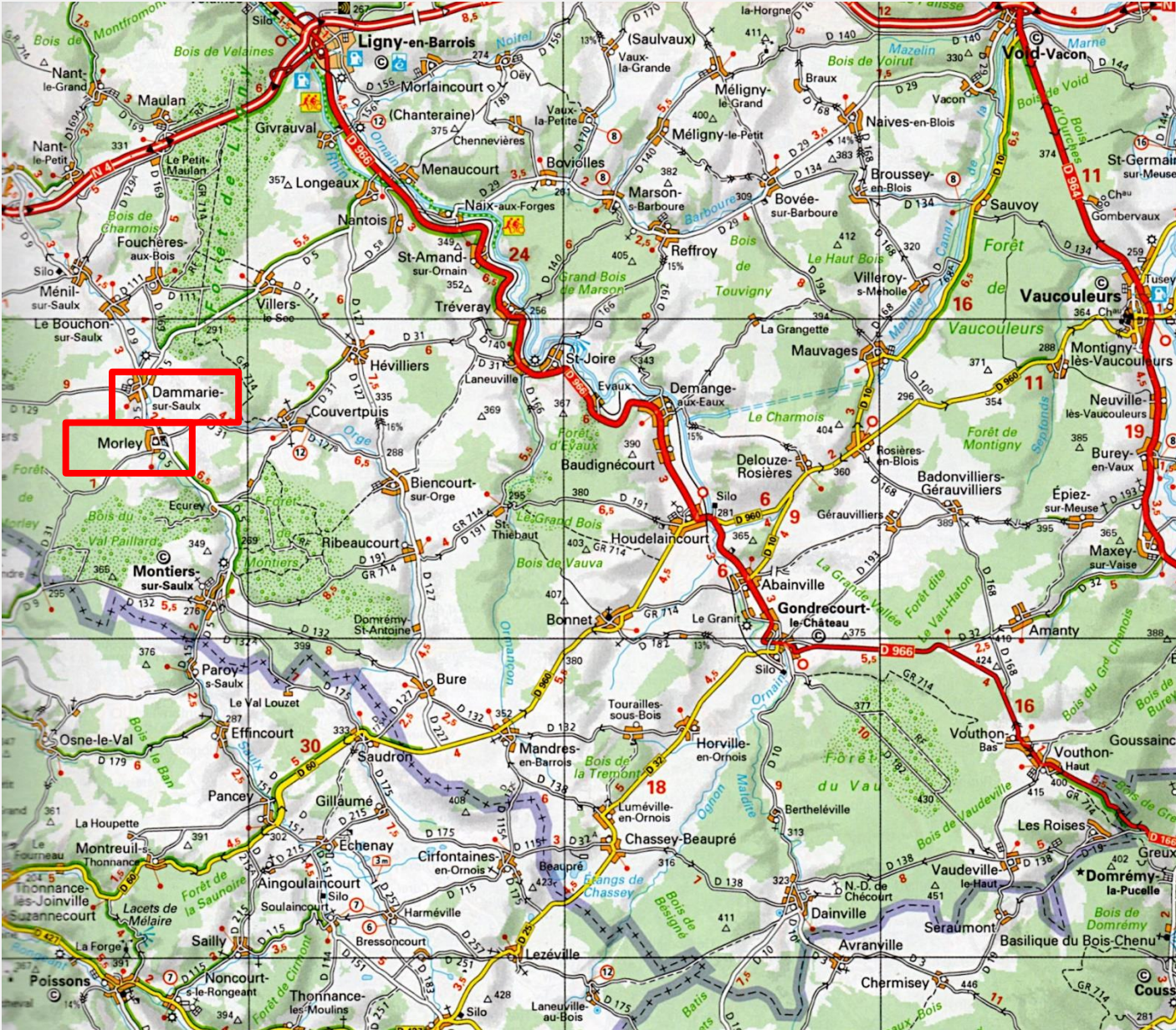
A 20h30, devant la pression de l'ennemi, le groupement Gaillard manœuvre en retraite pour couvrir le repli de l'infanterie, le colonel Caldairou, ayant sous ses ordres le 8^e Chasseurs et le 1^{er} Hussards mène l'action retardatrice dans la vallée de l'Aisne sur la route Vouziers-Sainte Menehould. Dans la nuit, le dispositif suivant est réalisé :

- Escadron de Chergé et 1 GM vallée de l'Aisne, *au sud-ouest de Falaise, en liaison avec le groupe d'escadrons de Landereviers (1^{er} R.H.) à la ferme Bagot.*
- Groupe d'escadrons de La Bastide, un GM et 2 canons de 25 à Savigny.

DAMMARRIE-SUR-SAULX

MORLEY

14 juin



- Escadron d'Aramon, 1 GM et 1 canon de 25 à Brière.

- Le PC : à la ferme Crecy, au nord de Brière.

12 juin 1940

Après les destructions des ponts sur l'Aisne dans la nuit, arrive vers 07h30 l'ordre de replier les premiers éléments (Bagot-Falaise) et ceux de Savigny. Le groupe d'escadrons du 1^{er} Hussards se replie sur Monthois et La Tafna ; l'escadron de Chergé sur Brière où il se met aux ordres du chef d'escadrons De Gastines, commandant le point d'appui.

Le groupe de La Bastide quitte Savigny et va prendre position entre Monthois et Challerange en liaison au nord avec le 1^{er} Hussards. Le P.C. quitte Crecy pour Monthois.

Jusqu'à 11h30, aucun contact sur le front des deux régiments, puis soudain, une attaque brutale sur Monthois oblige le colonel Caldaïrou à ordonner le repli au chef d'escadrons Gastines. Vers midi arrive l'ordre de repli général. Les deux groupes d'escadrons se déplacent sur la ferme des Rosiers avant de se porter dans les bois de la Viergette au nord de Sainte-Menehould par l'itinéraire Séchault, Ville-sur-Tourbbee, Berzieux, Moiremont.

A 20h00, nouveau repli jusqu'à la forêt de Beaulieu (*près de Sainte-Menehould*) par Florent-en-Argonne, Le Claon, les Islettes.

13 juin 1940

Au petit jour, arrivée des deux groupes d'escadrons, sous une pluie battante, en forêt de Beaulieu où ils bivouaquent.

Le P.C. du 8^e R.C.H. s'installe à Passavant où se trouvent également ceux de la brigade, de la 3^e B.C. et plusieurs P.C. d'artillerie.

Le groupement du général Gaillard passe en réserve du corps d'armée colonial.

A 15h00, le régiment se déplace par Beaulieu, Grigny, Belval, Contrisson et se porte ensuite dans les bois à l'est d'Andernay où il arrive au petit jour.

14 juin 1940

En début d'après-midi ordre est donné au 1^{er} Hussards, par le général commandant la brigade, d'occuper les villages de Menil et Bouchon, au 8^e Chasseurs, ceux de Dannemarie-sur-Saulx et Morley, à un élément léger du 22^e GCRA Montiers, le PC s'installant à Couvertpuis.

15 juin 1940

Les renseignements recueillis semblent indiquer que les Allemands se dirigent de Saint-Dizier sur Chaumont.

Les escadrons sont installés sur la Saulx. Aucun contact avec l'ennemi dans la journée.

16 juin 1940

Le colonel transporte son P.C. dans les bois à l'est de Chermisey. A la fin de la soirée parvient l'ordre de poursuivre le mouvement sans arrêt par Pargny-sous-Mureau, Liffol-le-Grand, Semilly, Chalvraines. Lafauche et Liffol-le-Petit dans la région de Neufchâteau-Chaumont.

Le chef d'escadron de La Bastide, qui a disparu depuis son PC de Chalvraines, est supposé prisonnier.

17 juin 1940

Vers 03h00, le 2^e groupe d'escadrons arrive sur ses emplacements et s'installe en point d'appui sous les ordres du capitaine d'Aramon.

A 05h30, le 1^{er} groupe d'escadrons arrive à PREZ-SOUS-FAFAUCHE et continue sur SÉMILLY où il apprend que les Allemands y ont passé la nuit.

Les renseignements sur Chalvraines étant également très inquiétants, le capitaine d'Hébrail, avant d'y porter son escadron, décide de faire reconnaître le village par le peloton de Contenson et donne ordre au lieutenant Lérolle de s'installer aux lisières sud de Sémilly en soutien, le 2^e escadron du lieutenant Nadaillac occupant rapidement le village.

La patrouille du Maréchal des Logis Briot pénètre dans le bois au nord de Chalvraines et ne revient pas. Le peloton de Contenson avec le capitaine d'Hébrail se présente à ces mêmes bois juste pour apercevoir les engins blindés ennemis qui en sortent en tirant à la mitrailleuse et au canon. Après une dispersion en fourrageurs, ils font demi-tour. Quelques hommes tombent. Mais le canon de 25 installé à la sortie sud de Sémilly tire ainsi malencontreusement sur le peloton Lérolle.

L'escadron d'Hébrail peut se réfugier dans Sémilly, recueilli par l'escadron de Nadaillac qui s'y installait. Le lieutenant d'Amarzit, venu en voiture de liaison, peut sortir sur Prez-sous-Lafauche où il alerte l'escadron de Chergé et rend compte au colonel. Vers 07h00, les allemands encerclent le village de Sémilly et tout le groupe d'escadrons.

A 09h30, l'estafette-moto du 1^{er} escadron sort de Sémilly sous les balles et rejoint le P.C. régimentaire où il remet au lieutenant d'Amarzit, officier de renseignements, le message du capitaine Hébrail :

« 08h30 – Sémilly, je suis encerclé dans le village par des fantassins, des chars et des A.M. Une première attaque a été repoussée. Une deuxième en voie de développement semble avoir pris les sud-est du village comme objectif. Le village où je devais aller, Chalvraines, est occupé. Le chef d'escadrons de la Bastide, qui y était, a dû se faire prendre ainsi que le conducteur de son véhicule. Le feu s'est tu. Les A.M. sont aux barricades. Je crois que le lieutenant Lérolle est tué. Le maréchal des logis Sininge est tué. Chevaux haut-le-pied assez endommagés parce que je n'ai pas pu les évacuer à temps.

Je continue à tenir. Tout repli est impossible. Mais je demande autant que possible qu'on observe ce que je deviens.

D'après renseignements d'habitants, toute la nuit des troupes motorisées sont passées avec de nombreux chars sur la route en direction de Langres. J'avais pris un dernier contact à cheval, sur la route de Sémilly à Chalvraine. Puis, sous le nombre des engins blindés, je me suis fait encercler ici. Ils lancent des bombes incendiaires pour nous faire sortir des abris. Le village flambe. »

Sans réserves, le colonel ne peut rien pour aider le 1^{er} groupe d'escadrons.

11h25 : le lieutenant de Chergé commandant le point d'appui de Prez-sous-Lafauche rend compte au capitaine d'Aramon :

« Je viens de recevoir les déclarations d'un cavalier du 2^e escadron qui est venu se réfugier ici. D'après lui, les 1^{er} et 2^e auraient été faits prisonniers. Officiers, sous/officiers et cavaliers auraient été obligés de se rendre. La lutte aurait été très violente. Le village flambe actuellement. Les Allemands achèvent de nettoyer les caves. Jusqu'ici, de mon côté, rien de neuf. »

En début d'après-midi, bombardement sur Prez-sous-Lafauche et Lafauche. Le lieutenant rend compte :

« Les Allemands seraient à Orquevauc cote 111, Leurville, carrefour 1km sud de Chabroncourt. Quatre motocyclistes se sont présentés à notre barricade placée sur la route venant de Châtelmont. Trois motocyclistes tués, un aspirant blessé fait prisonnier. Cet aspirant déclare qu'il était l'avant-garde de voitures blindées de transport et que sa mission était de se rendre au village de Prez et ensuite Neufchâteau. »

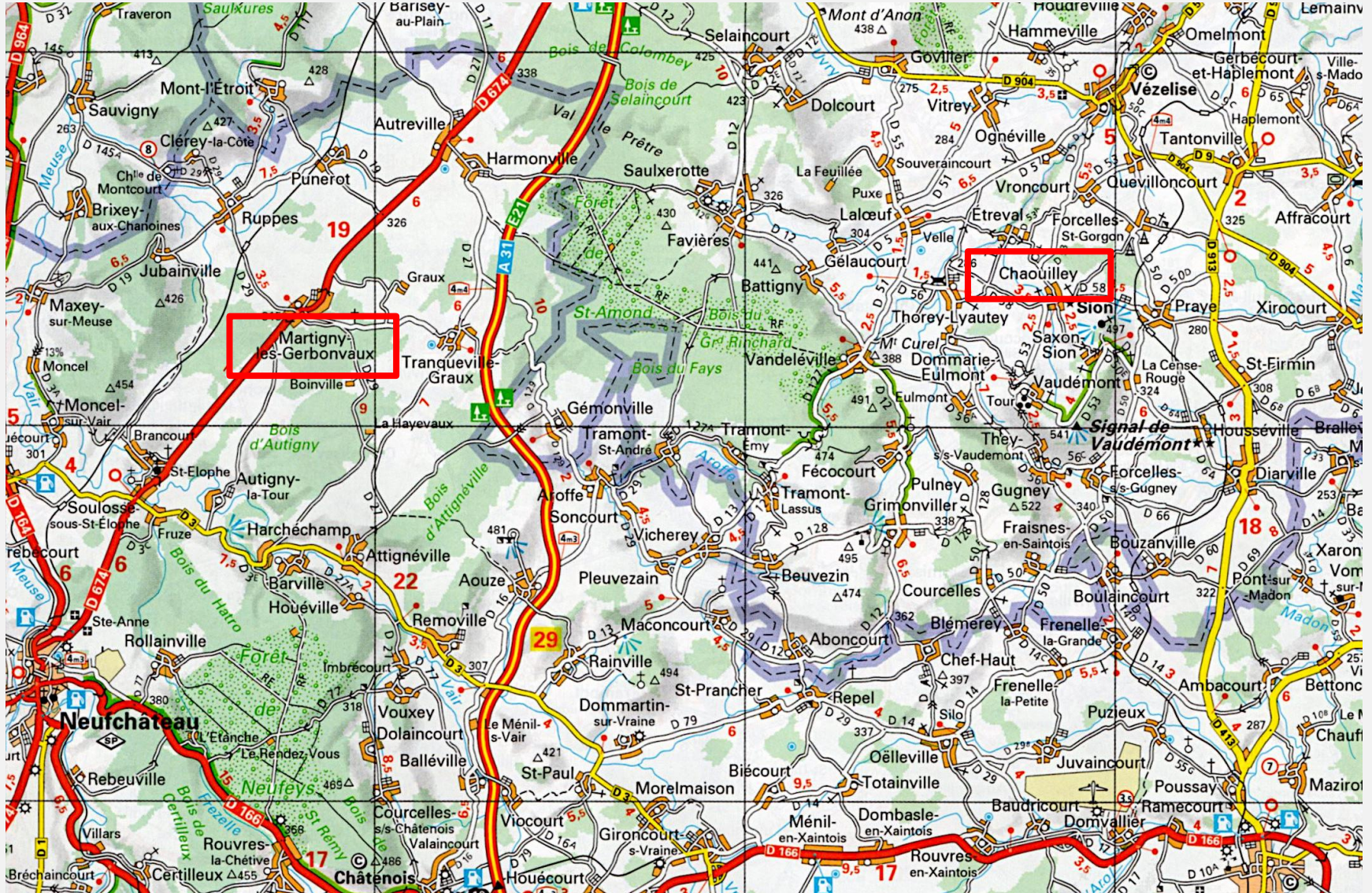
17h30 : ordre de replis derrière la Meuse. Vers 21h00, le lieutenant de Chergé commence l'évacuation de Prez-sous-Lafauche et par Liffol-le-Petit, rejoint Harréville-les-Chanteurs.

Durant ce temps, le peloton Galichon puis tout le 3^e escadron assure le passage au pont d'Harréville en remplacement du 3^e RIC. Il sera relevé par le 12^e RTS à l'aube du 18 juin.

MARTIGNY-LES-GERBONVAUX

CHAOUILLEY

18-19 juin



18 juin 1940

Le repli des éléments de Prez s'étant bien effectué, ceux-ci rentrent dans nos lignes à Harréville vers 0h30.

19 juin 1940

Dans les combats retardateurs du repli général, l'escadron de Chergé est positionné dans les bois à l'est de Martigny, le 4^e escadron assurant la défense du village.

A la tombée de la nuit le combat s'engage, l'escadron de Chergé sérieusement accroché se replie sur Martigny où le colonel répartit les restes du 8^e Chasseurs pour la défense du village.

02h00 : attaque allemande, la bataille s'engage dans les rues du village qui est perdu vers 04h00.

Au cours des combats, le lieutenant de Chergé est blessé, le lieutenant Botreau-Bonnetterre assure provisoirement le commandement du 4^e escadron jusqu'au 22 juin.

Regroupé à Gémonville, les restes du régiment s'installent en bouchon à Tramont-Lassus et aux lisières du bois de Fécocourt puis est placé en réserve à Chaouilley près de Thorey-Lyautey (30km au NE de Neufchâteau).

20,21,22 juin 1940

Le lieutenant Botreau-Bonnetterre qui commandait par intérim le 4^e escadron depuis le 19 juin cède son commandement au capitaine Vidalin.

La pression allemande débouche sur l'encercllement de ce qui reste de *l'armée coloniale* dans la poche de Sion-Vaudemont.

23 juin 1940

17h30 : ordre du général Gaillard commandant la 1^{ère} B.C. de déposer les armes, c'est la fin des combats.

08h00 : mouvement des restes du régiment sur Ogneville (5 km de Sion) où il dépose les armes.

Le bilan humain est conséquent avec un total de 102 tués au combat.

ORDRE DE BATAILLE ET EFFECTIFS DU 8^e RCC LE 23 JUIN 1940

Chef de corps : Colonel Caldairou

E.M. : Capitaine de Montaudouin, Adjoint

Lieutenant d'Amarzit, Officier renseignements

Capitaine Chevalier, Médecin-chef

Lieutenant Litaize, Vétérinaire

Effectifs au 23 juin : 22 officiers, 38 sous-officiers, 501 cavaliers total 561

Le 8^e RCC a perdu plus de 50% de ses effectifs –tués, blessés, disparus - dans la campagne de France, entre le 12 mai et le 22 juin 1940.

Au 10 mai, il avait 45 officiers, 86 sous-officiers, 1024 cavaliers total 1155)

LES COMBATS DE SEMILLY (Haute-Marne) les 16 et 17 juin 1940



Rapport du général CALDAIROU (Juillet 1941)

Le 16 juin au matin, le 8^e Régiment de Chasseurs (1^{ère} Brigade de cavalerie, général Gaillard, P.C. Gondrecourt) tient, face à l'ouest, les passages de la Saulx de Dammarie sur Saulx et de Morley (20 km NE de Gondrecourt). Dans le cadre de la mission assignée à la brigade, il couvre le flanc ouest du Corps Colonial, qui se replie vers le sud et dont le mouvement sera vraisemblablement terminé dans la journée du 16 juin.

Dammarie sur Saulx est tenu par le 1^{er} groupe d'escadrons (Cdt de la Bastide) ; le 2^e groupe (Capitaine d'Aramon) tient Morley. Tous deux sont renforcés par des groupes de mitrailleuses et 1 ou 2 canons de 25.

Depuis les premières heures de la matinée, le 2^e groupe d'escadrons est au contact à Morley avec des éléments mobiles ennemis (motocyclistes) ; ce contact s'affirme vers 10 heures ; à 11 heures, un important détachement motorisé se présente sur les deux routes venant de l'ouest vers Morley. Deux camions et deux automitrailleuses sont détruits par les canons de 25 du Sous-lieutenant Leriche /2/ tandis que le peloton Galichon (3^e escadron) qui tient l'entrée ouest, s'empare dans une (voiture de tourisme) touristique, dont les occupants sont tués ou disparaissent, de documents importants qui permettent d'identifier la 8^e Division blindée allemande (8^e Pz), d'avoir une partie des ordres de cette grande unité et notamment l'itinéraire d'une colonne qui intéresse la zone de la Brigade de cavalerie.

Vers 12 heures, le lieutenant de Hédouville, officier de liaison du régiment à la brigade, transmet au colonel Caldairou, à son P.C. de Couvertpuis, l'ordre de porter immédiatement le régiment en réserve de groupement dans le bois de Midrevaux (6 km ouest de Neufchâteau) par l'itinéraire Couvertpuis – Biencourt – Houdelaincourt – Gondrecourt – Dainville – Chermisey. Il s'agit d'un mouvement d'une amplitude de 40 à 45 km.

Le décrochage s'effectue sans difficultés au 1^{er} groupe d'escadrons /3/ ; il est plus délicat au 2^e où tout le matériel peut néanmoins être emmené. Le régiment mis en route, le Colonel, devançant la colonne, se porte sur Chermisey, son nouveau P.C. de la brigade. En y arrivant vers 17h30 il reçoit son nouvel ordre, qui peut se résumer comme suit :

« Le groupement Gaillard conserve sa mission de protection du flanc ouest du Corps Colonial qui poursuit, à l'est de la Meuse, son repli en direction du Sud. Dans ce but, il s'établira défensivement face à l'ouest sur la ligne générale : Liffol le Grand – Liffol le Petit – Prez sous Lafauche – Semilly – Chalvraines où il servira également de recueil à des unités encore signalées en cours de repli dans la région boisée sud de Gondrecourt. Il prendra en outre liaison au sud avec un nouveau groupement de forces dont les éléments les plus avancés tiennent la Meuse en amont de St-Thiebault (inclus). »

En exécution de cet ordre, le 8^e Chasseurs, renforcé d'un escadron à cheval du 22^e G.R.C.A. /4/ reçoit mission d'organiser et de tenir les points d'appui de Liffol le Petit, Lafauche, Prez sous Lafauche, Semilly, Chalvraines et d'assurer la liaison au sud avec les éléments de St-Thiebault.

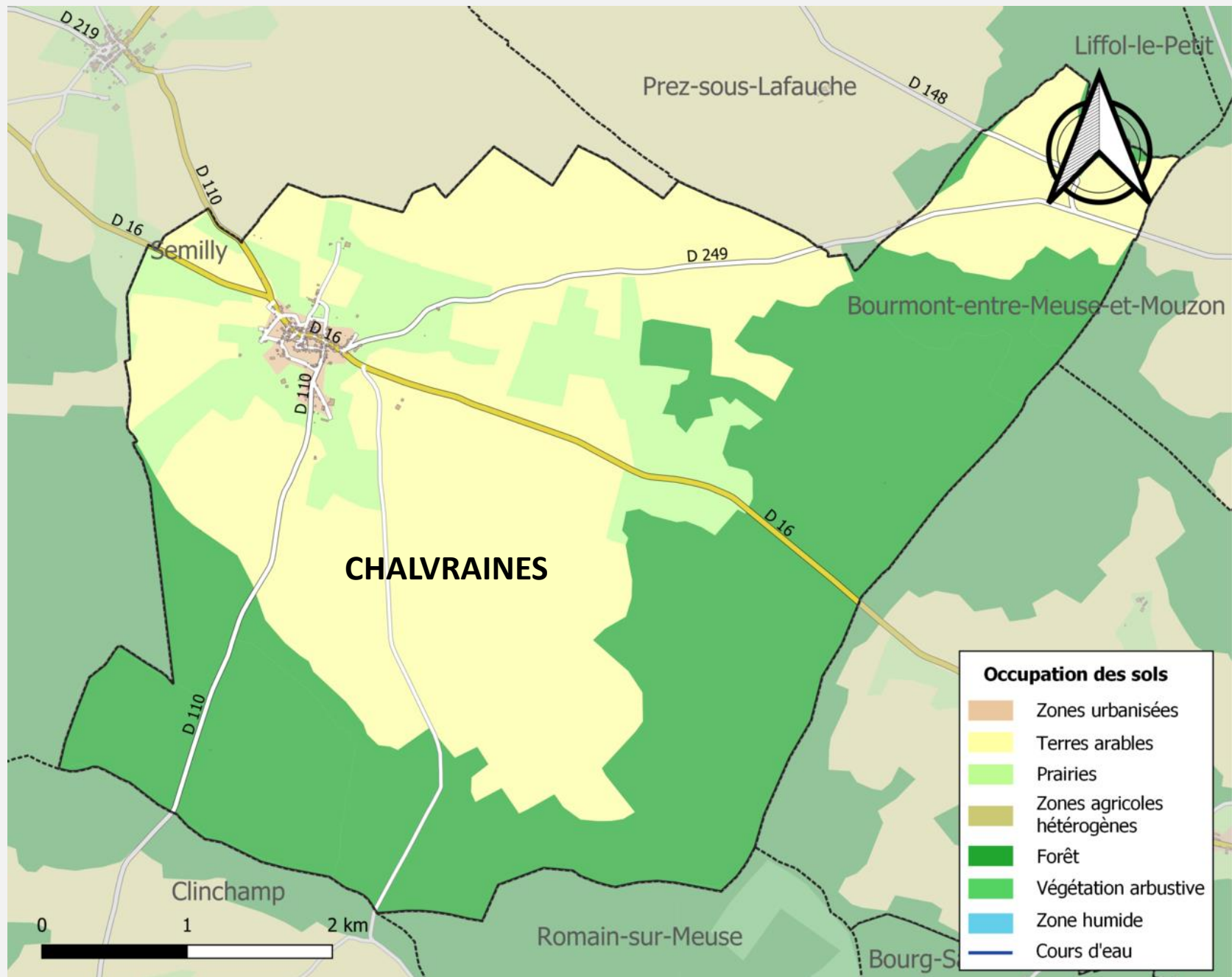
- P.C. du régiment : Ferme de Dôme (2 km est de Chalvraines)
- P.C. de la 1^{ère} B.C. : Pompierre (10 km sud de Neufchâteau).

Ce nouvel ordre impose au régiment :

- de poursuivre sans arrêt au-delà de Chermisey le mouvement en cours d'exécution, ce qui portera son amplitude à 65 – 70 kilomètres ;
- de s'installer ensuite défensivement sur un front de près de 15 km.

Les ordres donnés vers 18 heures par le colonel, qui seront notifiés aux escadrons à leur passage à Chermisey, doivent réaliser le dispositif suivant :

- le 1^{er} groupe d'escadrons (Cdt de la Bastide) tiendra /5/ :
 - ° avec le 2^e escadron (Lt. de Nadaillac), renforcé d'un groupe de mitrailleuses et d'un canon de 25, le point d'appui de Semilly ;
 - ° avec le 1^{er} escadron (capitaine d'Hébrail), renforcé d'un groupe de mitrailleuses et d'un canon de 25 le point d'appui de Chalvraines.
- Le 2^e groupe d'escadrons (capitaine d'Aramon) /6/ :
 - ° tiendra avec le 4^e escadron (Lt de Chergé), 2 pelotons du 3^e escadron (Lt Millet et S/Lt Chauchat) renforcé d'un groupe de



mitrailleuses, d'un canon de 25 et du peloton de mortiers de 60 (S/Lt Versavel) le point d'appui de Prez sous Lafauche ;

° détachera le peloton du 3^e escadron (S/Lt Galichon) en réserve de régiment à la Ferme Dôme (PC du régiment).

- L'escadron à cheval du 22^e G.R.C.A. renforcé d'un élément de mitrailleuses et d'un canon de 25 tiendra les points d'appui de Lafauche et Liffol le Petit.

Ces ordres donnés, le colonel, précédant le régiment, se porte vers 19 heures à la Ferme Dôme /7/ où il arrive à la nuit ; il y établit son P.C.. Le parcours Chermisey – Ferme Dôme (25 km environ) demande près de 3 heures, en raison des difficultés considérables de circulation ; les routes sont sillonnées de petits groupes de soldats de toutes armes, de réfugiés, de matériel de tous ordres abandonné.

Par endroits, la circulation est impossible, il faut descendre de voiture et littéralement « faire » la route. Plusieurs camionnettes du PC ne peuvent suivre, elles ne rejoindront la ferme Dôme qu'au cours de la nuit. A la ferme même, bondée de réfugiés dénués de tout, l'ensemble présente un aspect de désordre lamentable /8/. La situation y est fort confuse ; aucun renseignement précis ne peut être recueilli, des patrouilles motorisées allemandes ont été vues dans la région et les villages environnants seraient occupés /9/. Le PC s'installe pour la nuit dans la cour de la ferme, dont toutes les issues sont fermées et gardées.

Le terrain sur lequel va s'engager le 8^e Chasseurs se présente sous forme d'un plateau dénudé au relief général peu accentué, sans obstacles naturels, de parcours facile, notamment pour les engins mécaniques qui peuvent sans difficultés y progresser et y manoeuvrer.

Retardés par l'encombrement des routes, les escadrons se présentent à Chermisey tard dans la soirée ; le 2^e groupe d'escadrons (GE) en tête vers 22 heures, le 1^{er} groupe vers 23h30.

Le commandant de la Bastide (1^{er} GE) passant le commandement de la colonne au capitaine d'Hébrail (1^{er} escadron) devance son unité pour aller sur place faire les reconnaissances nécessaires ; il emmène avec lui une partie de son groupe de commandement (Maréchal des logis Levacher) et se porte sur Semilly et Chalvraines. On n'entendra plus parler d'eux /10/.

Le 2^e groupe d'escadrons arrive sur ses emplacements le 17 juin vers 3h30, après une marche pénible ; il fait rapidement les reconnaissances nécessaires et organise :

- Un point d'appui ferme à Prez sous Lafauche aux ordres du Lieutenant de Chergé (4^e escadron, peloton Chauchat du 3^e escadron, 1 groupe de mitrailleuses, 1 canon de 25, mortiers de 60).
- Un point d'appui au P.C. du groupe d'escadrons (peloton Millet du 3^e escadron) sur la voie ferrée près du passage à niveau de la route de Goncourt flanquant l'intervalle entre Prez sous Lafauche et Liffol le Petit tenu par le 22^e G.R.C.A.

Il établit ses chevaux haut le pied vers la ferme Le Corrois. L'installation se fait sans difficultés, elle est terminée pour 5 heures.

Le 22^e G.R.C.A. occupe de même sans incidents pour 05h30 :

- Lafauche avec 2 pelotons, 1 groupe de mitrailleuses, 1 canon de 25,
- Liffol le Petit avec 2 pelotons.

Le 1^{er} groupe d'escadrons, sous les ordres du capitaine d'Hébrail se présente vers 05h20 à Prez sous Lafauche, 1^{er} escadron (Lt. Lerolle) en tête ; le 2^e escadron (Lt. de Nadaillac) le suit à ¼ d'heure ; les éléments de l'escadron de mitrailleuses et d'engins sont répartis entre les deux escadrons.

Couverts par le peloton Contenson, le 1^{er} escadron quitte la grand'route de Chaumont pour s'engager sur celle de Semilly. Il y croise un certain nombre de réfugiés qui ne donnent aucun renseignement et ne répondent pas aux encouragements et conseils qui leur sont prodigués.

Vers 05h45, il traverse Semilly presque désert et s'engage sur la route de Chalvraines. Interrogeant un civil revenant de cette localité, le capitaine d'Hébrail apprend qu'elle est traversée de façon intermittente par des éléments ennemis ; le même civil y a vu quelques instants auparavant un chef d'escadron du 8^e fait prisonnier avec les hommes qui l'accompagnent /11/. Ces indications sont confirmées par plusieurs personnes en automobile croisées peu après.

Afin de contrôler ces renseignements et de reconnaître la grand'route St. Blin – Chalvraines sur laquelle certains mouvements se produisent, le capitaine d'Hébrail envoie une patrouille en direction de cette route. Il prescrit en outre au peloton Contenson de se porter sur Chalvraines et de reconnaître le bois NO de cette localité.

La patrouille envoyée sur la grand'route, reçue par quelques coups de fusil, revient et donne le renseignement suivant :

« *Grand 'route occupée par nombreux éléments cyclistes et motos couchés dans les fossés ; parcourue dans le sens Chalvraines – St. Blin par des troupes en camions. »*

Un compte rendu du Ss/Lt. de Contenson arrivé simultanément signale que Chalvraines paraît fortement occupé. Il reçoit immédiatement l'ordre de s'organiser de manière à surveiller la localité et à en interdire les débouchés ; en cas d'attaque il se repliera sur Semilly.

Ne pouvant remplir sa mission sans attaquer, le capitaine d'Hébrail décide d'abord de se créer une base de départ à Semilly et de s'y mettre en état de défense. Le 3^e peloton (Lt. Lerolle) reçoit l'ordre de couvrir l'installation du 1^{er} groupe d'escadrons en s'installant aux lisières NE et SE de Semilly face aux directions dangereuses : Chalvraines et la grand'route Chalvraines – St. Blin. Il dispose pour cela de son peloton, du 2^e peloton (Maréchal des Logis chef Auclerc), d'un canon de 25 (Brigadier-Chef Vallarcher) et d'un groupe de mitrailleuses (Maréchal des Logis Demouron). A ce moment, de nombreux coups de fusil et de canon se font entendre vers Chalvraines.

Entretemps, le 2^e escadron (Lt. de Nadaillac) est arrivé à Semilly ; il y met pied à terre au milieu d'habitants et réfugiés angoissés qui les préviennent que des Allemands ont passé la nuit dans le village, que le gros de la colonne dont ils font partie est arrêté à St. Blin, et qu'ils ont prévenu de leur prochain retour.

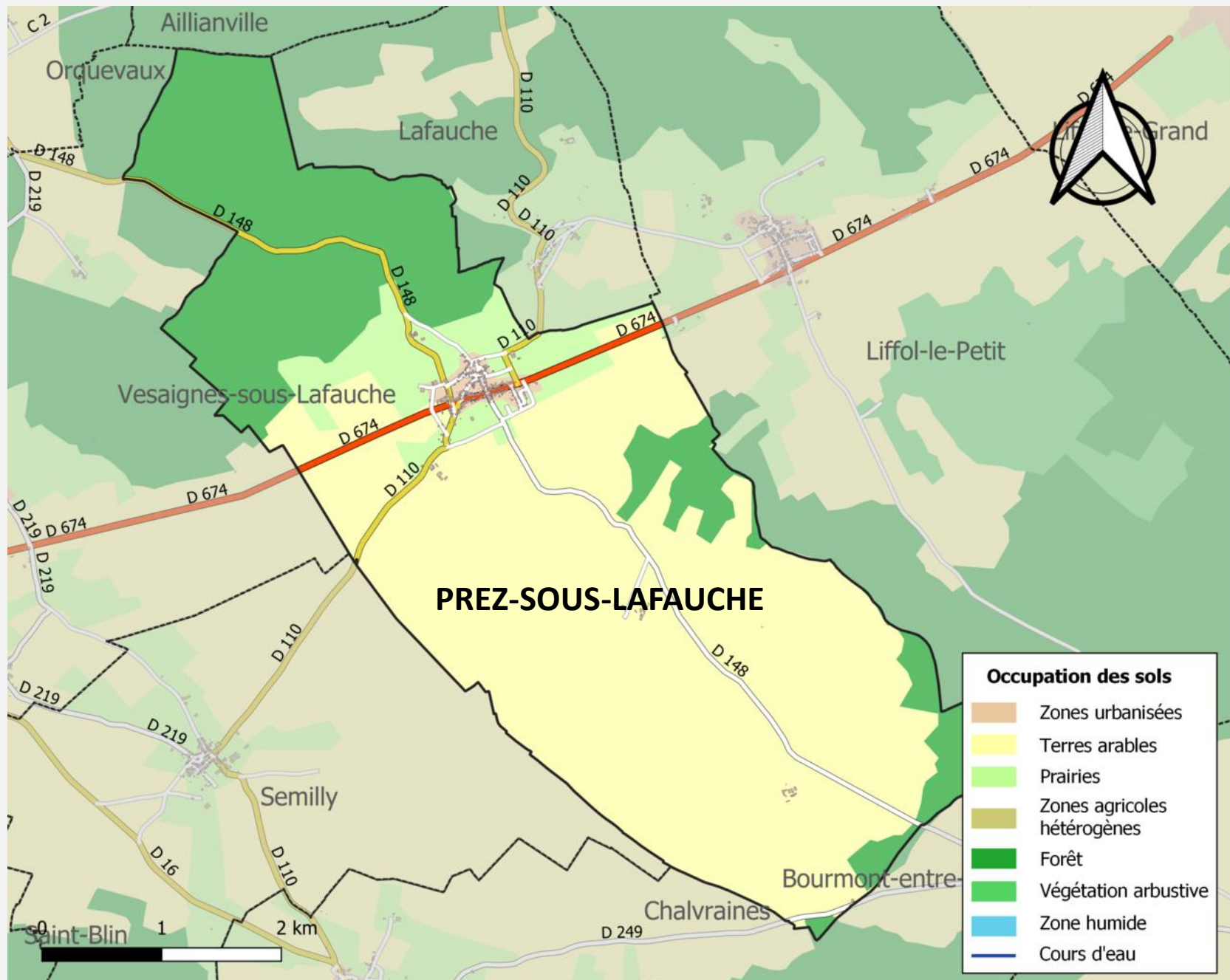
Le capitaine d'Hébrail prenant sous ses ordres l'ensemble des deux escadrons ainsi que quelques éléments d'infanterie récupérés en cours de route, donne l'ordre au 2^e escadron de défendre les sorties NO, O, et S de Semilly, tandis que le 1^{er} escadron en défendra les sorties SE, E, NE et N.

Les ordres sont à peine donnés que l'on voit le peloton Contenson se replier au galop en fourrageur sur Semilly ; un de ses groupes de combat (Maréchal des Logis chef Briot) le couvre ; il est aux prises dans le bois SE de Semilly avec des fantassins et des engins blindés. Au cours de ce repli, plusieurs hommes tombent.

Presque en même temps, le 2^e escadron, qui s'est porté immédiatement aux issues du village, voit se dessiner vers lui un mouvement en avant de troupes placées sur la route de Chalvraines – St. Blin et la fusillade s'engage.

Malheureusement, l'évacuation des chevaux haut le pied et leur établissement dans les bois au NO trop éloignés, ont été impossibles ; ils sont repliés enfermés dans les granges. Le PC du capitaine d'Hébrail s'établit dans une cave près de la route de Prez sous Lafauche. Il est à ce moment-là 7h15, le lieutenant d'Amarzit, officier de renseignements du régiment envoyé en liaison auprès du 1^{er} groupe d'escadrons, repart mettre le colonel (P.C. Ferme de Dôme) au courant de la situation.

Vers 07h30 se présentent de part et d'autre de la route Chalvraines – Semilly et à environ 7-800 mètres, plusieurs engins blindés, qui s'avancent en tirant à la mitrailleuse et au canon. Ils sont immédiatement pris à partie par le canon de 25 (brigadier-chef Vallarcher) établi à la sortie est de Semilly ; 3 sont détruits, 2 s'arrêtent et semblent désemparés. Les suivants prennent à partie le bois à 100 mètres SE de Semilly ; ils y font prisonniers le groupe de combat du Marchal des Logis Chef Briot, tous tués ou blessés /12/.



Quelques instants plus tard, se présentant devant Semilly par les deux routes venant de St. Blin, d'importants éléments blindés et motorisés. Quatre pièces de 105 ou 120 tractées sont mises en batterie près de la voie ferrée et ouvrent le feu sur Semilly ; dès la première salve, le clocher est atteint, les suivantes produisent de sérieux effets. Des balles incendiaires provenant d'une base de feux organisée au S et SO de la localité occasionnent de nombreux incendies ; plusieurs granges où stationnent les chevaux prennent feu, un certain nombre d'entre eux sont carbonisés, d'autres complètement affolés sillonnent en tous sens les rues de la localité, s'abattent sur les barricades ou sont abattus par Français et Allemands. Les blessés commencent à affluer aux deux postes de secours.

Cependant le combat s'étend. De nombreux engins blindés se présentent sur les faces S, SE et E ; ils sont accompagnés par de petits groupes d'infanterie qui n'avancent pas, cloués au sol par le tir des fusils mitrailleurs. Le peloton Lerolle qui tient la sortie SE, violemment pris par l'artillerie et les canons des chars, subit de lourdes pertes. Le Lieutenant Lerolle est tué, ses deux sous-officiers grièvement blessés. A 8h20, le capitaine d'Hébrail adresse au colonel le compte-rendu ci-après :

« 8h20 – Semilly – Je suis encerclé dans le village par des fantassins et par des chars et automitrailleuses. Avec les deux escadrons, la position n'est pas mauvaise. Une première attaque a été repoussée ; une 2^e est en voie de développement ; elle semble avoir pris le SE du village comme objectif. Le village de Chalvraines où je devais aller, est occupé par les Allemands. Le commandant de la B. a dû s'y faire prendre ainsi que conducteur et véhicule. Le feu s'est tu, les AM sont aux barricades.

Je crois que le Lieutenant Lerolle est tué ; le Maréchal des Logis Sininge est tué – quelque blessés – chevaux haut le pied assez endommagés parce que je n'ai pu les évacuer à temps.

Je continue à tenir ; tout repli est d'ailleurs impossible. Je demande autant que possible à ce qu'on observe ce que je deviens. D'après renseignements habitants, toute la nuit, des troupes motorisées sont passées avec de nombreux chars sur la route en direction de Langres. J'avais pris un 1^{er} contact à cheval sur la route de Semilly – Chalvraines puis sous le nombre des engins blindés, je me suis encerclé ici.

Ils lancent des bombes incendiaires pour nous faire sortir des abris. Le village flambe. » Signé : d'Hébrail

Le colonel a reçu vers 18h15 à la Ferme Dôme le compte-rendu du Lieutenant d'Amarzit ; à 9 heures il voit arriver le motocycliste du capitaine d'Hébrail (Cavalier Breillaud) qui, sous une violente fusillade a réussi à sortir de Semilly et à passer par Prez sous Lafauche. La situation de l'ensemble du régiment est tragique ; venir sérieusement en aide au premier groupe d'escadrons est matériellement impossible. A la ferme Dôme (P.C. du régiment) le peloton Galichon est en contact avec des motocyclistes et des automitrailleuses allemands venus de Chalvraines par la route directe ; à Prez sous Lafauche le contact est également pris, les pelotons de l'escadron du 22^e G.R.C.A. de Lafauche sont très menacés, la liaison n'a pu être réalisée avec St-Thiebault et d'autre part le régiment n'a plus de réserve disponible.

Le colonel prescrit alors au capitaine d'Aramon (2^e groupe d'escadrons) de surveiller la direction de Semilly et d'assurer quoi qu'il arrive la liaison avec le capitaine d'Hébrail, prêt à recueillir les éléments du 1^{er} groupe d'escadrons qui pourraient se replier. Il demande au capitaine d'Hébrail de poursuivre sa résistance. Un compte-rendu suivi d'une demande pressante de soutien est immédiatement envoyé à la 1^{ère} brigade de cavalerie à Pompière. Canonnade et fusillade sont très violentes, sur un vaste front.

Mais à Semilly, les événements se précipitent. Sous la violence du bombardement et devant les pertes subies, le 2^e Peloton (Maréchal des Logis Chef Auclerc /13/) est amené à effectuer un mouvement de repli ; il entraînera avec lui une partie du 3^e peloton (Lt. Lerolle) qui se dirige vers la route de Prez sous Lafauche, laissant ainsi sans protection le canon de 25, le groupe de mitrailleuses et compromet la défense du saillant SE de Semilly. Il est trop tard pour intervenir lorsque le capitaine d'Hébrail s'en aperçoit, car devant l'arrêt du feu, les Allemands progressent rapidement. Ordre est donné au canon de 25 de se replier à l'intérieur du village et au groupe de mitrailleuses de rester sur place.

Petit à petit, cependant les combats se rapprochent des faces N, E et S de Semilly ; le 2^e escadron, qui faute de temps et de connaissance des lieux n'a pu apporter sa défense en avant des lisières du village dans les vergers et les jardins, se trouve bientôt aux lisières mêmes du village, au contact avec les nombreux chars ennemis. Le 1^{er} escadron aux prises avec de nombreux chars qui détruisent les créneaux des fusils mitrailleurs établis au travers de murettes qui entourent les vergers de Semilly se replie peu à peu sur les lisières, puis dans l'intérieur de la localité. Il est environ 9h45 – 10h. Vers cette même heure, plusieurs chars pénètrent à l'intérieur de Semilly par la sortie SE très faiblement défendue, en écrasant la barricade.

Mais le cercle se resserre de plus en plus, les sorties N et S de Semilly sont à leur tour attaquées par des chars qui brisent les barricades et parviennent à l'intérieur du village. Le combat de rues commence. Les armes automatiques s'installent à l'intérieur des maisons ; rapidement elles sont reconnues et réduites impunément par des chars sur les cuirasses desquels les balles perforantes tirées à bout portant se révèlent absolument inefficaces. Des combats à la grenade s'engagent dans les rues, par les fenêtres, à l'intérieur des habitations et donnent lieu à des scènes tragiques ; c'est le Lt. de Nadaillac, réfugié au 1^{er} étage, qui lutte au pistolet et fait redescendre à coups de pieds les grenades que les Allemands lui jettent du rez-de-chaussée ; c'est le peloton Isaac qui, groupé autour de son chef, résiste farouchement dans un groupe de maisons et interdit le franchissement de la barricade détruite.

Sur le front du 1^{er} escadron, les Allemands atteignent vers 11h45 le cimetière tandis que le 2^e escadron résiste encore dans la partie sud. Le combat, dur et sauvage, se poursuit jusqu'au moment où les maisons réduites l'une après l'autre, les chars resserrent leur étreinte et finissent par amener les derniers combattants sur la place de l'église. Il est midi, le combat prend fin, il a duré depuis 6 heures.

Le combat, totalement inégal, deux escadrons à cheval contre un important détachement de la 8^e Panzerdivision, a duré plus de 6 heures.

Les officiers, très malmenés au moment de leur capture sont rassemblés sur la place de l'église /14/ ; les Allemands déclarent qu'ils vont les fusiller pour avoir fait usage de balles « dum dum ». L'arrivée d'un officier d'état-major les tire de leur fâcheuse situation ; il leur avoue les pertes considérables subies par le détachement allemand dans l'attaque de Semilly, il leur adresse ses félicitations et leur transmet celles de son chef pour « leur résistance héroïque ». « *Monsieur, ajoutez-il au capitaine d'Hébrail, vous avez bien combattu.* »

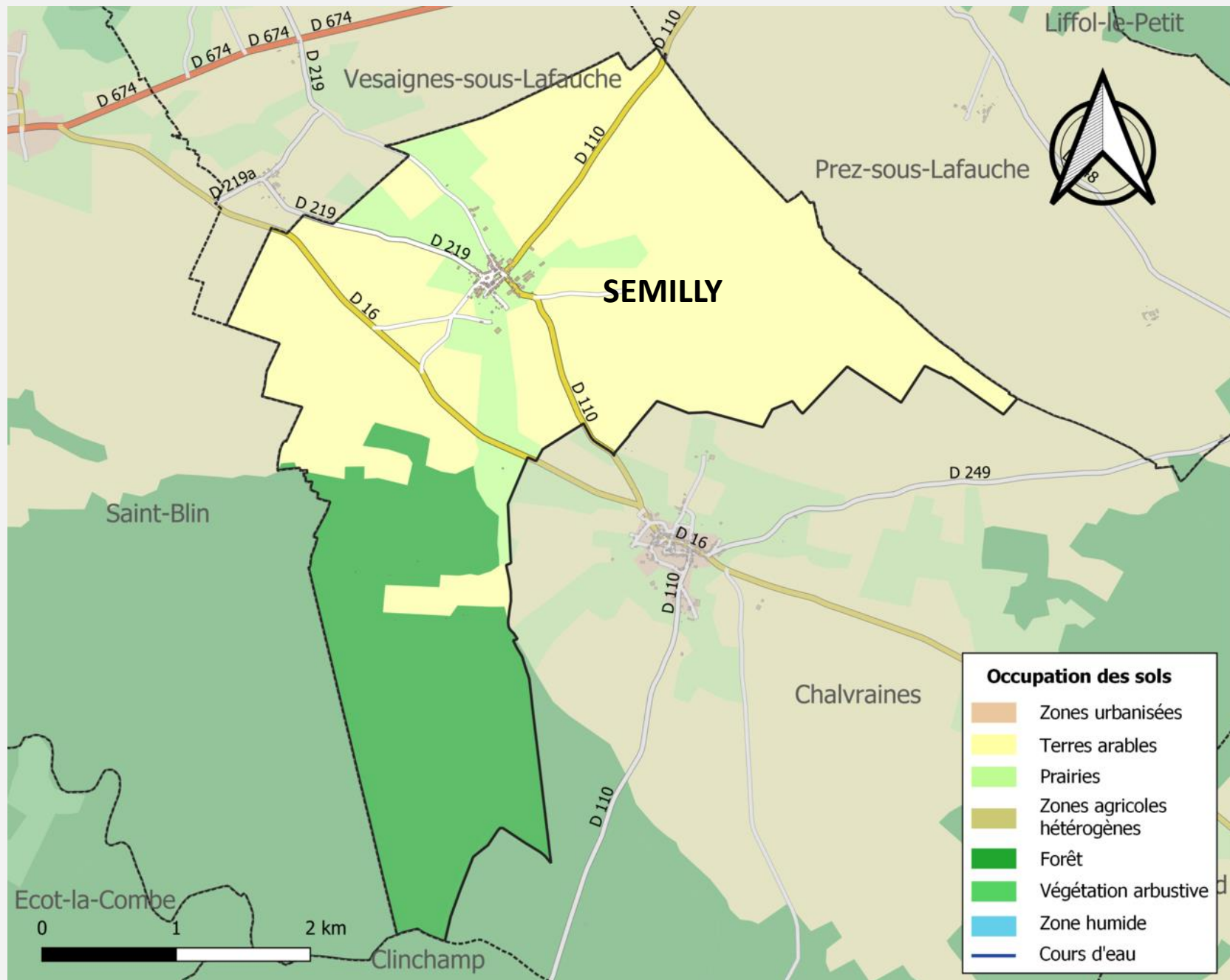
Entretemps, la situation était devenue plus calme sur le front de Prez sous Lafauche – Lafauche ; à 11h45, le capitaine d'Aramon transmettait au colonel le compte-rendu suivant du Lieutenant de Chergé (4^e escadron) :

« 11h25 – Prez-sous-Lafauche.

Je viens de recevoir les déclarations d'un cavalier du 2^e escadron, venu se réfugier ici ; d'après lui, après un très violent combat, le 2^e escadron aurait été fait prisonnier, il y aurait de part et d'autre des pertes importantes. La lutte dont le bruit parvenait ici a dû être très violente ; actuellement Semilly flambe. Les Allemands achèvent le nettoyage des maisons et des caves.

*Jusqu'ici, de mon côté, rien d'important à signaler. Seuls quelques coups de minen ou de canon sur chars sont tombés sur Prez-sous-Lafauche. »
Signé : Chergé.*

Du côté de Lafauche, le 22^e G.R.C.A. avait rétabli sa situation ; devant la Ferme Dôme, les Allemands n'avaient pas poursuivi leur action.



Après une période de calme relatif entre 12 et 16 heures, au cours de laquelle le colonel, qui s'est rendu auprès des commandants de points d'appui, les a mis au courant de la situation et a donné des ordres pour la résistance sur la ligne : bois de Chalvraines - Ferme Dôme (où le PC du régiment est maintenu) – Prez sous Lafauche – Liffol le Petit ; le combat va reprendre devant Lafauche et Prez sous Lafauche. Entretemps, le Lt. De Hédouville (officier de liaison à la brigade) apporte un ordre de repli sur la rive droite de la Meuse, laissant aux commandants de régiment, suivant leur situation particulière, le soin d'en régler l'opportunité (décrochage de jour ou de nuit).

Peu après 16 heures, le village de Lafauche est violemment pris à partie par *minen* et canons d'engins blindés embossés aux lisières des bois, qui le dominant. Vers la même heure des éléments motorisés se présentent devant Prez sous Lafauche par la route venant de Chatelmont. Le combat s'engage.

A Lafauche, les pelotons à cheval de l'escadron du 22^e G.R.C.A., après une sérieuse résistance, évacuent la localité à 17h30 et rejoignent leurs éléments de Liffol le Petit.

Devant Prez sous Lafauche la pièce de 25 du brigadier Maillard détruit un engin blindé, 2 transports de troupes, une touriste ; 4 motocyclistes se présentent à la barricade placée sur la route de Chatelmont sont abattus les mitrailleuses : 3 tués, 1 blessé prisonnier.

A 17 heures le commandant du 4^e escadron (Lieutenant de Chergé) rend compte :

« 17h05 – Prez sous Lafauche.

L'ennemi serait en forces importantes dans la région ; nombreux mouvements sur la route Orquevaux, Côte III, Leurville, Chambrancourt. 4 motocyclistes se sont présentés à la barricade placée sur la route venant de Chatelmont : 3 tués 1 aspirant blessé prisonnier. Il déclare qu'il était à l'avant-garde de voitures blindées de transport et que sa mission était de se rendre au village de Prez, puis ensuite à Neufchâteau. Impression de combats sérieux à Lafauche. De notre côté, nous tenons et tout va bien. Rien de nouveau vers Semilly. »

Signé : Chergé

De son côté, le capitaine d'Aramon (commandant le 2^e groupe d'escadrons) a rendu compte du combat engagé à Lafauche ; il a ajouté que tout était calme actuellement à Liffol le Petit et Liffol le Grand.

Le colonel prescrit alors que les unités en ligne ne rompent le combat qu'à la nuit ; il rend compte, à la 1^{ère} brigade, qu'il se repliera sur la Meuse tard dans la soirée ainsi qu'elle lui en a été laissée la latitude.

A partir de 18 heures, le combat paraît diminuer d'intensité ; vers 19 heures, le Lt. de Chergé rend compte qu'il a reçu la visite assez curieuse d'un officier allemand en voiture de tourisme munie d'un drapeau blanc ; il était accompagné d'un officier français prisonnier et d'un trompette sonnant « cessez le feu ». Reçu à la barricade par le S/Lt. Botreau Bonnetterre, l'officier allemand déclare en français :

« *Votre nouveau président du Conseil, le Maréchal Pétain a demandé la paix. Nous cessons le feu immédiatement, mais rendez-vous et livrez-nous vos armes. »*

Le Sous-Lieutenant Botreau répond simplement qu'il n'a reçu aucun ordre à ce sujet ; l'officier allemand repart.

Vers 19h30, le même parlementaire se présente à la même barricade ; sa voiture est suivie à distance de plusieurs motocyclistes et automitrailleuses ; le S/L Botreau, qui s'est porté à sa rencontre, trace de son talon une ligne sur le sable de la route et prévient que le feu sera ouvert si un combattant franchit cette ligne. Le parlementaire demande alors à être conduit auprès du commandant du point d'appui (Lieutenant de Chergé) et déclare à ce dernier : « *Notre Colonel vous donne une heure pour nous laisser le village, sans quoi nous reprenons le bombardement. »*

L'officier se retire ; un quart d'heure plus tard le même incident se reproduit et le parlementaire déclare alors au Lt. de Chergé : « *Ce n'est plus une heure mais 10 minutes ; mais j'avancerai très lentement pour que vous ayez le temps d'évacuer le village. »*

A ces injonctions le Lt. de Chergé oppose un refus courtois mais formel : « *Je n'obéis qu'aux ordres de mon Colonel, déclare-t-il, quoiqu'il arrive, nous résisterons. »*

Aucun évènement sérieux ne se produit cependant ; vers 20h30 le P.C du régiment évacue la ferme Dôme où de nouveaux engins blindés pénètrent derrière lui. Il se porte par Goncourt, complètement évacué et où il ne peut franchir la Meuse, le pont étant complètement obstrué ; sur Harreville les Chanteurs il trouve les ponts, qui étaient gardés dans l'après-midi par des éléments d'infanterie (3^e R.I.C.), abandonnés sans relève ; le Colonel y établit immédiatement le peloton Galichon.

Entretemps, vers 21 heures le 2^e groupe d'escadrons (Capitaine d'Aramon) et l'escadron du 22^e G.R.C.A., se conformant aux ordres reçus, commencent leur repli, d'abord sur leurs chevaux haut le pied. Le 2^e Groupe décroche sans difficultés ; il remonte à cheval et se porte sur Harreville les Chanteurs par Liffol le Petit, les Hauts Bois, Goncourt. Il n'est pas inquiété par l'ennemi, mais simplement bombardé au cours de la traversée de Goncourt, par des canons allemands en batterie à la Ferme Dôme, qui effectuent des tirs d'interdiction sur les importants carrefours de cette localité.

Le 17 à 23 heures, le 3^e escadron renforce aux ponts d'Harreville les Chanteurs le peloton Galichon.

Le 18 juin vers 02 heures du matin, tous les éléments constituant encore le 8^e Chasseurs, seront passés sur la rive est de la Meuse.

La journée a été rude et les émotions nombreuses pour tous. Le 2^e groupe d'escadrons n'a pu rendre au 1^{er} le « prêté » que celui-ci lui avait fait à Chagny le 15 mai, en le dégageant par une brillante entrée en ligne.

Dans la nuit du 18 au 19 juin, le régiment se reforme à l'est de la Meuse, près d'Harreville les Chanteurs.

Du 1^{er} groupe d'escadrons, il reste une cinquantaine de gradés et cavaliers qui formeront un peloton aux ordres du maréchal-des-Logis Charpentier, du 2^e escadron. Les pertes ont été lourdes, 1/3 de l'effectif serait tué ou blessé.

Le 2^e groupe reste comme auparavant, mais l'effectif des pelotons est encore amoindri. Quant à l'escadron de mitrailleuses et d'engins (capitaine René Bridoux), il a comme toujours, depuis le début de la campagne, soutenu hautement sa réputation, mais deux des meilleurs : le Mdl Demouron et le BC Villarcher manquent à l'appel.

Les pertes ennemies ont été lourdes ; il est resté immobilisé à Semilly et Chalvraines tout l'après-midi du 17 juin, il n'occupera Prez sous Lafauche et Liffol le Petit que le 18 matin, il n'atteindra la Meuse que le 18 soir.

Encore une fois, le 8^e Régiment de Chasseurs à Cheval a rempli ses missions ; il ne s'est replié que sur ordre.

HONNEUR à TOUS

Depuis la fin de la campagne, chacun s'est efforcé de recueillir sur le combat de Semilly, un ensemble de renseignements permettant de rétablir les faits de cette mémorable journée.

La mise au point présentée ci-dessus a été faite à l'aide :

- du journal des Marches et Opérations du 8^e Chasseurs à cheval tenu au jour le jour par le Lieutenant d'Amarzit ;
- des rapports du capitaine d'Hébrail et du S/Lt. Isaac /15/ ;
- des indications données de captivité par le Lieutenant de Nadaillac ;
- des comptes rendus de l'Adjudant Faucher /15/, du Maréchal-des-Logis Bernard /16/ , du Capitaine Berger /16/, du 1^{er} escadron, et du Cavalier Bordreuil /16/ du 2^e escadron ;
- des renseignements fournis par M. l'Abbé J. Masson, curé doyen de St-Blin, chargé de la desserte de Semilly ;
- de précisions données par Madame Lerolle, qui a pu assister à Semilly le 30 avril 1941 à l'exhumation de son fils, le Lieutenant Yves Lerolle/17/ tombé à Semilly le 17 juin.
- d'indications et de témoignages fournis par des gens du pays et de nombreux gradés et cavaliers du régiment.

A la date du 1^{er} août 1941, les renseignements de détails suivants peuvent être considérés comme acquis : le 1^{er} groupe d'escadrons avait engagé à Semilly 2 escadrons représentant environ un effectif de 260 hommes ; il était renforcé par 50 hommes de l'escadron de mitrailleuses.

Il a subi les pertes suivantes :

- le Lieutenant Lerolle (cf. ci-dessus), le Maréchal-des-Logis Sininge et 13 gradés ou cavaliers enterrés au cimetière de Semilly ;
- 9 tombes non identifiées se trouvent encore dans la région où seul le 8^e Chasseurs a combattu ;
- 7 sous-officiers, gradés ou cavaliers sont morts dans les hôpitaux français ou allemands des suites de leurs blessures ;
- 17 disparus n'ont pas encore donné de leurs nouvelles (certains ont été carbonisés dans les incendies).

Plus de 50 cavaliers ont été blessés ; 8 ont été rapatriés pour mutilations.

En ce qui concerne l'ennemi, identifié comme appartenant à la 8^e Panzerdivision :

- plus de 30 chars ont été comptés autour de Semilly, 5 ont été détruits ;
- en septembre 1940, avant les regroupements, les tombes de 5 officiers et 62 hommes étaient signalées sur le territoire des communes de Semilly et de Chalvraines. Plus de 100 blessés auraient été évacués dans l'après-midi du 17 juin.

Citons en terminant quelques extraits des rapports ou lettres reçus. Le S/Lt. Isaac déclare : « *Il est à souligner que bien qu'ils fussent dès le début que le combat serait sans issue, les hommes montrèrent un vraiment beau courage et firent honneur au régiment jusqu'à la fin.* »

C'est l'adjudant Faucher et plusieurs gradés et cavaliers du régiment, évadés ou rapatriés, qui parlent :

« *de leur fierté d'avoir vécu la journée du 17 juin.* »

C'est Monsieur le Curé de St-Blin qui affirme dans une lettre du 7 juillet 1941 que le souvenir du 8^e Chasseurs vit là-bas dans le cœur de tous et qu'il veille avec un soin jaloux sur ceux qui lui ont été confiés : « *Les jeunes filles de Semilly, écrit-il, se font un devoir de fleurir et d'entretenir la tombe de tous les héros du 8^e, qui reposent à l'ombre de notre église mutilée, mais déjà presque relevée de ses ruines.* »

- /1/ La relation de ces évènements a pour théâtre la zone des départements de la Meuse, des Vosges, et de la Haute-Marne qui s'étend à l'ouest de la Meuse.
- /2/ Pièces du maréchal-des-logis Dibar et du brigadier-chef Vallarcher.
- /3/ En fin de matinée, une forte patrouille motorisée a été dispersée devant Dammarie sur Saulx. Un officier et un homme ont été faits prisonniers.
- /4/ Groupe de reconnaissance du corps colonial.
- /5/ Ce groupe d'escadrons est encore en très bon état ; chaque escadron compte en moyenne 125 chevaux.
- /6/ Le 2^e groupe d'escadrons a été très éprouvé depuis le début de la campagne ; chaque escadron compte 3 pelotons de 2 groupes de combat.
- /7/ Très grosse ferme comportant d'importants corps de bâtiments ; tout y a été pillé et tout le cheptel a disparu.
- /8/ Parmi eux de nombreux jeunes enfants, exténués et pour lesquels des mères recherchent vainement du lait.
- /9/ Renseignements exacts : on apprendra plus tard que d'importants éléments allemands ont cantonné dans la nuit du 16 au 17 juin à Chalvraines.
- /10/ Le commandant de la Bastide a traversé sans incidents Semilly occupé par les allemands ; il est arrivé de nuit à Chalvraines où il s'est trouvé le jour venu au milieu d'éléments ennemis qui l'ont entouré et désarmé.
- /11/ Le renseignement est exact ; il s'agit du Commandant de la Bastide.
- /12/ Le Marchal des Logis Chef Briot a un bras emporté.
- /13/ Le maréchal de logis chef Auclerc est grièvement blessé au cours de ce mouvement, il succombera à ses blessures quelques jours plus tard.
- /14/ Il s'agit du Capitaine d'Hébrail, le Lt. de Nadaillac, des S/Lt. Isaac, de Contenson, Greze, Bernard. Certains ont eus tous leurs boutons arrachés.
- /15/ Evadé d'Allemagne.
- /16/ Rapatrié comme grand blessé.
- /17/ Le père d'Yves Lerolle, le Lieutenant François Lerolle est tombé lui-même le 29 août 1914 à Proyart (Somme) à la tête de la 9^e compagnie du 45^e bataillon de Chasseurs à pied.

LE COMBAT DE SEMILLY (Haute-Marne) 17 juin 1940

Récit de : M. DE NADAILLAC

Commandant 2^{ème} escadron du 8^e Chasseurs

le 17 juin 1990

Parti de Dannemarie sur Saulx, le mardi 16 juin après-midi à 2 heures, le 1^{er} demi-régiment est arrivé ici à 6h30 du matin, le lendemain. C'est vous dire l'état de fatigue des hommes et des chevaux, dont 15 ont lâché le pied en route et nous n'avons pas revu leurs cavaliers. Il me manquait, pour le 2^e escadron que je commandais à ce moment-là, 15 hommes, dont 2 chefs de pelotons et 3 gradés. Il faut dire que, compte-tenu des circonstances et de la précipitation que nous avons dû mettre pour nous installer, les brigadiers et brigadiers-chefs étaient parfaitement capables de placer leurs hommes, ce qu'ils ont fait. Au moment où le 1^{er} escadron, qui repoussé de Chalvraines, est arrivé ici en galopant en fourrageur dans les champs, je me suis replié, après un bref contact avec le capitaine D'HÉBRAIL, à l'intérieur du village dont j'ai gardé les sorties Ouest, Nord-Ouest et Sud-Est.

Le premier bombardement a eu lieu à 7 heures ½ et à la deuxième salve, le clocher est tombé. Je venais d'interdire au lieutenant ISAAC d'y monter comme observateur ce qui, sur le moment, lui a sauvé la vie. Il y a eu trois séries de bombardements différents au premier duquel j'ai perdu un chef de peloton sur la route qui vient de Prez sous la Fauche.

Les événements ont ensuite été extrêmement confus ; j'ai pu réussir à faire deux fois le tour des postes entre les bombardements et ensuite, lorsque les premiers chars sont entrés dans le village par cette route-ci, nous nous sommes trouvés coincés dans les maisons et nous avons fait du tir, principalement au fusil, parce-que les fusils mitrailleurs étaient inutilisables de maison à maison et dans la rue. Comme on se tirait dessus à 10 ou 15 mètres, il y a eu beaucoup plus de morts que de blessés.

Ceci a duré jusqu'à 11 heures ½, heure à laquelle personnellement, ayant épuisé les munitions du brigadier-chef dont j'avais pris l'arme, j'ai pensé qu'il était inutile de continuer à tuer tout le monde et je suis sorti me rendre devant l'église.

À ce moment-là les Allemands étaient extrêmement surexcités et dans l'emballement de leur colère, ils ont déclaré qu'ils allaient fusiller les officiers. Heureusement, peu de minutes après, est arrivé un *oberleutnant* dans un command-car qui a pris les affaires en main, nous a salué et nous a dit : « *Messieurs, vous avez bien combattu* ».

À ce moment-là, nous avons soufflé. Je voudrais en plus vous rappeler, quand-même, la disproportion des parties en présence : nous étions, tous réunis, 250 hommes armés de sabres et de mousquetons avec 3 fusils mitrailleurs par peloton. Nous ne savions pas ce qu'il y avait devant nous et les Allemands, de leur côté, provenant d'une division motorisée (en fait la 8^e Panzerdivision) avec un nombre que je ne connais pas de chars légers, mais qui devaient être au moins une douzaine, connaissaient parfaitement qui nous étions, étant donné que la première chose qu'on m'a montrée quand je suis arrivé au PC de la division, c'était l'ordre de bataille du 8^e Chasseurs, avec le nom de tous les chefs de peloton et il n'y avait pas une erreur. Leur armement était évidemment supérieur au nôtre, si bien que nous nous sommes battus désespérément et, je ne dirais pas inutilement, mais je pense qu'il était inutile de prolonger le combat.

Aussi ce que je peux vous dire sur cette journée, c'est qu'elle laisse à tous les survivants, et probablement aussi aux habitants du village qui étaient sur place, un souvenir difficile à oublier.

LE COMBAT DE SEMILLY (Haute-Marne) 17 juin 1940

Mme Marie-Louise CAILLET

Rédigé pour le Semilly-Info du 19/11/1996

Juin 1940 ! La France est en guerre depuis plusieurs mois, mais on sent qu'un changement arrive : les raids aériens sont de plus en plus fréquents ; des soldats français passent, qui nous annoncent l'avance allemande. La peur s'empare des habitants et beaucoup décident de partir et tout abandonner pour sauver leur vie. La majorité, dépassée par les troupes allemandes qui suivent le même itinéraire fera demi-tour et rentrera au village dans la nuit du 16 au 17 juin. À leur arrivée, ils trouveront un escadron de Chasseurs à cheval qui barricadaient les entrées du village, voulant venger leur commandant qui était prisonnier. Des gens tentent de les en dissuader mais ils restent sur leurs positions et installent leurs mitrailleuses aux points désignés.

Vers 6h00 du matin, réveillés par les galopades et allées et venues de toutes sortes, nous descendons, ma belle-famille, mes enfants de 30 et 11 mois et moi-même à la cave. L'attente anxieuse, oppressante commence alors. Les armes françaises crépitent, les canons allemands répondent. Le clocher est abattu ; 6 obus tombent sur la maison au cours de la bataille. Trois Chasseurs nous rejoignent au cours de la matinée. Cette atmosphère est tellement pesante, anormale, que même les petits, cependant bien jeunes, ne bougent pas. Plus tard, les appels au secours, les cris d'un malheureux, nous fendent le coeur. Deux soldats sortent, que nous ne reverrons plus...

Malheureusement pour nous, le troisième soldat reste, et lorsqu'un allemand ouvre la porte, c'est lui qu'il voit en premier, levant les bras au pied de l'escalier ; il lance alors une grenade ; nous prenons tous des éclats (sauf les enfants !) et pensons que notre dernière heure est venue. L'allemand nous ordonne de sortir ; voyant ma poitrine ensanglantée il me dit « *Soldat !* » et me laisse continuer. Un autre allemand me remet des pansements. C'est alors que je vois deux maisons qui brûlent, et plusieurs vaches et chevaux tués dans la rue. Arrivée place de l'église où se trouve déjà beaucoup de monde (réfugiés, autochtones, et soldats prisonniers) j'aperçois des mitrailleuses braquées sur la foule, prêtes à faire feu si de nouveaux soldats allemands sont tués.

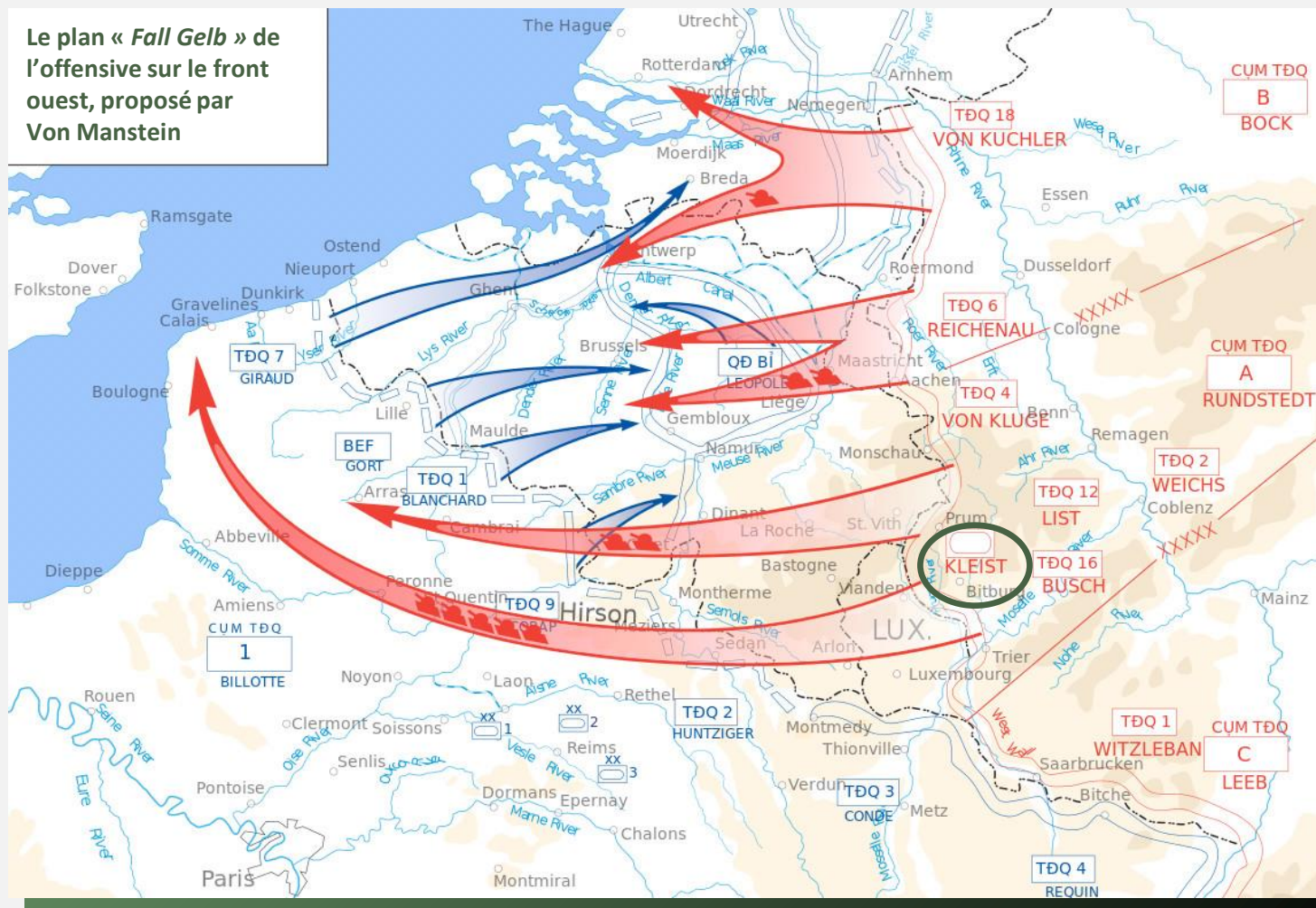
Néanmoins, dans cette ambiance tendue, alors que l'école est incendiée, les médecins allemands nous donnent les premiers soins à tous avec beaucoup d'humanité. Les soldats prisonniers seront logés et soignés à Semilly avant d'être emmenés. Dès la fin des hostilités, les hommes durent enterrer les 17 soldats tués. Le lendemain et les jours suivants, dans une puanteur insoutenable, les hommes sont transformés en fossoyeurs (chevaux et vaches tués seront enfouis dans les tranchées autour du village, creusées pour la plupart en 1939 par le 195^e RAL).

Aujourd'hui, tout cela semble bien loin, les maisons sont reconstruites, le clocher n'est plus la « tour carrée » comme l'appelaient les allemands en dérision. Il n'y a plus de tombes militaires ; pour les jeunes, c'est de l'histoire ancienne ...



IMAGES DE LA BATAILLE DE FRANCE MAI - JUIN 1940

Le plan « Fall Gelb » de l'offensive sur le front ouest, proposé par Von Manstein



Source :
wikipedia



Les chars français_ Le général J.-B. Estienne (1860-1936), surnommé « *le père des chars* » avait une vision lucide et prophétique de la guerre moderne, vision partagée par le colonel de Gaulle, qui publie en 1934 « *Vers l'armée de métier* » où il préconise SIX divisions cuirassées (DCR) dotées chacune de 500 chars... Guderian a lu ce livre.



Un exemple d'occupation des soldats français pendant la drôle de guerre : aide aux vendanges en Champagne et en Alsace, tout un symbole... Il y avait aussi les terrassements, beaucoup de terrassements, et puis le divertissement avec le théâtre des armées, André Dassary et Maurice Chevalier !



Occupation des soldats allemands pendant la drôle de guerre, après la conquête éclair de la Pologne : exercices de franchissement de zones boisées par les panzers et l'infanterie en prévision d'une offensive majeure dans les Ardennes, selon le *Fall Gelb* (plan jaune) du général Erich von Manstein, adopté par Hitler.



10 mai 5h35 _ « Dantzig »
Le mot de code est lâché, il jette le groupe d'armées B du général von Bock vers la Belgique et les Pays-Bas, tandis le *XXII. Armee-Korps* de von Rundstedt doit percer entre Sedan et Namur avec le *Panzergruppe von Kleist*, dont le *XIX. Armee-Korps* de Guderian est le fer de lance.



Le haut commandement français voyait les Ardennes comme une barrière infranchissable pour des unités blindées.
Ci-contre, Panzers II et IV en action à travers les Ardennes.



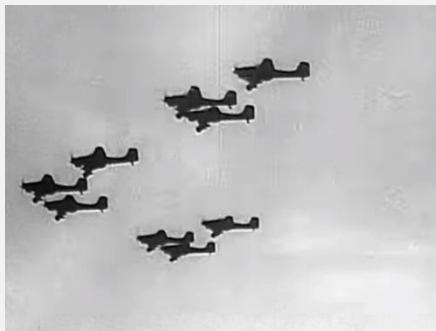
Les hommes du génie ont fait sauter tous les ponts à temps.
Les pionniers allemands ont amené les bateaux pneumatiques sur les berges de la Meuse, sous le feu de l'artillerie française.



Très redoutés depuis la Grande Guerre, les artilleurs français n'ont pas démérité, avec leurs canons de 105 modernes, et ceux de 155 long, aussi efficaces qu'en 14-18.



Les régiments d'artillerie de campagne de l'armée Huntziger ont retardé l'avance ennemie et le franchissement de la Meuse autant qu'ils ont pu, c'est-à-dire avant d'être écrasés sous les bombes de l'aviation allemande.



L'attaque en piqué des Junkers 87 (Stukas) a, comme en Pologne, des effets dévastateurs sur le moral des troupes bombardées, notamment à cause de la sirène mécanique fixée sur chaque train d'atterrissage, une sorte de « trompette de Jéricho » activée par les pilotes en phase d'attaque.



Un fois les points d'appui et groupes d'artillerie repérés par les avions d'observation, viennent les vagues de bombardiers Henkel, Dornier ou Stuka qui pilonnent les défenses françaises afin de permettre à l'offensive de se déployer. La maîtrise des airs est allemande en mai-juin 1940.



Les pionniers allemands mettent à l'eau les premiers canots pneumatiques, les troupes d'assaut vont commencer à traverser la Meuse, une fois la défense adverse très affaiblie voire anéantie par l'aviation suivie des tirs directs des canons de tous calibres vers la rive opposée...



Les fusiliers franchissent la Meuse et s'infiltrèrent immédiatement dans le mince dispositif français, contournant les point d'appui pour les prendre à revers. Après les fusiliers, un premier char va passer la Meuse dès le 13 mai au soir sur une portière montée par les pionniers. La brèche devient sérieuse.



Les pionniers commencent la construction d'un pont en deux endroits de la Meuse, il y a deux têtes de pont séparées, malgré l'artillerie française toujours active. Il y a juste le nombre d'éléments pour ces deux ouvrages, aucun n'est atteint par des obus, ils sont achevés en un temps record.



13 mai 20h40 _ Le premier Panzer de Guderian passe la Meuse. Les pont sont le cordon ombilical de l'offensive vers la côte de la Manche... les pelotons de reconnaissance motocyclistes foncent, suivis des colonnes de blindés. Le sort de la bataille de France est désormais scellé.



La peur tue _ "*Les chars arrivent*"... La panique s'empare des civils qui s'enfuient. « *D'un coup 10 millions de gens sont partis sur les routes sans savoir où ils allaient, un exode qui a causé 100 000 morts de gens qui avaient peur et il y a eu 80 000 gosses perdus et jamais retrouvés ... alors que la bataille, de la Belgique aux Ardennes, a fait 56 000 morts français !* » (Extrait de *Carnets de guerre – Covid 19*, Didier Raoult, éd. Michel Lafon 2021)



Les régiments envoyés par l'état-major, à marche forcée, pour « colmater la brèche » arrivent trop tard, leurs points de ralliement sont déjà occupés par l'ennemi, ils repartent dans l'autre sens, celui de la retraite.



Rapidement, le front est jonché de carcasses de blindés français. Les automitrailleuses sont percées comme des passeroles par les canons des Pz III et des Pz IV.



La bataille de Stonne (15-27 mai) est surnommée le « Verdun de 1940 ». Le XXI^e corps d'armée engage ses 130 blindés dont les chars B I. Le village change de camp 17 fois, mais ce sera finalement une victoire opérationnelle allemande. 7 500 soldats français sont mis hors de combat contre 26 500 allemands.



FRONT DES ARDENNES
Les généraux français (de g. à d.)
CORAP – 9^e armée
GAMELIN – général en chef
HUNTZIGER – 2^e armée



FRONT DES ARDENNES
Les généraux allemands (de g. à d.)
GUDERIAN – XIX. Armee-Korps
VON KLEIST – XXII. Armee-Korps
ROMMEL – 7^e Panzerdivision
Ses hommes disent - « *Le front passe là où se trouve Rommel...* », le futur "Renard du désert" a déjà une solide réputation de guerrier en 1940.



Le 21 juin 1940, après avoir abattu un mur du musée abritant le wagon de l'Armistice depuis 1927, les soldats allemands extraient la voiture pour l'amener à son emplacement du 11 novembre 1918, en prévision du passage de Hitler.

Le 22 juin 1940, un armistice [suspension des hostilités] est signé en forêt de Compiègne entre le représentant du Troisième Reich allemand et celui de la Troisième République française.

Délégation allemande : Rudolf HESS, Hermann GÖRING, Joachim von RIBBENTROP, l'amiral RAEDER, et le général VON BRAUCHITSCH, le général KEITEL.

Délégation française : le général HUNTZIGER, assisté du général d'aviation BERGERET, du vice-amiral LE LUC et de l'ambassadeur Léon NOËL.

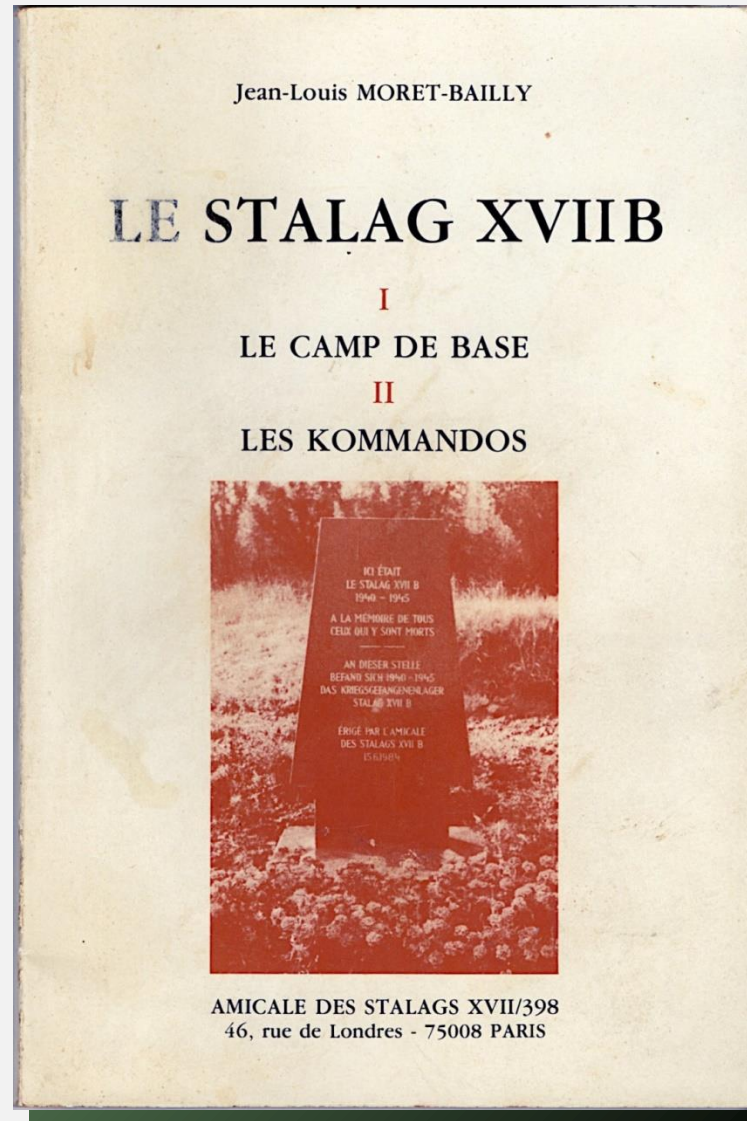
Les signataires sont KEITEL et HUNTZIGER.

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Armistice_du_22_juin_1940#Les_d%C3%A9l%C3%A9gations)

La plupart des images d'archives viennent du documentaire " Les grandes batailles - France (1939)"

(<https://www.youtube.com/watch?v=JC2zco9sRYs&t=3237s>)

CAPTIVITÉ EN AUTRICHE 1940 - 1945



LE STALAG XVII B
Jean-Louis Moret-Bailly
Amicale des Stalags XVII/398
46 rue de Londres, 75008 Paris

Jean-Louis MORET-BAILLY

LE STALAG XVII B

I

LE CAMP DE BASE

II

LES KOMMANDOS



AMICALE DES STALAGS XVII/398
46, rue de Londres - 75008 PARIS

LE

CAMP DE BASE DU STALAG XVII B

AVANT-PROPOS

Le mot *Mannschafts-Stammlager*, contracté en Stalag (camp de base pour hommes de troupes), désignait un camp affecté au commandement et à l'administration des prisonniers de guerre dans une zone donnée. Par extension, il s'appliquait à tout le secteur administré de ce centre.

La 17^e région militaire (*Wehrkreis XVII*), qui s'étendait sur les provinces de Haute et de Basse-Autriche (*Oberdonau* et *Niederdonau* pendant la période nazie), possédait un camp d'officiers à Edelbach (Oflag XVII A) et deux camps d'hommes de troupe à Kaisersteinbruch et à Gneixendorf près Krems sur le Danube (respectivement Stalags XVII A et XVII B). Ce dernier seul fait l'objet de la présente étude.

Bien que les neuf dixièmes des prisonniers immatriculés à Gneixendorf aient vécu hors du camp de base, nous avons voulu étudier seulement la société prisonnière de cette « capitale » dans son originalité. On ne saurait, en effet, faire entrer dans ce cadre limité une monographie des détachements de travail. Leur diversité s'y oppose autant que leur nombre. Certains étaient de véritables bagnes où régnaient la soumission et la peur. D'autres, sociétés retranchées, mais évolutives, douées d'une vitalité propre, différaient du camp de base comme pourraient différer entre elles une ville de province et une capitale sans femmes et sans rapports externes. Enfin, les travailleurs ruraux et certains groupes d'artisans urbains formaient des sociétés extraverties, plus floues, partiellement intégrées à la population autrichienne.

Dans l'histoire même du camp de base, nous n'avons pu qu'effleurer des aspects comme le service de santé ou la vie religieuse, comme aussi les services de l'homme de confiance général, leurs moyens d'administration et de recours, leur action juridictionnelle ; toutes questions qui mériteraient des études particulières, et sur lesquelles il existe soit une documentation d'origine, soit des témoignages (1).

(1) Nous devons remercier ici tous ceux qui nous ont offert la contribution de leurs souvenirs ou de leurs notes de captivité, en particulier MM. Bégin, Boismain, Borrel, Colas, Devineau, Dubuc, Garcia, Fortin, Jorré, Kam, Levinson, Pineau, Rousseau, Rubinstein, Théveneau, Zaslowski, et l'Amicale des Stalags XVII B et 398 dont les témoignages ont été soit utilisés ici, soit réservés pour d'autres travaux.

Nous avons utilisé d'autre part : La collection du journal le *Gai Mât* de 1941 et 1942 et les archives de l'homme de confiance général du Stalag XVII B, dont les plus anciens documents datent de janvier 1943, et que M. le directeur des Archives nationales et le Ministère des Anciens Combattants ont bien voulu mettre à notre disposition, ainsi que les rapports de la Police du camp de novembre 1940 à avril 1941.



1 – Limites de la XVIIe circonscription militaire (1938-1945).

2 – Limites du stalag XVII B de 1943 à 1945.



L'entrée du camp, double barrière gardée, double réseau de barbelés plus mirador.

I. — Genèse d'une société (juillet 1940 à juillet 1941).

Effectifs et encadrement.

En 1940, le secteur XVII B couvrait toute la Haute-Autriche et la Basse-Autriche moins Vienne et les districts au sud de cette ville. En mai 1943, la Haute-Autriche en fut détachée et forma le Stalag 398, dont le centre administratif était à Popping. Aucun document ne fournit l'effectif des prisonniers de ce secteur avant la fin de 1943. D'après des estimations approximatives, le total des Français et des Belges atteignait, en décembre 1940, 45.000 hommes. La libération des Flamands, les rapatriements massifs de Français entre 1940 et 1943, la transformation de 3.000 hommes en travailleurs civils, la création du Stalag 398, ramenèrent ce chiffre, en décembre 1943, à 18.000, dont 3.000 Belges ; mais le total des prisonniers du secteur s'était accru entre temps de 15 à 20.000 Soviétiques et 8.000 Yougoslaves. Il s'y ajouta encore 1.200 Britanniques, 1.500 Italiens, quelques centaines de Roumains et de Slovaques, et enfin 4.000 sous-officiers américains, dispensés de tout travail, gardés au camp de base de Gneixendorf et rigoureusement séparés des autres.

Pour nous en tenir au secteur XVII B, tel qu'il fut délimité après la création du 398, l'encadrement était fourni par douze compagnies dont chacune répondait des prisonniers de son territoire. Ceux-ci formaient quelque 1.000 détachements de travail (*Arbeitskommandos*) dont l'effectif variait entre la demi-douzaine et le millier.

Les services généraux, centrés à Gneixendorf, comprenaient le *P. C.* du Stalag (*Kommandantur*) avec un colonel ; l'Intendance (*Verwaltung*), qui, après 1942, eut dans le secteur ses succursales ; le Service de santé, sous l'autorité du médecin commandant Pilger, exclusivement connu parmi les prisonniers sous le surnom de « Bismarck » qui s'imposa même aux Allemands ; la Main-d'œuvre (*Arbeitseinsatz*), qui, sous les ordres d'un capitaine, décidait les mutations des hommes au travail et veillait au respect des règlements du travail ; les Loisirs, traduction imparfaite de l'allemand *Betreuung* qui évoque la sollicitude sociale et humaine du prêtre ou du médecin, et recouvrait en fait une entreprise de propagande directement rattachée aux services politiques de l'*O. K. W.* ; enfin, l'*Abwehr*, commandée de 1940 à 1945 par le major Wenglorz, qui pratiquement contrôlait ou inspirait toutes les décisions des autres services, et administrait directement la censure, le service des colis, et le *Lagerdienst* ou permanence d'interprètes (*Sonderführer*) chargés des « *publics relations* ».

Tous ces services fonctionnaient pour l'ensemble du secteur. L'administration et la garde du camp de base étaient l'affaire de la *Lagerführung*, petit état-major d'exécution, qui jouait le rôle dévolu dans les détachements au chef de détachement (*Kommandoführer*).

Le camp de base.

A 5 kilomètres de la riante petite ville de Krems, le camp de Gneixendorf alignait sur la partie la plus pauvre du plateau de Langenlois les toits noirs de ses quarante baraques. Tout autour, une double rangée de forts barbelés en quadrillage, haute de 4 mètres, complétée vers l'intérieur par un fil simple à 20 centimètres du sol ; des écriteaux avertissaient que les sentinelles tiraient sur quiconque franchissait cette limite d'approche. Sur le pourtour et dans l'axe du camp, des miradors. En 1942, ce dispositif fut renforcé par de nouvelles clôtures de barbelés enfermant chaque bataillon ou groupe de trois baraques, sans compter les réseaux qui isolaient certaines baraques dites spéciales. A l'extrémité ouest, une zone dite *Vorlager* séparait du monde extérieur, d'ailleurs désert à cet endroit, le quadrilatère des prisonniers : elle renfermait les bureaux de l'*Abwehr* et de la *Lagerführung*, la prison, le logement des médecins, l'infirmerie, et les baraquements de quarantaine destinés aux nouveaux arrivants. Les autres services allemands se trouvaient à 1 kilomètre de là, au « camp allemand » (*Truppenlager*). Au printemps de 1941 fut construit, en outre, près du camp allemand un hôpital de 300 lits pour les prisonniers du secteur et ceux de l'Oflag XVII A.

Installation.

De juillet à décembre 1940 arrivent dans cette sombre capitale de longs convois de prisonniers venus de France et de Belgique. Affamés, épuisés, souvent minés par la dysenterie, ils ont été enfermés, pendant un voyage de quatre ou cinq jours, à cinquante dans des wagons français pour *Hommes quarante*, nourris d'un morceau de pain ou de saucisse, faisant leurs besoins dans des boîtes de conserves.

A l'arrivée au *Vorlager*, ils passent sous la douche, sont tondues et fouillés : on abandonne les couteaux, stylos, objets de valeur, l'argent (car la monnaie de camp est seule autorisée). Les effets d'habillement sont inscrits sur une fiche qui, régulièrement tenue à jour, suivra le prisonnier dans tous ses déplacements. La dernière opération de quarantaine est le classement dans une des catégories fixées par les Allemands : sur interrogatoire d'un *Sonderführer*, on est déclaré Breton, ou prêtre, ou intellectuel, ou sous-officier, et affecté à la baraque correspondante. Les autres, la majorité, constitueront la masse de main-d'œuvre immédiatement disponible.

A l'accueil généralement courtois des *Sonderführer* s'oppose l'attitude rogne et hostile de certains prisonniers, en majorité Flamands belges, utilisés par les Allemands comme auxiliaires.

Une baraque.

Une fois étiqueté, métamorphosé par la tonte des cheveux et l'aspect minable des vêtements étuvés, doté d'une plaque de métal numérotée, le nouveau ressortissant du Stalag XVII B est pris en charge par le préposé allemand de sa baraque et par les prisonniers déjà investis de fon-

tions officielles : le chef de baraque (*Barackenältester*) et l'interprète. Chaque baraque, construite pour 300 hommes, est séparée en deux parties nord et sud par un lavabo spacieux. Les lits sont des cadres de bois à trois étages munis de plaques d'isorel ; les paillasses seront rapidement supprimées à cause de la vermine ; les vêtements servent d'oreiller. Deux ou trois tables et une dizaine de bancs permettent à quelques-uns de ne pas manger debout, ou assis sur leurs lits. Pas de plafonds : en hiver, l'humidité ruisselle sur les occupants des étages supérieurs, privilégiés cependant, car ils bénéficient des faibles ampoules électriques commandées de l'extérieur par les Allemands. Le chauffage est assuré par un énorme poêle de faïence, dont le manque de combustible fera, à partir de 1942 surtout, un simple figurant. Le climat du plateau est rude, et jamais, au cœur de l'hiver, la température ne sera supportable. Chaque demi-baraque possède une fosse d'aisances à usage nocturne (car après le couvre-feu il y a danger de mort à sortir). Le jour, les prisonniers préfèrent les vastes latrines couvertes dont chaque bataillon est doté : c'est là que furent prononcées, dans la quiétude et la concorde, les plus définitives sentences sur la fortune des guerres et le destin des peuples, là que furent révélées, à chaque lunaison, la mort de Hitler et l'entrée en guerre de la Turquie.

Jusqu'au printemps de 1941, le camp prévu pour 12.000 hommes en abrite au moins 20.000. Des milliers d'hommes dorment à même le sol ou dans les lavabos, à côté de leur petit baluchon qu'il faut garder des voleurs, piétinés par les promeneurs nocturnes, dans la boue gluante amenée du dehors. Seuls les privilégiés qui occupent un lit peuvent y aménager un recoin où chaque objet trouve sa place, havre familial dont l'abandon n'allait jamais sans un vrai déchirement.

Une journée.

À 6 heures, le réveil est hurlé par le préposé allemand, lentement, très lentement obéi. L'appel a lieu dehors et dure au moins trente minutes, quelquefois deux ou trois heures. Dans tous les camps d'Allemagne, les prisonniers ont salué chaque jour de leurs quolibets la congénitale inaptitude du soldat allemand à compter jusqu'à cinq. L'opération est recommencée jusqu'à ce que les chiffres vraisemblablement faux donnés par les baraques aux bataillons, par les bataillons à la *Lagerführung*, donnent enfin un total réputé exact : alors, au coup de sifflet de *Trompe-la-Mort*, l'adjudant-major, les hommes peuvent se disperser.

Ceux qui travaillent s'éloignent dans un ordre que les hurlements des *pointus* (sentinelles porteuses du fusil, baïonnette au canon) ne parviennent pas à rendre martial ; mais on vit parfois un sous-officier français s'emparer du commandement et obtenir aussitôt un alignement impeccable et une allure cadencée ; ces démonstrations de gala étaient destinées à l'édification des *Chleuhs*.

Les oisifs peuvent à volonté chercher leurs poux, jouer au bridge, lire — car il existe une bibliothèque fort bien fournie — ou suivre le cours d'allemand fait par deux *Sonderführer* selon une méthode parfaitement absurde. Mais le

passé-temps général est la discussion en groupe animés sur les responsabilités de la défaite et l'issue probable de la guerre ; un autre sujet de conversation très prisé est la gastronomie : avec un véritable sadisme, on évoque le bifeck-frites ou les quenelles à la Nantua. La faim, obsession de chaque minute, commande les pensées et les rêves.

La nourriture.

Les rations alimentaires théoriques s'établissent ainsi ; par homme et par semaine : pain : 2.425 gr. ; viande (cheval ou abats) : 250 gr. ; graisse : 218 gr. ; pommes de terre : 2.800 gr. ; farinacés : 150 gr. ; sucre : 175 gr. ; marmelade : 175 gr. ; fromage, légumes : « suivant les arrivages ».

En fait, ces rations aboutissaient aux prestations suivantes :

Petit déjeuner : une décoction de glands ou d'épluchures de pommes saccharinées, appelée thé par les Allemands, et par les prisonniers *bibine* ; elle servira pour la barbe et les bains de pieds quand les colis familiaux permettront de la dédaigner.

Repas de midi : une soupe, la *grayette*, contenant des pommes de terre fourragères ou des rutabagas non épluchés, des fanes de betteraves et des orties ; dans ce brouet terreux, quelques cartilages figuraient la viande et, fort convoités, faisaient l'objet d'une répartition minutieuse ; le tout était distribué dans des seaux de 20 litres.

Repas du soir : nouvelle décoction appelée officiellement café, avec un cube de margarine synthétique ou un petit cylindre de médiocre saucisse. La ration journalière de pain était perçue en une seule fois, et la famine était telle que la plupart l'engloutissaient aussitôt. La qualité de ce pain, comme la quantité, a beaucoup varié : en 1944, on ne percevait plus qu'environ 100 grammes d'une matière noirâtre, friable, indéfinissable. En revanche, les aliments préparés à la cuisine se sont améliorés : au printemps de 1941, la police du camp obtint l'épluchage préalable des pommes de terre en dépit du médecin-chef « Bismarck », qui vantait fort les vertus des épluchures et recommandait paternellement aux prisonniers de n'en point dédaigner la richesse en vitamines.

Le rôle des prisonniers employés aux cuisines se bornait à jeter dans de vastes chaudrons toutes les denrées du jour, et à faire bouillir, si bien que certaines denrées qui eussent été consommables se dissolvaient dans un magma repoussant dont il fallait jeter la moitié, ce qui prouvait bien que les prisonniers n'avaient pas faim. Au surplus, la viande perçue pour les prisonniers se dispersait en un trafic quotidien. Le chef de service allemand des cuisines fut surpris un jour, par un prisonnier, fourrant dans sa serviette un gros quartier de cheval ; dénoncé, il disparut du camp, mais le trafic se faisait aussi aux échelons supérieurs, et sur une plus vaste échelle. Ainsi l'intendance prétendait que la ration de sucre se trouvait dans le « thé » et le « café », de toute évidence saccharimés. En 1944 seulement, l'homme de confiance général obtint par surprise la perception en nature du sucre ; mais le responsable de la nourriture, l'in-

tendant Gjuran, essaya ensuite de revenir au système antérieur, sans aucun argument et avec une insistance qui donnait à penser.

Les doléances relatives à la nourriture remplissaient les entretiens entre le colonel et les hommes de confiance. Les Allemands expliquaient que, conformément à la Convention sur le traitement des prisonniers de guerre, nous recevions les rations des troupes allemandes de dépôt, mais qu'il était prévu pour ces troupes deux types de rations, le plus faible étant naturellement applicable aux prisonniers de guerre. Jamais on ne sut quelles troupes de dépôt touchaient la ration faible. Les prisonniers se lassèrent bientôt de ce dialogue de sourds et, quand les envois de France augmentèrent, n'empruntèrent à l'ordinaire que le pain, la margarine et les quelques pommes de terre restées par hasard entières dans les seaux.

Il importe de noter que, même pendant la grande famine de 1940, les distributions se déroulaient généralement dans l'ordre. Le chef de baraque, observé par cent paires d'yeux impatients, devait montrer une rigoureuse équité, et l'on en vit qui, sur des balances de fortune, pesaient les miettes de pain.

La population.

La première population du camp était un agrégat confus et inorganique, sans autre lien qu'une cohabitation fortuite. Peu à peu, des lignes de force apparaîtront, qui dégageront une mentalité commune et définiront une attitude; une opinion publique sera nettement dessinée au printemps de 1941; mais, jusque-là, chacun est individuellement soumis à l'événement; très peu savent que les prisonniers ont des droits et, de ceux-là, nul ne songe à revendiquer. A côté du petit nombre des employés permanents, Flamands belges en majorité, ce n'est qu'une masse désœuvrée de Français, de Wallons, de Polonais, de Musulmans d'Afrique du Nord et d'Espagnols.

Français et Wallons sont indistinctement mêlés. Beaucoup de Wallons tentent de se faire inscrire comme Flamands par le commissaire belge qui visite les camps — et qui ne s'en laisse pas conter. Après le départ des derniers Flamands en décembre 1940, il reste aux Belges la ressource de se faire rapatrier comme *Volksdeutsche*, s'ils sont originaires de la province d'Arlon; mais c'est là, aux yeux de la plupart, une trahison, comme aux yeux des Français le départ des Bretons, dont une poignée ne refusa pas d'être libérée en octobre. Des espoirs plus avouables s'offrent aux francophones: ils peuvent partir comme malades, ou sur des titres professionnels. Dans le cortège de fléaux que leur font la faim, le froid, la vermine, la boue, le manque de nouvelles familiales, les Français et les Belges n'abandonnent l'espoir d'un écrasement rapide de l'Allemagne que pour saisir celui d'une libération anticipée. On ne songe pas encore à l'évasion et la société du camp n'est pas assez évoluée pour fixer chacun dans une attitude libératrice.

De tels espoirs étaient refusés aux autres. Les Nord-Africains ne firent à Gneixendorf qu'un séjour éphémère et furent transférés à la fin de l'été dans un camp près de Bordeaux. Les Espagnols n'étaient pas des prisonniers de guerre; c'étaient des internés que les autorités françaises avaient livrés aux Allemands. Ils ne fréquentaient guère les Français, leur étaient même assez hostiles et faisaient sur les conditions de leur captivité en France et en Allemagne des comparaisons peu flatteuses pour nous. Vraies ou fausses, leurs appréciations durent être révisées, car les malheureux furent envoyés à Mauthausen au début de 1941.

Les Polonais étaient, en fait et en droit, séparés en deux groupes. Ceux qui avaient combattu en France, soit parce qu'ils y étaient fixés avant les hostilités, soit parce qu'ils avaient quitté leur pays vaincu pour venir continuer la lutte en 1939, étaient considérés comme prisonniers français sous l'appellation de « Polonais de l'Ouest ». Leurs compatriotes capturés en Pologne étaient les « Polonais de l'Est »; c'était un noyau demeuré réfractaire à la transformation en travailleurs civils. Leurs rapports avec les Français étaient en général excellents. On admirait en eux une grande fierté, une forte discipline interne, un patriotisme indestructible. Le miracle de leurs uniformes nets, de leurs bottes reluisantes, de leurs baraques décorées, contrastait avec le débraillé systématique des Français.

Les institutions.

Les ateliers du camp allemand, les fichiers, les services des lettres et des colis utilisaient principalement des prisonniers. Ce personnel touchait un salaire uniforme de 70 pfennigs par jour, qui permettait d'acheter les menus objets de la cantine ou des livres allemands (art, tourisme, folklore), exposés à la bibliothèque. Ou bien, malgré la défense, on pouvait faire acheter en ville par un gardien complaisant (et il n'en manquait pas parmi les Autrichiens) quelques denrées précieuses comme ce vinaigre synthétique propice à la consommation des pissenlits que les corvées extérieures cueillaient.

La police du camp mérite parmi toutes ces institutions une attention particulière, non seulement à cause de son importance pour l'évolution de la société prisonnière, mais parce qu'elle nous a laissé les seuls documents d'origine sur le camp de base avant juillet 1941. Elle devait être un simple service d'ordre sous l'autorité de la *Lagerführung*, qui en désignait les membres sur la proposition du chef de la police. Ce personnage perdra beaucoup de son importance quand l'institution des hommes de confiance fonctionnera conformément au droit; mais, en 1940, la Convention dite de Genève n'était qu'un mythe, et les trois hommes de confiance — français, belge, polonais — désignés par les Allemands, ignoraient leurs attributions. Du représentant des Français, un adjudant, nul, sauf les Allemands, ne songeait à utiliser les services. Or, la police du



L'entrée du camp à Gneixendorf (hiver 1942).

camp était en contact permanent avec toutes les baraques et, d'autre part, avec la *Lagerführung* et les *Sonderführer*. Ses agents au brassard rouge assuraient le service d'ordre aux cuisines et en plusieurs autres points du camp ; l'un d'eux était affecté à chaque bataillon comme agent de liaison entre les baraques et les bureaux allemands ; pour pénétrer en certains points du *Vorlager*, il fallait être accompagné d'un policier, qui jouait le rôle d'huissier et de coupe-file. Ainsi se croisaient dans la baraque de la police tous les courants de liaisons ; elle devint rapidement un bureau de réclamations et de renseignements pour les prisonniers (1).

Le premier chef de la police fut un Flamand, dont l'âme d'argousin apparait dans ses rapports : « J'ai l'honneur de vous signaler que le Juif belge wallon M. a tenté à plusieurs reprises de se faire passer pour Flamand, dans le but d'être inscrit sur la liste des prisonniers flamands en instance de rapatriement. Il a déjà importuné le *Sonderführer* Travnick et plus récemment encore le commissaire belge-flamand, auquel il n'a pas hésité à produire des documents reconnus faux. » (27 novembre 1940.) Et ceci : « Ce jour à 18 heures 30, au cours d'une ronde à la baraque 8, nous avons saisi les objets ci-après : 1° sur le prisonnier Pyzylucki Josef, un stylo Parker ; 2° sur le prisonnier Klupinki Ludwick, un stylo ordinaire » (4 décembre). Heureusement, les Allemands étaient moins zélés : le 6 décembre, « le juif belge-wallon M. », impuni, s'est à nouveau présenté devant le commissaire flamand, et W. demande « que l'on notifie une fois pour toutes à l'intéressé qu'il ait à s'abstenir de pareilles démarches ». Ce qui, croyons-nous savoir, n'a pas été fait. Car, à cette époque, les Allemands ne cherchaient pas encore à utiliser la police comme instrument politique. Jusqu'à l'arrivée d'un officier de la *Gestapo* dont nous parlerons plus loin, l'*Abwehr* se bornait à des tracasseries préventives contre les évasions, la propagande antiallemande, le sabotage. Le recensement des Juifs sera entrepris plus tard et assez mollement. Quant aux officiers de la *Lagerführung*, ni à cette époque ni par la suite, ils ne se sont départis d'une attitude parfaitement correcte envers les prisonniers (2). L'attitude du chef de la police relevait plutôt de l'inconscience que de la trahison intéressée. Il montra beaucoup d'obstination dans des initiatives qui ne bénéficiaient qu'aux prisonniers, comme l'amélioration du service postal. Mais les policiers flamands rivalisaient d'empressement dans les saisies d'objets prohibés et la police était profondément détestée.

A mesure que les Flamands étaient rapatriés, le chef de la police recrutait des Français, pour la plupart sous-officiers de carrière, sans exiger d'eux une conception de la police conforme à la sienne ; enfin, rapatrié lui-même le 10 décembre, il proposa comme successeur un ingénieur français, Roger Horeau, qui allait transformer ce service et mener à bien une difficile besogne d'assainissement du camp.

Car, parmi les quotidiennes réclamations individuelles (plaque matriculaire perdue, effets laissés dans un détachement à l'occasion d'une mutation, objets confisqués abusivement lors d'une fouille allemande), on relève surtout à partir de novembre d'innombrables déclarations de vols. Ce fléau fut la consé-

(1) Toutes les demandes qu'elle transmettait faisaient l'objet de rapports écrits dont nous possédons les 390 minutes du 27 octobre 1940 au 1^{er} mai 1941.

(2) Deux officiers de la *Lagerführung*, le capitaine Schweiger et le lieutenant Killian, très connus parmi les prisonniers pour leur courtoisie tout autrichienne et leur humanité, furent arrêtés par les S. S. en 1945 et pendus en public à Krems. Deux adjudants du même service furent fusillés.

quence du surpeuplement du camp par la masse d'hommes renvoyés des détachements après la moisson et la vendange. Horeau réalisa des mesures préventives : il obtint qu'un policier fût placé la nuit dans les baraques les plus infestées et, selon ses rapports, les vols diminuèrent aussitôt. La plus grave affaire fut celle de mars 1941 : la police découvrit une bande organisée pour le détournement, le recel et la vente des colis individuels ; les chefs furent punis de forteresse par les Allemands et le successeur d'Horeau obtint que le personnel de la *Paprü* (*Paketprüfung*, contrôle des colis) fût recruté parmi ses candidats ; les vols de colis disparurent alors définitivement. En même temps, la police surveillait des chefs de baraque prévaricateurs, qui vendaient, parfois à un Allemand, le pain, le savon, plus tard les biscuits « Croix-Rouge » de leurs administrés. Contre ces agissements, l'intervention de quelques gaillards musclés eût été la meilleure méthode ; mais les prisonniers ne songeaient qu'à la police, qui livrait le coupable aux Allemands. Ceux-ci faisaient preuve d'une certaine inertie : il fallut trois rapports contre un chef de baraque indélicat pour qu'ils consentissent à le remplacer par le candidat du chef de la police.

Les abus de pouvoirs des Allemands n'étaient pas oubliés : à l'occasion des fouilles, certains soldats saisissaient des objets autorisés et chaque perquisition générale entraînait un déluge de réclamations.

Enfin, la police assumait largement le rôle de l'homme de confiance. Ses rapports déterminèrent une amélioration de la nourriture. Elle transmit des plaintes concernant le régime de certaines corvées ; elle proposa et réalisa de grands perfectionnements au service postal. Son action dépassa bientôt le cadre du camp de base. Les hommes des détachements de passage à Gneixendorf y déposaient leurs doléances ; quiconque voulait parler à un officier allemand s'adressait à l'interprète de la police, qui l'accompagnait et plaidait pour lui. L'homme de confiance n'avait pas d'interprète et communiquait avec les services allemands par le truchement d'un *Sonderführer*, ce qui rebutait les hommes. Au surplus, il ne comprenait rien aux attributions des différents bureaux et tenait à sa tranquillité.

Avec les *Schreiber*, employés aux fichiers allemands, les hommes de la *Paprü* et ceux de la poste aux lettres constituaient le gros de l'effectif permanent du camp. Les premières lettres arrivèrent dès l'été, les premiers colis en octobre. On pouvait rester des mois sans lettres, et en recevoir un beau jour une dizaine : la poste eut à trier, au début, jusqu'à 30.000 lettres par jour et il fallait chercher la position du destinataire d'après son numéro matricule. Trouver le destinataire d'une lettre parmi les 20.000 prisonniers du camp de base était du ressort de la police, qui établit ses propres fichiers et s'efforça d'obtenir des chefs de baraque un contrôle journalier des mutations, car on changeait de baraque assez souvent.

Les Allemands s'intéressaient peu à ces problèmes. En février 1941, le chef de la police leur signale que chaque jour 60 % des lettres ne trouvent pas leur destinataire ; le 12 mars, ayant demandé qu'un employé des colis se tienne en permanence auprès de lui pour diligenter au mieux les réclamations, il rapporte qu'en un après-midi, 175 cas ont été examinés. Le 24 avril, il note des

anomalies dans la distribution des formules de lettres et demande à en être chargé, ce qui fut fait longtemps après, à la suite de maintes réclamations nouvelles. En juin, la situation était normale ; chaque prisonnier percevait sa dotation mensuelle de deux lettres, deux cartes, deux étiquettes-colis, et recevait son courrier assez régulièrement. Les lettres étaient censurées à Vienne ; tantôt les passages refusés étaient caviardés, tantôt la lettre litigieuse revenait à l'expéditeur avec le motif.

Le tri des colis occupait de 120 à 150 prisonniers. Du 1^{er} novembre 1940 au 1^{er} juillet 1941, ils manipulèrent 800.000 paquets. Ce service obligeait l'*Abwehr* à un énorme dispositif de contrôle : il fallait réduire en morceaux le chocolat, ouvrir les conserves pour empêcher les réserves de vivres propices aux évasions, remettre les livres à la censure, confisquer les lettres, les médicaments, les boissons alcoolisées, les cartes géographiques. A partir de 1941, les boîtes de conserves marquées au matricule du propriétaire furent rangées dans un dépôt où elles n'étaient ouvertes et livrées qu'à la demande de l'intéressé.

L'Abwehr et les fouilles.

Cette manie de sonder persista jusqu'aux derniers jours : le 6 avril 1945, alors que les troupes soviétiques entraient à Saint-Pölten, et que l'aviation anglaise pilonnait Krems, le major Wenglorz refusait encore de laisser prendre les conserves intactes.

D'ailleurs, durant toute la captivité, on était fouillé à l'entrée au camp, fouillé à la sortie, fouillé dans les baraques. Le moindre bout de papier non visé par la censure était considéré comme suspect. Des perquisitions générales avaient lieu en moyenne une fois par mois en 1940, 1941 et 1942, un peu moins souvent ensuite. Peu efficaces, car le secret n'en était jamais bien gardé, elles étaient irritantes, surtout quand les Allemands ordonnaient un changement de baraques dans tout le camp à la fois, pour neutraliser les cachettes pratiquées dans le bois des lits et dans les planchers. Ni la police ni les bureaux des hommes de confiance n'étaient épargnés. L'*Abwehr* allait jusqu'à interdire les listes de noms et d'adresses, par crainte des conspirations, et c'est pourquoi les hommes de confiance ne purent jamais tenir un fichier alphabétique des prisonniers du secteur ; seuls étaient autorisés les classements par numéros sans adresses civiles.

D'abord pratiquées par les troupes de garde, ces perquisitions furent confiées, vers la fin de 1941, à une équipe spécialisée conduite par un inspecteur de police. Parfois aussi c'étaient des commandos de la *Gestapo* de Saint-Pölten ou de Krems ; mais ils s'en allaient toujours bredouilles, car les troupes du camp et même l'*Abwehr* se montraient contre eux presque ouvertement solidaires des prisonniers ; et l'on apprit, en 1944, qu'une descente de ces spécialistes étant annoncée, le colonel Kühn avait fait savoir à ses officiers « qu'il n'était pas nécessaire d'aider les policiers, car ils connaissent leur travail ».

Service de santé.

Une douzaine de médecins français et deux polonais prirent en charge, en 1940, l'état sanitaire du camp, sous le contrôle du médecin-chef « Bismarck » et de ses assistants. Privés de tout moyen, ils durent d'abord se contenter de distribuer des exemptions de travail que les Allemands reconnaissaient, pourvu qu'il n'y eût pas d'inflation. Les malades les plus graves étaient admis à l'infirmerie et proposés pour le rapatriement ; mais l'infirmerie ne suffisait pas, et il fallut la doubler d'une baraque ordinaire. Peu à peu, la *Croix-Rouge internationale* fournit des médicaments. En mai 1941, la construction de l'hôpital permit des soins plus sérieux. Les médecins prisonniers, pour la plupart français, qui le dirigèrent de 1941 à 1945 s'imposèrent autant au respect des Allemands qu'à la reconnaissance des prisonniers. Le service chirurgical du D^r Kiszelnik, en particulier, sauva par des simulacres d'opérations autant de camarades menacés de condamnations graves qu'il en guérit par des opérations réelles. Quiconque était admis à l'hôpital avait de grandes chances d'être un jour admis au rapatriement comme inapte. Les fraudes de nos médecins étaient facilitées par la médiocrité de « Bismarck » et de ses assistants : le seul de ceux-ci qui fût un médecin de valeur, le D^r Werner Mayer, entretenait avec ses confrères français les rapports les plus amicaux et s'interdisait d'infirmer leurs propositions.

Les poux.

Mais « Bismarck » était principalement connu au camp pour sa guerre contre le pou, ce compagnon tenace de tous les prisonniers. Son action consistait en ce que les hommes étaient envoyés à la désinfection par baraques entières, avec tonte des cheveux obligatoire. Pendant qu'on passait sous la douche, les vêtements étaient étuvés par ballots individuels marqués de la plaque matriculaire. Comme les étuves étaient de faible capacité, il n'y avait pas de synchronisme entre les deux opérations, et les hommes nus s'entassaient parfois pour une demi-journée dans le local terminal où devaient aboutir les vêtements ; le record fut de dix-huit heures. Ce service fonctionnait jour et nuit. Quand une baraque passait sous la douche, une autre était appelée et attendait son tour dehors, si bien qu'on pouvait être réveillé au cœur de la nuit. Ces réveils brusques et ces attentes rendaient la désinfection odieuse. Elle était au surplus inopérante : le local terminal était rempli de poux en chômage qui, eux aussi, attendaient.

Au bout d'un an de ce régime, il y avait encore des poux au camp. Ils disparurent assez brusquement au début de 1942.

Élévation du niveau de vie.

L'effrayant entassement humain de ce premier hiver perdit beaucoup



L'allée centrale du camp.

substance d'une plus grande société, cohérente et aux fonctions différenciées.

Nouvelles influences.

A partir de l'automne arrivèrent une masse de prisonniers, retenus jusque-là dans les *Frontstalags* de France. Notoirement trompés par les Allemands, qui dans plusieurs camps avaient annoncé une libération générale des *Frontstalags*, regrettant d'avoir par crédulité négligé une évacuation facile, ils étaient solidement prémunis contre toute idée de collaboration. D'ailleurs, ils avaient vu en France le pillage légal déclenché par le mark à 20 francs ; ils avaient su l'échec de la bataille d'Angleterre ; la défaite finale de l'Allemagne ne faisait pour eux aucun doute. Durant le voyage, les gares allemandes avaient entendu de vibrantes « Marseillaises » surgir de leurs wagons cadencés : ils n'étaient pas résignés. Leur entrée au camp apporta, avec des cigarettes, denrée rarissime, des nouvelles de France et l'exemple d'une attitude résolue.

Cette bouffée d'air frais renforça un courant d'opinion représenté surtout par les prêtres et les intellectuels, désœuvrés dans leurs deux baraques. Cette population stable et homogène fut la source d'une résistance qui orienta pour toujours l'esprit du camp. Prêtres et intellectuels se fréquentaient beaucoup, érigeaient en canulars l'appel, les fouilles, la désinfection ; faisaient des chansons sur le pou, sur la grayette, sur « Bismarck », objet suprême de tous les brocards avec ses épilures vitaminées. Ces turbulentes baraques formaient aussi des foyers culturels où les oisifs trouvaient un remède à l'ennui : on y faisait des conférences, en présence d'un censeur bien entendu, car la moindre manifestation culturelle, religieuse, sportive, devait être déclarée à l'avance à la « *Betreuung* » ; mais les conférenciers rivalisaient d'astuce, et chacun fourbissait avec soin les pointes qui échapperaient au *Sonderführer* de service. Un agrégé d'histoire, par exemple, avait insisté avec une grande simplicité sur les hommes d'État « de Gaule » et les généraux « de Gaule ». Le soir, ces allusions étaient célébrées à gorges chaudes comme des victoires.

A l'instigation de la *Betreuung* qui appliquait un ordre de Berlin, une Université fut créée au début de 1941. Les baraques de prêtres et d'intellectuels abritaient suffisamment d'enseignants pour occuper des chaires de langues, de latin, de philosophie, d'histoire, de mathématiques. Les cours avaient lieu dans une baraque vidée de ses lits et sommairement dotée de bancs et de tableaux noirs. Mais les Allemands ne tardèrent pas à découvrir l'inconvénient de l'Université : elle donnait trop d'intérêt à la vie du camp et enlevait tout attrait au départ en détachement, que beaucoup envisageaient au printemps comme un moyen de mieux manger et, si possible, de voir des femmes. En mai 1941, prêtres et intellectuels furent transférés au stalag XII A ; c'était, encore que les

Allemands s'en défendissent, la fin de l'Université. Mais beaucoup avaient pris entre temps des emplois au camp et ne furent pas du convoi, assurant ainsi la permanence d'un optimisme à toute épreuve et d'une définitive hostilité à toute compromission avec nos gardiens.

Loisirs.

L'institution la plus importante de ce début de captivité fut le théâtre. Pendant l'hiver, quelques prisonniers, acteurs de profession ou amateurs expérimentés, jouaient des sketches ou des farces de leur répertoire, puis des revues composées au camp (où l'on retrouvait toujours le pou et « Bismarck »). On jouait le soir dans les baraques, quand les hommes des corvées et des services fournissaient un public émerveillé. Dès ces humbles débuts, le théâtre du camp a reçu des professionnels qui l'animalaient un respect de l'art, un refus de la facilité qui devaient faire briller d'un éclat sans pareil les réalisations françaises du camp. La détente qu'il apportait presque chaque soir empêcha les faméliques habitants du XVII B de sombrer dans l'abattement. En avril, la *Betreuung* fit aménager en salle de spectacle une demi-baraque, « la sept ». Une troupe permanente fut constituée, ainsi qu'un orchestre auquel des instruments furent progressivement fournis par l'*Union chrétienne des Jeunes Gens* (qui envoyait aussi des jeux et du matériel de sport). Acteurs et musiciens formaient un détachement de travail et devaient, moyennant le salaire des employés du camp, fournir des prestations réglées en accord avec les Allemands : six représentations et deux concerts symphoniques par semaine. Les spectacles de variétés alternaient avec les comédies. Comme la salle ne contenait que 300 places, les billets d'entrée, gratuits, étaient distribués par la police aux chefs de baraques, au prorata de leurs effectifs, et le spectacle restait à l'affiche le temps nécessaire pour que chaque prisonnier pût le voir. Dès lors, des loisirs de haute qualité embellirent la vie du camp, et les exigences inflexibles du directeur de la troupe comme du chef d'orchestre tendaient à un perfectionnement constant qui formait le goût du public.

Les Allemands ne fournirent que les costumes et les maquillages, en prenant bien soin de reprendre après chaque représentation les costumes civils modernes. Tout le reste fut fabriqué avec la ficelle des colis qu'un posticheur transformait en perruques, les caisses de biscuits, des papiers de couleur, la peinture de l'*U. C. J. G.*, les lattes et couvre-joints arrachés par les acteurs à leur propre baraque. « L'éclairage de la scène, écrit un de ceux qui dirigèrent la troupe, Roger Théveneau, dit Vigo, se composait de deux projecteurs d'avant-scène et d'une rampe de six lampes. Par les détachements extérieurs, il fut amélioré. Une bonne herse, deux autres projecteurs de scène, une rampe, des prises de courant furent ainsi aménagés. Par un système de ficelles que je renonce à décrire, l'électricien avait réussi un jeu de couleurs fort ingénieux. Il fabriqua même des rhéostats très satisfaisants avec des boîtes de conserves remplies d'eau. Mais une visite de nos vigilants gardiens vint, au début de 1943, détruire entièrement l'installation, par crainte du feu dirent-ils. Elle fut

refaite conformément aux ordres (donnés dans l'espoir secret qu'ils ne pourraient être exécutés), quinze jours après, sans qu'ils nous fournissent le moindre fil, le moindre tube, le moindre clou. »

La troupe jouait Labiche, Courteline, Rostand, Mérimée, *Knock*, *Poil de Carotte*, le *Barbier de Séville*, *Topaze*, etc., sans compter nombre de revues et d'opérettes composées au camp, et dont le succès fut prodigieux. Ajoutons que la troupe et l'orchestre firent aussi des tournées dans les détachements : trente-quatre des plus importants en bénéficièrent en 1941 et 1942.

Parallèlement à ces loisirs « officiels », plusieurs baraques avaient leurs propres soirées, plus populaires, qui tenaient du radio-crochet et du divertissement pour noces et banquets. Un de ces tréteaux, qui s'intitula « Paris-Tyrol », connut une certaine longévité et atteignit à une qualité honorable.

Voies de recours.

En février 1941, les principales clauses de la Convention dite de Genève furent affichées dans les baraques, conformément à l'article 84 ; les Allemands ne s'étaient résolus à cet affichage qu'après des observations répétées de la *Croix-Rouge internationale*. On apprit qu'on avait le droit d'élire des hommes de confiance ; que les prestations matérielles de la puissance détentrice n'étaient pas soumises à l'arbitraire ; que le travail, le régime disciplinaire, étaient réglementés. Le premier résultat fut le retour au camp de nombreux sous-officiers, informés dans leurs détachements qu'ils pouvaient refuser le travail. Ils durent généralement résister à des pressions obstinées pour faire usage de ce droit et la plupart ne réintégrèrent le camp de base qu'en juillet. Ce fut un nouvel apport de résistants, dont l'influence releva celle des intellectuels dispersés depuis mai. Beaucoup cédèrent par la suite à de nouvelles pressions et signèrent des contrats de travail, mais il resta toujours au camp, jusqu'à la création des stalags de Pologne, de 300 à 500 sous-officiers réfractaires.

Les hommes de confiance fantoches désignés par les Allemands pour les trois nationalités demeurèrent en place ; mais des hommes de confiance de baraques furent élus. Chacun d'eux complétait un petit état-major qui comprenait avec lui le chef de baraque et l'interprète : tandis que ceux-ci, agents d'administration, percevaient et distribuaient les biens de provenance allemande, contrôlaient les effectifs et répondaient de la propreté, l'homme de confiance était chargé de tout ce qui était propriété collective des prisonniers, ses mandants. Mais surtout, les hommes de confiance de baraques constituèrent autour de l'homme de confiance général, et parfois contre lui, une petite assemblée délibérante. La société française du camp acquérait ses moyens d'expression. A partir d'une masse résignée se développait un véritable organisme

doué de conscience et de volonté, qui cherchait à satisfaire ses aspirations et trouvait en lui une énergie croissante pour faire pression sur l'appareil de surveillance. Il atteindra son plein épanouissement vers la fin de 1941 et s'affirmera alors avec force contre les premières velléités de compromission.

Cette évolution fut hâtée par l'action des commissions du *Comité international de la Croix-Rouge* et de la *Mission Scapini*. Les délégués suisses surtout, qui visitèrent le camp pour la première fois pendant l'hiver de 1940-1941, suscitèrent parmi les prisonniers un immense élan de reconnaissance. Les premiers délégués de la *Mission Scapini* furent considérés avec une certaine réticence ; ils évoquaient la politique de collaboration que, par une contradiction inconsciente, même les pétitionnistes les plus convaincus refusaient. Cependant, certains de ces envoyés de l'ambassadeur aveugle montrèrent une indiscutable fermeté vis-à-vis des Allemands, et si leurs observations relatives à la nourriture, sans doute usées par leur répétition dans tous les camps, se heurtaient à des arguties, ils étaient des témoins qui rompaient le cercle d'isolement des prisonniers.

Chaque visite de commission était précédée d'une grande agitation parmi les Allemands, qui se houspillaient du haut en bas de la hiérarchie pour obtenir dans les baraques l'esthétique géométrique aimée de tous les militaires du monde : il fallait ranger en ligne les sabots au pied des lits, faire disparaître le linge mouillé qui séchait anarchiquement sur tous les plans. Les porteurs d'oripeaux par trop aérés se voyaient promptement dotés d'uniformes plus décents. A ces efforts, les Français opposaient le besoin contraire de se présenter guenilleux dans un habitat déshonorant, garant d'une misère qu'il importait d'exhiber à tous les regards, en y mettant un peu d'emphase. Durant les visites, le colonel et son escorte d'officiers s'efforçaient de retenir les commissions autour des réalisations les plus flatteuses, comme le théâtre, et d'en usurper le mérite. Après la dissolution de l'Université, dont le local n'avait pas encore été reconverti en baraque habitable, le colonel Patermann présenta même à des visiteurs suisses les banes et les tableaux noirs, en expliquant que ce jour-là il n'y avait pas de cours. Peut-être ce vieil homme ataxique et bonasse ne faisait-il que répéter ce que son état-major lui soufflait.

Les doléances étaient présentées aux commissions par l'homme de confiance général ; mais les Français, qui se fiaient peu à leur représentant de fait, exigèrent que l'assemblée des hommes de confiance de baraques pût s'entretenir avec les délégués de Scapini. Au demeurant, ces visites ne donnaient guère de résultats immédiats, mais elles empêchaient les Allemands, toujours très soucieux du bon renom de la *Wehrmacht*, d'aggraver nos conditions d'existence.

Les Yougoslaves.

En mai, le camp reçut des Yougoslaves, accueillis avec fraternité par les anciens. Le coup de théâtre du roi Pierre, désavouant l'adhésion de ses ministres au pacte tripartite, la courageuse résistance de sa petite

armée, avaient enthousiasmé le camp, où les journaux allemands étaient lus avec avidité. Pendant que les Yougoslaves, épuisés par le transport comme naguère les Franco-Belges, subissaient les opérations d'accueil, on vit jaillir de toutes les baraques des porteurs de soupe, voire de biscuits (certaines baraques faisaient don de leur dotation entière), qui forcèrent les barrages du *Vorlager* pour apporter à ces nouveaux compagnons leurs cadeaux de bienvenue. Il s'y mêlait aussi quelques écumeurs ; car à chaque entrée de prisonniers nouveaux, les « commerçants » allaient marchander bidons, gamelles, musettes et tout autres objets propres à faire fructifier le marché noir du camp.

Une fois les Yougoslaves installés, on apprit à distinguer des autres les Croates, immédiatement libérables, donc amis de l'Axe. Des Français parcouraient l'allée centrale et demandaient au premier Yougoslave rencontré, en lui montrant une cigarette : « Serbe ? Croate ? » Au Serbe, on offrait la cigarette avec de grandes démonstrations d'amitié ; devant un Croate, on retirait l'offrande en crachant par terre.

L'arrivée de ces Balkaniques inaugura une société internationale à suprématie franco-belge. Plus démunis que leurs devanciers, encore désarmés devant la captivité, les Serbes constituèrent d'abord une classe d'ilotes qui balayait les baraques, lavait le linge, récurait les gamelles. Chaque groupe de Français, ou presque, avait son domestique serbe qu'il nourrissait. Seuls échappèrent à la condition ancillaire les aspirants, issus des classes patriciennes ; ils recrutaient aussi des ordonnances, mais, moins égalitaires que les Français qui ne se déchargeaient que des travaux ménagers, ils exigeaient de leur personnel tous les soins qu'un valet doit à son maître. L'un d'eux, étendu tout le jour sur son lit, appelait son boy d'un claquement de doigts et se faisait apporter de l'eau, du feu ou sa tunique.

Ceux des nouveaux venus qui ne furent pas dirigés sur les détachements — quelques centaines — formèrent peu à peu leur propre société, mais n'atteignirent jamais l'unité organique des francophones. Des contacts permanents entre les deux groupes n'existèrent que dans les services qui recrutèrent des éléments serbes : police, *Paprü*, orchestre : les premières difficultés s'y aplanirent assez vite. Ailleurs, les frottements étaient fréquents, bien qu'une sorte de sabir à base d'allemand fournit le fondement d'une communauté linguistique.

Marché noir.

Peu à peu, les Serbes s'affranchirent par le commerce. Il avait toujours existé au camp un marché plus ou moins noir, dont les étalons monétaires étaient la boule de pain ou la cigarette. Ces échanges portaient sur des marchandises civiles, introduites par des Allemands qui recherchaient surtout le chocolat de nos colis. Les tractations se déroulaient dans la baraque annexée à l'infirmerie : tous les jours à 17 heures, les

malheureux occupants se voyaient refoulés sur leurs lits par des centaines d'envahisseurs offrant ou demandant cigarettes, pain, briquets. On y rencontrait les éléments les plus douteux, et les habitants légitimes de la baraque, étouffant dans une indicible puanteur humaine, ne devaient pas quitter des yeux leur paquetage. Aucune action des Allemands ne put supprimer ce marché. En 1941, la *Lagerführung* tenta de réserver une demi-baraque à usage de *souks* autorisés ; les barèmes de prix y étaient surveillés par la police. Mais les marchandises du commerce allemand y restaient prohibées par l'*Abwehr* et ce marché légal n'eut aucun succès.

Les Serbes se révélèrent très vite hautement doués pour les activités commerciales et devinrent en quelques mois les maîtres du marché, qui sous leur impulsion prit une ampleur stupéfiante : on y trouvait les excellents vins de Krems et de Langenlois, des vêtements civils, des pâtisseries. Toutes marchandises qui n'étaient accessibles qu'à une classe d'enrichis : celle, précisément, des commerçants. Mais les objets courants passèrent eux aussi par le marché yougoslave. « Aller voir un Serbe » était la solution immédiate pour qui cherchait des pantoufles, un cou-teau, une chemise ; quand l'eau manquait, des Serbes en colportaient dans les baraques.

Tandis que les francophones tenaient ces activités pour immorales et pour déshonorant tout trafic avec un Allemand, les Yougoslaves ne croyaient pas déchoir en spéculant sur l'offre et la demande. Ils créaient ainsi un réseau de complicités qui liait certains Allemands et qui expliquaient les étranges faveurs dont ils jouissaient individuellement, notamment auprès de l'Intendance.



Insigne du Stalag XVIIIB porté par Paul LARDIERE, cavalier du 8^e Régiment de Chasseurs à Cheval, après sa captivité en Autriche de 1940 à 1945.

**AMICALE DES ANCIENS
DU
8^e RÉGIMENT DE CHASSEURS**



1ère BRIGADE de CAVALERIE

8ème RÉGIMENT de CHASSEURS

CHAUVILLEY (Meurthe et Moselle), le 23 Juin 1940.

ORDRE du RÉGIMENT N° 72

Après 6 semaines d'efforts et de lutte, la mauvaise fortune nous contraint à déposer les armes, et en exécution des ordres reçus, à nous en remettre à la volonté du vainqueur.

Au moment de me séparer de vous, mes chers Compagnons d'Armes, mon cœur se serre et l'angoisse m'étreint. Pendant près de 2 ans, nous avons vécu côte à côte, depuis 10 mois nous vivons en commun. Vous étiez fiers de votre Régiment, il était fier de vous.

Avant qu'il ne vive plus désormais que dans notre souvenir, unissons nous une dernière fois, pour jurer de rester toujours fidèles aux principes de devoir, de discipline, d'autorité, de haute tenue militaire et morale, qui ont fait sa force, aux sentiments simplement humains, qui plus que le service, nous ont tous unis. Elevons nos pensées vers notre grand Pays, si profondément meurtri, vers nos morts, nos blessés, nos familles, vers tous ceux que nous aimons.

Courage à vous, qui demain allez connaître les épreuves et les tristesses de la captivité. Confiance en des jours meilleurs.

Huitième en avant !

Haut les cœurs et vive la FRANCE.

Le Colonel C. CALDAIROU.

Commandant le 8ème Régiment de Chasseurs.



Maltravoy

Au Cavalier Paul Gardière



A LA GLOIRE



DU
8^e RÉGIMENT DE CHASSEURS

1939-1940

SUXY-CHINY
FLORENVILLE
OMONT
CHAGNY
BOIS DE SY
LES PETITES ARMOISES
COTES 276-229
BOIS TRIANGULAIRE
LE MORT-HOMME
VOUZIERES
VONCQ-MAZAGRAN
ST-MOREL-BRIERES
MONTHOIS-SECHAULT
DAMMARIE-SUR-SAULX
MORLEY
SEMILLY-CHALVRAINNES
MARTIGNY-ES-GERBONVAUX
CHAOUILLEY

HUITIÈME
EN AVANT

ORDRE N° 404 C.

Le Général d'Armée HUNTZIGER, Com-
mandant en Chef les Forces Terrestres, Ministre,
Secrétaire d'État à la Guerre,
Cite

A L'ORDRE DE L'ARMÉE
LE 8^{ème} RÉGIMENT DE CHASSEURS

« Sous le commandement énergique et éclairé du
« Colonel CALDAIROU, a fait preuve de qualités manœu-
« vrières exceptionnelles. Malgré de très lourdes pertes, a
« assuré avec un plein succès, du 9 au 23 juin 1940, de
« multiples missions de couverture au profit d'un Corps
« d'Armée. Réduit à de très faibles effectifs, a su encore
« en imposer à un ennemi disposant de moyens puissants,
« grâce à son moral élevé et à son esprit de sacrifice.

« Venait déjà de se distinguer en BELGIQUE en
« mettant en lumière les plus belles vertus militaires. »

Le 22 Novembre 1940

signé : HUNTZIGER.



8^e *En Avant !*

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'AMICALE

DES

Anciens du 8^e Chasseurs à Cheval

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE 1974

Notre Assemblée Générale aura lieu le dimanche 28 avril, au Quartier de Sonis :

Messe à 10 h. 15, à l'église de Saint-Laurent, pour les Morts des deux guerres et de l'Algérie.

A l'issue de la messe, rassemblement au Monument aux Morts, à 12 heures.

A 13 heures, déjeuner au Mess des Sous-Officiers.

Nous devons être très nombreux :

- 1° Le Lieutenant-Colonel Maissonnet, commandant le 2^e Hussards, nous honorera de sa présence ;
- 2° Des Officiers de réserve du 8^e Chasseurs viendront à notre réunion. Car, en temps de guerre, le 2^e Hussards se dédoublera et formera le 8^e Chasseurs. Le matériel qui lui est destiné est déjà stocké au Quartier Sonis. Tous les ans, des réunions des cadres réservistes et une manœuvre ont lieu ;
- 3° Des épreuves de Concours hippique auront lieu l'après-midi sur notre ancienne carrière.

Les participants enverront leur adhésion à l'aide de la carte jointe pour le 21 avril au plus tard.

Amenez les camarades et décidez les hésitants.



AMICALE DES ANCIENS



DU
8^e RÉGIMENT DE CHASSEURS

En cas de non distribution retourner à l'expéditeur :

COLONEL D'AMÉCOURT 2, AVENUE VION-WITHCOMB, PARIS-16*

8^e En Avant !

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'AMICALE

DES

Anciens du 8^e Chasseurs à Cheval

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE 1971

Dimanche 2 Mai

Notre Assemblée devait avoir lieu le 18 avril : c'est la Fête paroissiale de Saint-Laurent et M. le Curé nous a dit son regret de ne pouvoir nous recevoir ce jour-là.

Après entente avec le Colonel commandant le 2^e Hussards et M. le Curé, nous avons fixé la réunion au dimanche 2 mai.

D'autre part, le Mess des Sous-Officiers ne pouvant contenir les nombreux participants, nous devons, comme les années précédentes, faire le déjeuner dans un autre endroit.

De Boudemange a choisi le Restaurant « La Grange », 205, faubourg Bourgogne, endroit agréable et où il y a un parking. — Prix : 25 F.

Messe à 10 h. 15 à l'église Saint-Laurent pour les morts des deux guerres et d'Algérie. A l'issue de la Messe, rassemblement au Monument aux Morts à 12 heures.

A 13 heures, déjeuner au Restaurant « La Grange », où tous les membres de l'Amicale, leurs familles et leurs amis sont invités.

Les participants enverront leur adhésion en indiquant le nombre de personnes à l'aide de la carte jointe pour le 26 avril au plus tard.

Donnez votre adhésion dès le reçu du Bulletin, n'attendez pas le dernier moment.

Amenez les camarades et décidez les hésitants. Nous devons être encore plus nombreux que l'année dernière.

Groupement Catalan

Notre réunion aura lieu le dimanche 25 avril, à Vernet-les-Bains.
Messe à 11 heures.

Déjeuner à 12 h. 30, à Casreil (2 kilomètres de Vernet).

Avisez de votre venue : Bourgeil Joachel, à Vernet-les-Bains-66, avant le 18 avril. Celui-ci se charge aimablement de toute l'organisation.

Nous devons être très nombreux. Pas de défaillances.

Groupement de l'Indre

Notre réunion aura lieu à Niherne, le dimanche 27 juin.

Messe à 11 heures, à l'église de Niherne.

Déjeuner à 12 h. 30, au Restaurant Barthelaix.

S'inscrire pour le 20 juin au plus tard à R. Delanné, à Niherne-36.

Les femmes des camarades sont cordialement invitées. Nous espérons être très nombreux et que les camarades voisins du Cher et de la Creuse se joindront à nous.

Groupement Limousin

Notre réunion aura lieu le samedi 15 mai.

Déjeuner à 12 h. 30, chez Marcel Prévot, 106, rue Aristide-Briand.

S'inscrire avant le 8 mai, à Fleurat.

Soyons très nombreux.

Groupement Dazisien

Dîner des plus agréables, le 6 février.

Présents : Colonel d'Amecourt, Colonel de Montaudoin et sa fille, M^{me} Doncieux, M^{me} Bro de Comère, Damade et Madame, d'Hedouville (venu de Caen), Bouquet et Madame, Lemaitre et Madame, de Nau-rois, Sauvé, Rivat.

Excusés : Colonel Magdelain, Pénisson, Genthon, qui avait envoyé une charmante lettre de Bayonne.

Nous devrions être beaucoup plus nombreux l'année prochaine.

La note sera envoyée dans quelques jours.

Groupement Touzaine-Poitou

Notre réunion aura lieu le Dimanche 6 Juin à Sainte-Maure (37).

Messe à 11 h. Dépôt d'une gerbe au Monument aux Morts. Déjeuner au Restaurant du Croissant, place du Marché, tél. 56.41.39, à 12 h. 30.

Envoyez votre adhésion pour le 1^{er} Juin, au plus tard, à Maurice Germon à Canueil, Marigny-Marmande (37). Venez nombreux.

VIE DE L'AMICALE

NAISSANCES

Caroline de Villedary, arrière-petite-fille du Colonel d'Amecourt, 13 janvier 1971.

Loïc, petit-fils de Chambon, 20 janvier 1971.

Hubert Laude, né le 5 mai 1970, et Anne Le Boulanger, née le 5 novembre 1970, petits-enfants de Fournel.

MARIAGES

Dumus nous fait part du mariage de sa fille Chantal, célébré le 16 janvier 1970.

Le Biavant nous fait part du mariage de son fils Daniel avec M^{lle} Marie-France Houée, mariage célébré le 20 mars 1970.

DECES

Nous avons été très attristés par la mort du Commandant d'Aramon, survenue le 10 janvier 1971. Une nombreuse délégation des Anciens du 8^e, avec le fanion, s'est rendue au service qui a été célébré à Neuville-sur-Barangeon.

Nous apprenons le décès de la mère du Colonel Cazelle, décédée le 17 février 1971.

Nous apprenons la mort de notre camarade Robert Perez de Barcia, décédé le 16 Mars à Paris, à l'âge de 61 ans.

DISTINCTION

Boinot, qui a pris sa retraite en août 1970, a été promu Chevalier de l'Ordre National du Mérite, par décret du 30 mai 1969.

NOTE IMPORTANTE

Un trop grand nombre de membres de l'Amicale n'ont pas encore réglé leur cotisation de 1971 et beaucoup celles 1969 et 1970. Regardez avec soin le Bulletin d'octobre 1970, où la note « Cotisation » est entourée de rouge à leur intention.

Ceux qui n'ont pas payé leur cotisation depuis 1968 sont rayés.

AMICALE DES ANCIENS



DU 8^e RÉGIMENT DE CHASSEURS

En cas de non distribution retourner à l'expéditeur :

COLONEL D'AMÉCOURT 2, AVENUE VION-WITHCOMB, PARIS-16^e

Publicité

Anciens du 8^e, réservez vos achats aux Commerçants et aux camarades qui annoncent dans notre bulletin. Faites-les connaître autour de vous.

Tarif de la publicité : Une insertion, **0,30** Fr. la ligne. Quatre insertions, **0,25** Fr. la ligne. (Minimum 18 lignes, correspondant à 1/8 de page).

Adressez votre publicité au Président.

SECRÉTAIRE :

M. de BOUDEMANGE, 20, Rue Vieille Monnaie, ORLÉANS (Loiret)
C. C. P. Sté Amicale Anciens Combattants du 8^e Chasseurs, 20, Rue Vieille Monnaie, ORLÉANS (Loiret)
06.66 ORLÉANS

8^e En Avant !

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'AMICALE

DES

Anciens du 8^e Chasseurs à Cheval

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 20 AVRIL 1969

Notre Assemblée Générale fut, comme l'année précédente, une très belle journée de grande camaraderie. Nous étions très nombreux. Des camarades étaient venus de très loin, spécialement le ménage Coyac, venu du Finistère. Bravo !

Très charmant accueil du Lieutenant-Colonel Ménard, commandant le 2^e Hussards, qui nous fit les honneurs de la Salle d'Honneur du 2^e Hussards, où sont des souvenirs du 8^e Chasseurs : Liste des Colonels ayant commandés le 8^e — Historique du 8^e depuis sa fondation — Agrandissement de l'insigne du 8^e. Nous en fûmes très touchés.

Le Colonel nous annonça qu'il avait demandé au Musée de l'Armée que l'étendard du 8^e soit confié au 3^e Hussards, car celui-ci, en temps de guerre, doit mobiliser le 8^e Chasseurs dont il a tout le matériel.

D'ailleurs, au mois de juillet, a eu lieu une Convocation verticale du 8^e Chasseurs (voir article à la suite).

Au cours de la cérémonie devant le Monument aux Morts, le Colonel d'Amécourt a remis la rosette de la Légion d'Honneur au Lieutenant-Colonel Millet ; celui-ci avait demandé à la Grande Chancellerie que celle-ci lui soit remise devant ses anciens camarades.

Le Mess des Sous-Officiers du 2^e Hussards n'étant pas libre du fait de la fête de la Saint-Georges, le déjeuner eut lieu au Mess des Officiers de la garnison, dans l'ancien quartier du 30^e d'Artillerie.

Étaient présents à la Messe et au Déjeuner (nous nous excusons auprès de ceux dont nous avons pu omettre les noms) : Colonels d'Amécourt, de Gastine, d'Hébrail et Madame, de Montaudoin, Magdelain ; Lieutenant-Colonel Millet et Madame, Mauger et Madame, Deckmyn, Rossignol, Durand, Herry et sa famille, de Boudemange et sa famille,

Plotard, Genthon et Madame, Pénisson et Madame, Gatefin, Rouet, Porvian, Chambon, Pérez de Barcia et Madame, Dezamet et Madame, Bourillon, Nolant et sa famille, Thomas, Rivat, Richard, de Monteny, Leriche et sa Fanfare, Fillon, Cotentin et sa famille, Sauvé, Demassu et Madame, Berthier et Madame, Coyac et Madame, Mayet et sa famille, Rolquin, Archaux, Sarthou, Cachet et sa famille, Lagoutte et Madame, Lamamy et Madame, Blanchard et Madame, Lochon, Dubois de La Sablonnière, Gaschard, Berthelon et Madame. Le Capitaine Pénicaud représentant le 4^e Dragons en garnison à Olivet.

Excusés : Colonels Pelletier, de Saint-Martin, Cabret, Cornubert ; Lieutenants-Colonels d'Harambure, Barrault ; Commandant de La Bastide, d'Aramon, Birague, Pierson, Beaudoin, Laborde, Berger, Prévot.



Le 27 juin dernier, dans la matinée, une vive effervescence régnait au Quartier de Sonis, à Orléans, où près de 500 réservistes répondaient à la convocation verticale du 8^e Régiment de Chasseurs.

Reçus par leurs camarades du 2^e Régiment de Hussards, ils se retrouvaient le soir même dans leur peloton au Camp du Ruchard, accueillis par leurs cadres qui les avaient précédés de deux jours pour se préparer avec le plus grand soin à leur mission.

Jusqu'au 2 juillet, jour de la démobilisation, allant, entrain, intérêt et gaîté ont dominé le séjour au Camp. Le beau temps a certainement favorisé le maintien de l'excellent état d'esprit dont tous ont fait preuve.

Cette période, féconde sur le plan de l'instruction, restera gravée dans la mémoire de nos Chasseurs. L'exercice « Desaix » qui l'a clôturée en présence du Général d'Armée aérienne Fourquet, Chef d'Etat-Major des Armées, et du Général d'Armée Cantarel, Chef d'Etat-Major de l'Armée de Terre, a montré que le 8^e Régiment de Chasseurs est apte à remplir les missions qui pourraient lui être confiées et fidèle à sa devise :

« Huitième en avant ! ».

Le Colonel d'Amécourt n'avait pu se rendre au Quartier de Sonis le 27 juin ; il s'y rendit à la démobilisation et remit à tous les Officiers d'Active et de Réserve ayant formé l'encadrement du 8^e Chasseurs l'insigne du 8^e Chasseurs. Il fut très ému par l'esprit 8^e Chasseurs qui régnait et de l'accueil chaleureux qui lui fut fait.

SUITE DU RÉCIT DE L'ÉVASION du Sous-Lieutenant MAGDELAIN

Mercredi 1^{er} avril : Vers 4 heures, le mercredi, je repars à pieds pour la gare en suivant les rails du tram. J'arrive après avoir souvent demandé mon chemin à des ouvriers. Je décide de prendre le premier train pour Aix-la-Chapelle, pensant avoir ainsi toute la journée pour décider de l'heure de mon passage à la frontière.

Tout à coup, il me demande le nom de mon employeur à Mannhein : je donne, à tout hasard, un nom que j'avais remarqué affiché sur les murs : « Monsieur Brynckmann ». — « Bien, me dit-il, nous allons téléphoner pour vérifier vos dire !... » Chemin faisant, il me prévient que je devrai payer la communication... Colère, rouspétance de ma part ! « Comment, moi, ouvrier français, vous me suspectez et vous voulez me faire payer vos enquêtes ? ! »

A la Poste, le gendarme prend l'annuaire. Mon cœur battait, battait... mais sans désespérer jamais. Je m'attendais pourtant au pire et je pensais que j'étais « frit » cette fois ! Me penchant par-dessus son épaule, j'aperçois — ô joie — une liste de quinze ou seize Brinckmann...

— Lequel est « votre » Brinckmann ?

— Ah ! je l'ignore... il y a deux jours que je suis chez lui.

Alors, devant la perspective de payer de sa poche quinze (ou seize) communications, le gendarme renonce à téléphoner et m'emmène dans son bureau pour attendre l'arrivée de son chef... Sachant que j'avais un train dans dix minutes, je commence à lui demander de me laisser partir, alléguant que je travaillais douze heures par jour et que, pour une fois que j'avais une permission, on me faisait des ennuis... que jamais en Allemagne on ne m'avait arrêté, que cela était invraisemblable, etc... Après une hésitation, il me lâche. Je cours pour prendre mon train, mais je le rate ! Pensant alors qu'il était de bonne politique, que j'avais la conscience tranquille, je retourne au gastaüs et me fais servir du vin... pour me donner un peu de ton. Il y avait longtemps que je n'avais rien pris de solide et, le vin aidant, ma tête devint vide, le sol flancha... J'étais à bout, bien près de m'endormir.

Enfin, je monte dans un train et arrive à Strasbourg à 16 heures.

J'ai eu la force de prendre un tram pour Konnigshafen, où je trouvais mon ancienne institutrice qui me reconnaît difficilement. Je lui explique ma situation et lui demande si elle peut me recevoir. Son père et elle, sans l'ombre d'une hésitation, répondent : « Sans aucun doute »... Après avoir absorbé une bonne soupe, je m'endors pendant quatre heures sur un canapé... Je suis resté trois jours chez elle, caché. Ces gens épatants, qui risquaient leur peau, n'ont pas hésité à me cacher chez eux au péril de leur vie.

=====

||| **NOS GROUPEMENTS** |||

=====

Groupe Catalan

Les Anciens du 8^e Chasseurs à cheval du Languedoc-Roussillon, fidèles au principe de varier chacun des rendez-vous annuels de l'Amicale, se retrouvèrent le 23 mars 1969 à Chalabre (Aude). Ce grand village — capitale d'une minuscule région celtique : le Kerkob — après avoir perdu ses libertés catharres, devint, de 1240 à 1789, « terre privilégiée » par la grâce de nos Rois ; elle ne payait pas d'impôts. C'est

aussi le pays natal du Capitaine Danjon, le héros de Cameron, particulièrement vénéré par la Légion Etrangère.

Chalabre est dominé par une puissante forteresse féodale datant de la Croisade des Albigeois, apanage des Bruyères, lieutenant de Simon de Montfort, absolument intacte grâce à la protection assurée par la population du village contre les bandes de pillards spécialisées dans la destruction de châteaux. L'actuel propriétaire, le Colonel de Cavalène, de Mauléon-de-Narbonne, retenu au dernier moment par des affaires de famille à Paris, ne put nous en faire les honneurs.

Après la messe, le repas eut lieu à l'Hôtel de France.

Malgré le mauvais temps et la grippe, nous étions vingt-quatre convives autour de notre dévoué Président, le Colonel d'Amécourt, hôte depuis la veille à Villemartin, chez Fabre, qui, habitant la région, avait bien voulu organiser cette réunion.

Certains anciens avaient amené leur fils, leur fille, leur gendre, ce qui composait un groupe de jeunes fort sympathiques.

Etaient présents, venus de :

- *Toulouse* : d'Hébrail et du Bernard ;
- *Vernet-les-Bains* : Burgel, Madame, la fille et le gendre ;
- *Pamiers* : Aynie, Roda et deux jeunes fiancés de Saint-Jean-de-la-Salle ;
- *Bages (P.-O.)* : Maître Nanjud et Madame ;
- *Collioure* : Notre photographe attiré Muller, Madame et sa fille ;
- *Mazamet (Tarn)* : Rouanet et Madame ;
- *Perpignan* : Marasse, Madame, leur fille et un jeune soupirant.
- Et, bien sûr, Cazelles, sorti de Bize après bon gîte d'étape chez Fabre, à Villemartin.

Beaucoup trop s'étaient excusés : de Hollain, M^{me} V^{ve} Louis Cri-baillet et ses enfants, Hullo, Duron, Botreau, Bonneterre, Goso, Reysach.

Le Président ne manqua pas d'évoquer la disparition prématurée de notre camarade le Commandant Manières, décédé cet hiver.

Au cours du repas on apprécia : les multiples hors-d'œuvre, le gratin princier des fruits de mer, le gigot de pré-salé en croûte, le Vacherin de Limoux et les vins dont le vieux Cathare rouge, comme il convient en ces lieux. Le tout terminé par un bon café ; ce café était prévu au château de Chalabre, mais le Colonel de Mauléon de Narbonne, retenu, ne put nous en faire les honneurs.

La visite du château a été remplacée par un itinéraire touristique qui nous permit de visiter : le vieux village fortifié de Lamon, le château de Lagrasse, autrefois appelé « le Versailles d'Occitanie », hélas ! devenu « chef-d'œuvre en péril ».

Adieux, dislocation, les uns rentrant vers Toulouse, les autres vers la Catalogne.

Le Président eut droit, en plus, de visiter le château de Montségur, dernier lieu de la résistance cathare ; le château de Puivert, qui évoque les cours d'amours occitanienues qui s'y tinrent avec magnifi-

cence et dont la renommée fut mondiale ; Quillan, Carizet avec le château de Joyeuse, récemment restauré et aménagé en Centre culturel ; Rennes-le-Château, ancienne capitale des Wisigoths et aussi ex-commanderie des Templiers célèbre par l'histoire de son trésor, toujours d'actualité ; Limoux, enfin retour au calme à Villemartin.

Bonne journée, heureux de nous retrouver et décidés plus que jamais à entretenir ces amicales relations, à les élargir mêmes à d'autres cavaliers du Languedoc-Roussillon l'année 1970. A la prochaine réunion.

Le rendez-vous en est fixé le dimanche 26 avril 1970 à l'auberge dite « Le Mas de l'Alzine », sur la route d'Estagel à Tautavel (téléphone à Tautavel).

Le dévoué camarade Marasse est chargé de l'organisation.

Amis, retenez cette date et avisez de votre venue à l'adresse suivante : M. MARASSE, 16, rue du Pardal, Perpignan (P.-O.).

Colonel LAZELLES.

Groupement de l'Indre

Très sympathique réunion à Niherne, organisée par Delanne.

Après la messe célébrée par le chanoine de Saint-Pol, avec un très beau sermon et une palme déposée au Monument aux Morts et un excellent apéritif, auquel a pris part le très sympathique curé, nous eûmes un excellent déjeuner auquel participaient : le Colonel d'Amécourt, Delanne, Rouet H. et Madame, Gatefin et Madame, Lacord et son fils, Petit et Madame (venus de Bourges), Rouet (l'autre), sa femme, sa sœur et son beau-frère, Gauthier Aimé, Voisin André, Fauguet Jules et Madame, Mézier, Deschamps et Madame, Richaud, le Commandant Viault, du 5^e Chasseurs d'Afrique de Poitiers.

Groupement Limousin

Réunion sympathique du 24 mai 1969.

Présents : Colonel d'Amécourt, Prévot et Madame, Bonardet, Berger, Fleurat, Lajarige, Villéger, Trébuchère, Cazals, Bordes et Madame, Adam, Texier.

Excusés : Commandant de La Bastide.

Groupement Dazisien

Notre dîner annuel aura probablement lieu, comme d'habitude, 97, rue de Lourmel, le samedi 7 février 1970. Il sera annoncé définitivement dans le prochain bulletin.

Groupement Poitevin

Réunion fort bien organisée par Allée.

Messe. Gerbe au Monument aux Morts. Apéritif chez Allée. Excellent déjeuner qui dura en gibernes jusqu'à 18 heures. Quelle ambiance !

Etaient présents : Colonel d'Amécourt, Sigoneau, Allée et Madame, Bergeon et Madame, Dubois et Madame, Dupuy et Madame, Germon et Madame, Boisnot, Marolleau et Madame, Bruneteau et Madame, Joubert et Madame, Faucheux et Madame, Leclerc et Madame.

Excusés : Debenest (obsèques d'une belle-sœur), Poinet J., de Niort (malade), Mayo (réunion de sa classe à Pontlevoy), Savatier et Richaud (Première Communion), Daudin (malade).

VIE DE L'AMICALE

NAISSANCE :

M^{me} Cribaillet fait part de la naissance de son petit-fils Christophe, fils de sa fille, né le 11 février 1969.

FIANÇAILLES :

Le Colonel d'Amécourt fait part des fiançailles de sa petite-fille, Mademoiselle Brigitte de La Motte-Rouge avec M. Hubert de Villedry.

MARIAGES :

Rouanet fait part du mariage de sa fille Nicole avec M. Claude Cauwet-Valette (mariage célébré le 5 juillet).

Berger fait part du mariage de sa fille Marie-France avec M. Robert Labrune (mariage célébré le 30 juin).

Pénisson fait part du mariage de sa fille Danièle avec M. Jean-Pierre Thierry (mariage célébré le 8 juillet).

Le Colonel Boussion fait part du mariage de sa fille Henriette avec M. Michel Yver de la Vigne-Bernard (mariage célébré le 6 sept.).

DECES :

Blain Bernard nous fait part de la mort de sa femme, le 14 mars, à l'âge de 54 ans. Toutes nos condoléances.

DISTINCTION :

Sauvé a été nommé Officier de l'Etoile du Devoir, donnée aux donateurs de sang et sauveteurs diplômés.



Image de sainte Jeanne d'Arc, archives de Paul Lardiere

STELE COMMEMORATIVE DES COMBATS DU 17 JUIN 1940 SEMILLY, Haute-Marne



Blason de la commune de Semilly

“De sinople au chevron d'or accompagné, en chef, de deux étoiles d'argent et, en pointe, d'une tête de cheval coupée du même.”

(Source : wikipedia)



Emplacement :
D 10 en direction de Chavraines.

Caractéristiques :

Stèle, avec Blason et Cocarde
Souvenir Français.

Inscription :

AUX
VALEUREUX CAVALIERS
DU 8^E CHASSEURS À CHEVAL
TOMBÉS
POUR L'HONNEUR
LE 17 JUIN 1940



L'emblème du 8^e R.C.C. a été gravé sur une large plaque de Marbre avec :

- la devise du Régiment « *HUITIEME EN AVANT !* »,
- Jeanne d'Arc à cheval, libératrice d'Orléans où le 8^e R.C.C. était encaserné,
- un cor, insigne des Chasseurs, avec le n°8.



Dédicace aux Cavaliers du 8^e R.C.C. qui se seront battu jusqu'au bout, ne déposant les armes que le 23 juin, sur ordre du général Gaillard, commandant la 1^{ère} Brigade de Cavalerie, trois semaines après l'évacuation de Dunkerque (*Operation Dynamo*), treize jours après l'arrivée du gouvernement à Bordeaux, cinq jours après l'Appel de Londres.

SOURCES /

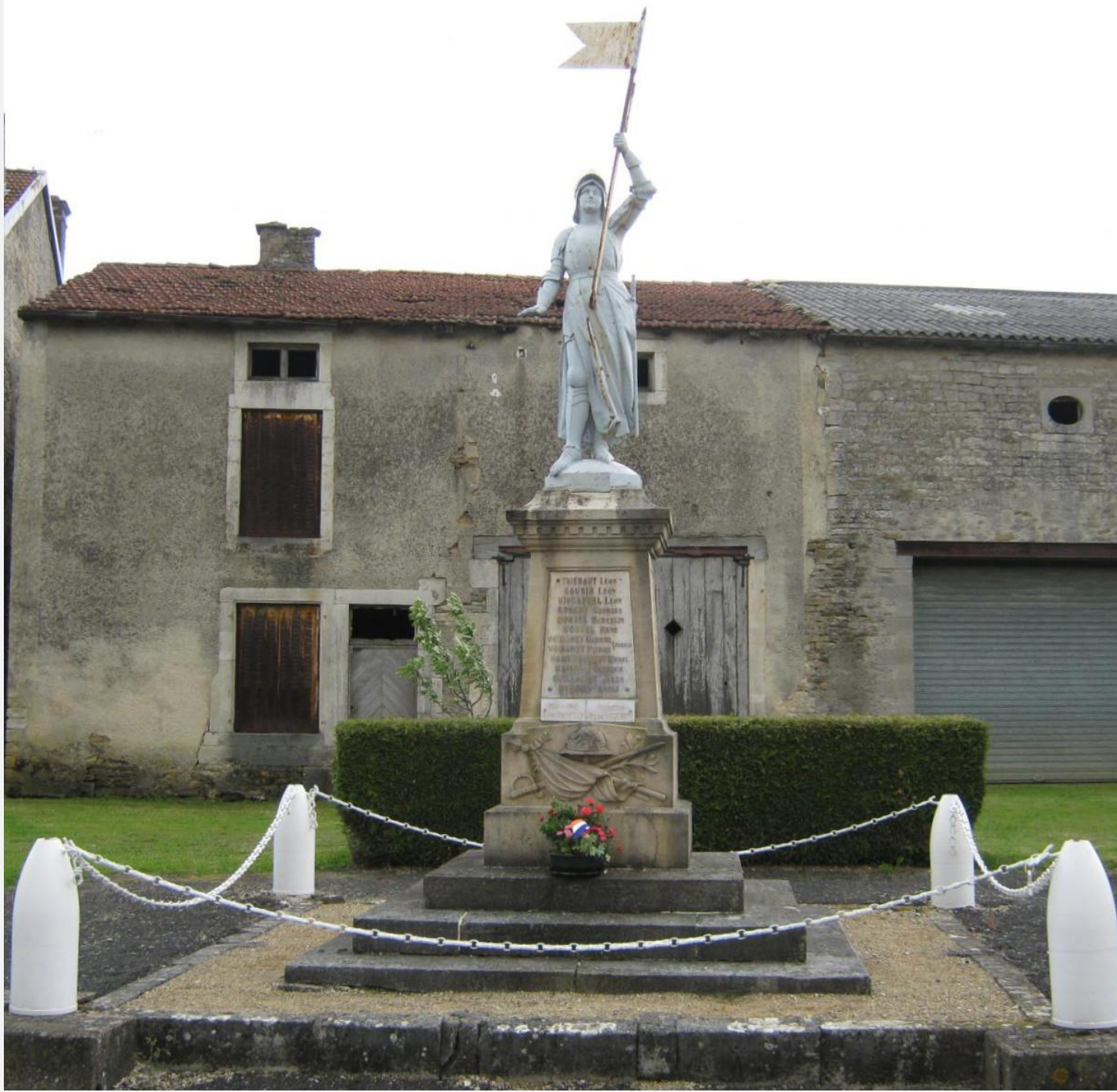
8^o Régiment de Chasseurs à Cheval (Relevé n° 201183) _ <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/resultcommune.php?idsource=201183>
Les Monuments aux Morts, Semilly (52700) _ <https://monumentsmorts.univ-lille.fr/monument/75129/semilly-rueroute/>

MONUMENT AUX MORTS 1914-1918 SEMILLY, Haute-Marne



A partir de 1920, des monuments à la gloire des Poilus ont été érigés dans les 36 000 communes de France.

Sur cette ancienne carte postale, on voit un *crapouillot* (mortier de tranchée) placé devant la grille d'entourage.



Emplacement :
centre du village, près de
l'église.

Caractéristiques :
Structure
Pilier commémoratif
Piédestal

Statuaire féminine :
Représentation
symbolique de
Jeanne d'Arc

Ornementation associée
Casque, épée, palme (c)

Entourage :
Quatre obus et chaînes.

Inscriptions :
HOMMAGE
AUX ENFANTS
DE SEMILLY
MORTS POUR LA
FRANCE
1914 - 1918

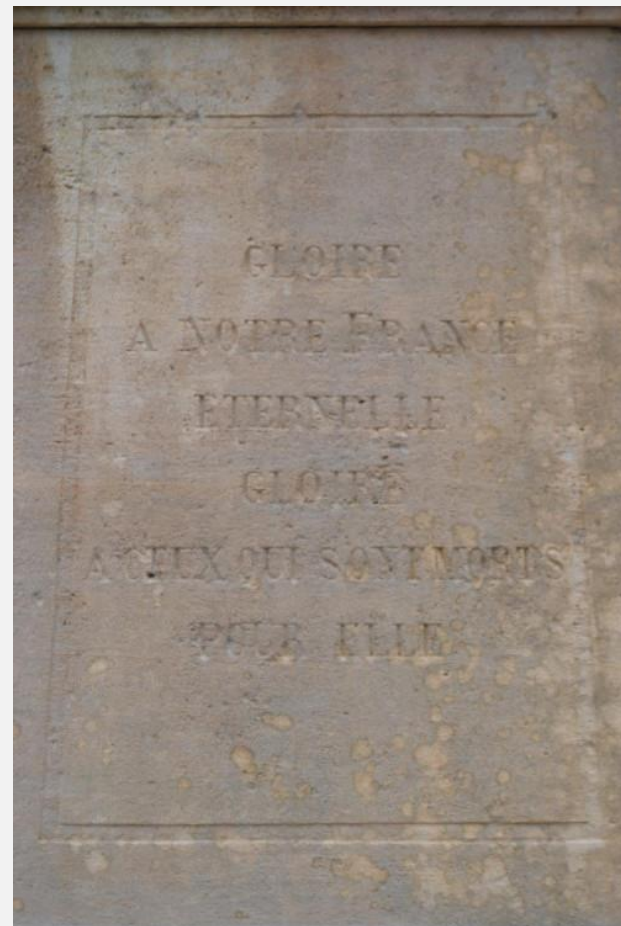
GLOIRE
À NOTRE FRANCE
ETERNELLE
GLOIRE
À CEUX QUI SONT
MORTS
POUR ELLE



Dédicace sur le piédestal :
HOMMAGE
AUX ENFANTS
DE SEMILLY
MORTS POUR LA FRANCE
1914 - 1918



Les morts pour la France :
12 noms
en lettres d'or
sur plaque de marbre noir.



Inscription sur le piédestal :
GLOIRE
À NOTRE FRANCE
ETERNELLE
GLOIRE
À CEUX QUI SONT MORTS
POUR ELLE

SOURCES /

Monuments aux Morts, Semilly (Relevé n° 24595) _ <https://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/resultcommune.php?idsource=24595>

Les Monuments aux Morts, Semilly (52700) _ <https://monumentsmorts.univ-lille.fr/monument/75131/semilly-presdeleglise/>

NOTES

Tenant garnison à Orléans depuis 1913, le 8^e Régiment de Chasseurs à Cheval s'est placé sous le patronage de Jeanne d'Arc ; chaque 8 mai, jour anniversaire de la libération de la ville en 1429, le régiment a défilé sabre au clair devant la statue équestre de la Pucelle, place du Martroy, jusqu'à la mobilisation de 1939.

Par un concours de circonstances dont seul le Ciel a le secret, Le 8^e R.C.C. a livré en juin 1940 l'un de ses plus durs combats dans le village de Sémilly, dont :

Le blason comporte une **tête de cheval**,

Le Monument aux Morts de la Grande Guerre est surmonté d'une grande **statue de Jeanne d'Arc**,

La distance avec **Domrémy-la-Pucelle** n'est que d'une quarantaine de kilomètres.

Le 22 novembre 1940, le général HUNTZIGER, Commandant en chef les Force Terrestres, citait

À l'ORDRE DE L'ARMÉE
LE 8^e REGIMENT DE CHASSEURS

Décorations et Citations :
CROIX DE GUERRE 1914-1918
1 palme pour citation à l'ordre de l'Armée



1940-1990 / Médaille commémorative du Cinquantenaire des combats de Sémilly

Cérémonie du 50^e anniversaire des Combats de Semilly 17 juin 1990



Amicale des Anciens du 8^e Chasseurs

(Source : « FCCA Communication » n° 7 – Juin 2015)

Cérémonie du 75^e anniversaire des Combats de Semilly 17 juin 2015



Amicale des Anciens du 8^e Chasseurs

(Source : « FCCA Communication » n° 8 – Décembre 2015)

CEREMONIE DU 75^e ANNIVERSAIRE - LES COMBATS DE SEMILLY

75 ans, jour pour jour, après la bataille de Semilly au cours de laquelle le 1^{er} Groupe d'Escadrons du 8^e Régiment de Chasseurs à cheval a résisté jusqu'à épuisement de ses munitions face à la 8^e Panzer division, les derniers membres actifs de ce régiment ont commémoré cette journée dramatique avec la commune de Semilly rassemblée autour de son maire.

Après le regroupement des participants devant la stèle érigée en 1990 à l'entrée du village, qui porte l'inscription : « Aux valeureux cavaliers du 8^{ème} régiment de Chasseurs à cheval tombés au champ d'honneur le 17 juin 1940 », et l'arrivée des autorités (Christophe ROGI, maire de Semilly, colonel LAMBERT président de l'amicale des anciens et dernier chef de corps du 8^e Chasseurs, DMD, autres autorités militaires, président de la SMLH Haute Marne, délégué du Souvenir Français, ...) la cérémonie débutait à 11 h 15, aux ordres du maître de cérémonie : le lieutenant-colonel Christian LEGRAND, vice-président de l'amicale, sous le chaud soleil de juin, par la levée des couleurs, avec les sonneries « *Garde à vous* » et « *Au drapeau* », suivies par le 1^{er} couplet et le refrain et de l'hymne national.

L'histoire du régiment fut ensuite résumée par le colonel BOSCAD, vice-président de la Fédération des Chasseurs et Chasseurs d'Afrique et ancien chef de corps du 8^e Chasseurs, suivie des allocutions du Maire de Semilly, et du président de l'amicale du 8^e, et de l'ordre du jour du général POSTEC, président de la FCCA. Le récit de la bataille était relaté par le LCL LEGRAND, puis des extraits du Journal des Marches et Opérations, ainsi que des témoignages de participants à la bataille étaient évoqués.

À l'appel des morts, les noms de chacun des officiers, sous-officiers et cavaliers tués à Semilly le 17/6/40 était suivi de la mention : « *mort pour la France* » reprise en chœur par l'ensemble des présents. Des gerbes furent déposées par le maire de Semilly et par le président de l'amicale du 8^e Chasseurs, puis la sonnerie aux morts et une minute de silence ont été suivies par une marseillaise chantée en chœur par toutes les personnes présentes.

À la fin de la cérémonie le maire Christophe ROGI et le colonel LAMBERT remerciaient les autorités et les porte-drapeaux, pendant que le chant « *Douce France* » était diffusé. Un verre de l'amitié, offert par la commune de Semilly rassemblait les participants à la salle de convivialité du village, suivi d'un repas de cohésion au cours duquel tous les anciens présents étaient heureux d'échanger des souvenirs et des anecdotes avec les habitants du village.

Une belle journée, au cours de laquelle le souvenir de nos glorieux anciens a été mis à l'honneur par tous ceux qui se souviennent que leur sacrifice a servi la France en juin 1940, et écrivait alors l'une des pages les plus dramatiques de son histoire.

Source : *Fédération des Chasseurs et Chasseurs d'Afrique « FCCA Communication » n° 8 – Décembre 2015 _ pp.14-15*



HONNEUR AU 8^e RÉGIMENT DE CHASSEURS À CHEVAL

CAMPAGNE DE FRANCE 10 mai – 23 juin 1940

Le 8^e Chasseurs à Cheval, un régiment qui a glané ses titres de gloire sous le Premier Empire, ZURICH, HOHENLINDEN, WAGRAM, LA MOSKOWA et dans la Grande Guerre, fait partie de ces unités qui ont combattu l'ennemi du début à la fin de la Campagne de France et fait honneur à l'armée française, perdant plus de la moitié de ses effectifs mais ne rendant les armes que le 23 juin 1940, sur ordre du général GAILLARD, commandant la 1^{ère} Brigade de Cavalerie.

Ce document tente de raconter l'histoire du 8^e R.C.C. en hommage au cavalier Paul LARDIERE qui a servi durant toute la durée de la Campagne de France comme motocycliste, (sidecar TERROT 750) chargé de conduire le capitaine BRIDOUX, Commandant de l'Escadron Mitrailleuses et Engins (EMR) du régiment, sur le front, au plus fort des combats, sous les bombes des Stukas ou les obus d'artillerie, à travers les villages en flammes contournant chevaux éventrés et blindés calcinés, ou remontant des files de réfugiés sur la route de l'exil. Le cavalier et son capitaine, qui ont providentiellement traversé l'épreuve du feu sans être atteints par des projectiles, se sont revus après la guerre, dans la région de Nantes au début des années 1960, ils avaient beaucoup de souvenirs en commun.

Bibliographie :

Chasseurs à cheval – Deux siècles d'histoire

<https://www.anciens3rch-3rca.fr/chasseurs/>

Armes utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale

https://fr.wikipedia.org/wiki/Armes_utilis%C3%A9es_pendant_la_Seconde_Guerre_mondiale#France_-_arm%C3%A9e_de_t

Les panzers passent la Meuse (13 mai 1940), Paul BERBEN et Bernard ISELIN, Editions J'ai Lu, Robert Laffont 1967

LES CHASSEURS 8e Régiment de Chasseurs (Chasseurs de Guyenne)

<http://cavaliers.blindes.free.fr/rgtdissous/8chasseurs.html>

LA CAMPAGNE DU 8^e RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL 10 mai -23 juin 1940, Fiche 1939 – 1940 établie par le Lt-Colonel H. AZEMA

<http://cavaliers.blindes.free.fr/rgtdissous/8chasseursh3.html>

LE COMBAT DE SEMILLY (Haute-Marne) les 16 et 17 juin 1940, Rapport du général CALDAIROU (Juillet 1941)

Fédération des Chasseurs et Chasseurs d'Afrique, bulletin n°7, juin 2015

Ordre du régiment n°72, Chaouilley 23 juin 1940 / Colonel CALDAIROU

Ordre n° 404C, Citation du 8^e R.C.C. à l'Ordre de l'Armée 22 novembre 1940 / Général HUNTZIGER

LE STALAG XVII B, Jean-Louis Moret-Bailly, Amicale des Stalags XVII/398, 46 rue de Londres, 75008 Paris

Stèle commémorative du 8^e Régiment de Chasseurs à Cheval (Relevé n° 201183)

<http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/resultcommune.php?idsource=201183>

Les Monuments aux Morts, Semilly (52700)

<https://monumentsmorts.univ-lille.fr/monument/75129/semilly-rueroute/>

Documentaire " Les grandes batailles - France (1939)"

<https://www.youtube.com/watch?v=JC2zco9sRYs&t=3237s>

FCCA Fédération des Chasseurs et des Chasseurs d'Afrique de la Cavalerie Blindée

Ressource complémentaire :

Ardennes 1940 à ceux qui ont résisté / Combats des 23 et 24 mai 1940, STONNE - TANNAY - Mont-dieu, Cote 276

http://www.ardennes1940ceuxquiontresiste.org/?page_id=1790

Document créé par JP LARDIERE pour le site www.webmaster2010.org

Édité le 30 juin 2021



Images wikipedia

Trop souvent, dans l'inconscient collectif la bataille de France de mai-juin 1940 est réduite aux images de longues colonnes de prisonniers et de réfugiés sur les routes, alors que la combativité et le sacrifice de très nombreuses unités de l'armée française est un vrai motif de fierté.

Honneur à nos héros !